
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01981981 2


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Qui fecit te sine te, non te justificat sine te.
S. Aug.

FORMATION

A

L'HUMILITÉ

Extrait du témoignage rendu sur la première édition de ce livre et présenté à son Eminence Mgr le Cardinal archevêque de Paris, en vue de l'imprimatur :

« Le mérite de cet ouvrage, et il est grand, a été « de préciser l'enseignement des Maîtres sur cette « délicate matière, de le compléter parfois et d'en « rajeunir les formules. On y retrouve pleinement « la caractéristique invariable de l'auteur : la sûreté « dans la doctrine, l'ordre logique lans la compo- « sition, un rare esprit d'analyse et une remar- « quable concision de langage

« L'âme attentive et docile qui se livrera « à « *cette formation* » n'ignorera rien ni de la nature, « ni des caractères, ni du prix de l'humilité ; et, ce « qui est mieux, elle ne tardera pas à sentir le besoin « d'être humble... »

IMPRIMATUR DE LA 2e ÉDITION :

Parisiis, die 4 aprilis 1898.

✝ FRANCISCUS, Card. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

L'*imprimatur* a été donné à Rome par le très R. Père Lepidi, maître du Sacré Palais.

PERMIS DE RÉÉDITER :

A Paris, le 1er avril 1903.

H. ODELIN,
v. g.

FORMATION

A

L'HUMILITÉ

Et par elle
à l'ensemble des autres vertus

PAR L'AUTEUR

DE LA PRATIQUE PROGRESSIVE DE LA CONFESSION

ONZIÈME ÉDITION

(62e mille)





PARIS VIe

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
22, RUE CASSETTE, 22

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE, 6

PRÉFACE

DE LA SIXIÈME ÉDITION

(conforme à la cinquième)

Dans ses deux premières éditions, ce livre, s'adressant aux prêtres seuls, s'abstenait, comme il convient, de toute explication inutile à ceux qui savent. Depuis lors, déterminé par les influences les plus respectables à le présenter aux simples fidèles, nous avions le devoir de le leur rendre accessible. Fallait-il, dans ce but, s'arrêter à moitié route dans l'ascension vers les sommets trop ardus de la théologie, et ne pas pousser nos analyses psychologiques jusqu'au fond du sujet; en d'autres termes, étions-nous contraint à donner une œuvre amoindrie? Nous ne l'avons pas cru. Au lieu d'abaisser la doctrine, ne vaut-il pas mieux hausser le lecteur. Les notions qui lui manquent, nous les lui fournirons; les points obscurs, nous les éclairerons; et, en multipliant les applications, d'ailleurs si favorables à la pratique, nous rendrons plus familiers les principes mêmes qui les contiennent : en un mot, nous développerons.

Or, développer ne veut pas dire : ajouter des formes nouvelles. C'est plus que cela; c'est faire sortir d'une notion générale des vérités secondaires qui s'y trouvaient enfermées; c'est don-

ner à des germes l'expansion des tiges, des feuilles et des fleurs ; c'est mettre la lumière en évidence pour qu'elle répande au loin ses rayons.

Nous ferons aussi plus large la part du sentiment : le sentiment éveille, stimule, exalte toute activité. Il fait plus qu'émouvoir ; et dans l'essor qu'il donne aux facultés, il porte l'intelligence elle-même et plus loin et plus haut.

Or, de tous ces éclaircissements, de toutes ces applications, de tous ces développements surgissaient à nos yeux des vues nouvelles. L'horizon de l'humilité s'étendait de toutes parts, embrassant le monde entier de l'ordre surnaturel. Son influence se faisait sentir sur tous les sentiers du devoir, au fond de chacun de nos actes, à la base comme au sommet de toutes les vertus, remplissant la vie chrétienne depuis son apparition rudimentaire avec l'état de grâce, jusqu'à ses plus beaux épanouissements dans la perfection.

Faut-il l'avouer, nous nous sommes laissé entraîner sans trop de résistance à tous ces appels de la terre et du ciel ; et ce livre, qui ne devait être qu'un exercice d'humilité, s'est fait en quelque sorte le formateur de la piété prise dans son ensemble. Ne le regrettons pas, car la piété trouve dans cette vertu son meilleur guide, son stimulant le plus actif, son inspiration la plus touchante et, au besoin, le supplément de toutes ses persistantes misères.

CONSEILS POUR LE SUCCÈS DE CES EXERCICES

I

1° Choisissez l'époque où vous pourrez vous y adonner avec le plus de liberté et de suite.

2° Vous y consacrerez un mois entier, plus encore si vous en avez l'attrait. Il y a amplement matière pour deux exercices par jour. Ce qui est indiqué comme étude ou éclaircissements peut servir de méditation et dans tous les cas doit être lu avec la plus grande attention.

3° Donnez quelque solennité à votre entrée dans ce grand travail de réforme. La veille au soir, allez **exprès** à l'église. Agenouillez-vous devant Jésus si humble au tabernacle. Récitez lentement le *Veni Creator*. Dirigez ensuite vos pas vers la chapelle de la Sainte Vierge. Invoquez aussi les saints dont l'humilité vous frappe davantage : saint François, saint Antoine de Padoue, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Benoît Labre... et à toutes ces puissances célestes demandez la lumière, la volonté, la persévérance.

II

1° Durant les exercices, tenez-vous habituellement sous une ***impression*** d'humilité, particulièrement dans vos rapports avec le prochain ; rendez cette impression ***plus vive*** par de fréquentes aspirations le long du jour ; vous en trouverez la matière dans chacune des méditations et plus spécialement dans la résolution ou le sentiment qui les termine. Sortez le moins possible de cet ordre de pensées.

2° Multipliez les actes ***extérieurs*** d'abaissement. En voici quelques-uns : baiserla terre — se tenir, durant sa prière, le front baissé, dans la posture d'un coupable plein de confusion — parler à voix moins haute et plus contenue — marcher d'une façon moins dégagée — cultiver l'esprit de pauvreté.

3° Cherchez les occasions, soit d'obéir, soit d'être condescendant, et cela en toute simplicité. Evitez de contredire, de couper la parole, de discuter. Acceptez les peines et jusqu'aux moindres contradictions comme choses pleinement ***méritées***.

Nota.—Se servir de ces trois derniers avis ou de l'un d'eux comme sujet journalier d'examen particulier.

COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE

L'humilité ! Toute la tradition chrétienne l'exalte à l'envi, toute âme pieuse l'ambitionne ; Jésus l'éleva à la hauteur de la Rédemption en l'associant à la souffrance, et ne la maintient-il pas comme une auréole autour de son Eucharistie ? Où elle manque, la vertu manque. Dieu ne s'étend que dans l'espace qu'elle lui fait.

Mais ces louanges prodiguées apportent-elles la lumière ; et cette admiration conventionnelle la pleine conviction ? Que de vague dans les idées et dans les consciences ! Quelle insuffisance presque partout ! Or, si la nature même de l'humilité est peu connue, ***sa sphère d'influence*** l'est bien moins encore.

Les méditations longuement réfléchies de ce livre s'adressent aux esprits sérieux qui veulent comprendre et aux âmes pieuses qui veulent aller de l'avant.

C'est toujours dans les profondeurs que se cachent les grandes choses : les richesses métalliques gisent sous la couche terrestre ; des prodiges de force semblent dormir dans la paisible matière ; des merveilles de mécanisme se

jouent dans le mouvement du monde sidéral, et l'on entrevoit au sein de l'être vivant des secrets si profonds que rien ne les explique. Regardez, regardez bien... au fond de l'humilité règne une sorte d'infini : nous sommes en plein surnaturel.

La vertu prise dans son ensemble est une vie ; chaque vertu est un de ses organes. Chacune a ses beautés propres sans doute, mais elle se revêt aussi de la beauté de ses sœurs par le fait de l'unité de vie et de la loi des échanges. Quelques-unes cependant y participent d'une façon plus proche, plus large, plus continue, plus indispensable ; la vie, la même vie se meut dans chaque partie de l'ensemble, même dans la plus infime, mais elle ne s'y étend pas, elle n'y brille pas d'une égale façon. Nous allons étudier la part qui revient à l'humilité ; peut-être découvrirons-nous en elle une humilité que nous ne connaissions pas.

Pour avancer d'un pas assuré, il faut aller posément et méthodiquement ; avant d'atteindre les sommets, il faut traverser certaines régions sans attrait et gravir des pentes difficiles. Afin de rendre la route moins pénible, nous la parcourrons à l'aide de moyens variés : études qui ouvrent des vues générales ; observations plus courtes qui dégagent un point obscur, réflexions pieuses qui mettent en relief les résultats d'une découverte ; mais pardessus tout : méditations approfondies qui plongent l'âme dans l'atmosphère de la vérité sous le grand soleil de la grâce.

Que pas une âme de bonne volonté ne se décourage devant ces hautes vérités, en se jugeant impuissante à les atteindre ; qu'elle envisage plutôt les secours d'en haut. La science humaine ne se livre qu'à ses adeptes; la science de Dieu se prodigue aux petits et aux humbles : ceux-ci n'ont pas toujours besoin de longs raisonnements. Si, donc, telle partie de ce livre leur reste fermée, qu'ils ne s'attristent ni ne s'attardent : la clarté les attend, peut-être au détour d'un chemin, sous une formule plus simple, mais tout aussi pleine de vérité. Parfois tel détail sera pour telle âme toute une révélation.

Cependant, afin de satisfaire certaines intelligences qui aiment les vues d'ensemble, nous allons jeter ici un rapide coup d'œil sur le chemin à parcourir tout le long de ce livre. Un premier regard sur l'humilité en tant que vertu spéciale, un second sur sa sphère d'influence, nous suffiront.

§ I. — Humilité, vertu spéciale

I. *L'orgueil n'est qu'une déviation de deux tendances légitimes.* — Sentiment de supériorité, recherche de prééminence, l'orgueil est-il un souvenir de notre grandeur originelle ? Son tort serait alors de n'être plus en situation. Roi déchu par sa faute, et fier sous ses haillons, « Dieu tombé qui se souvient des cieux », tel nous apparaîtrait l'homme dans sa tendance

à l'orgueil Ou plutôt, l'orgueil, désordre et vice, au lieu d'être l'empreinte d'une couronne perdue, ne serait-il pas le stigmate de la révolte vaincue? « *Eritis sicut dii.* » La tentation aurait ainsi passé dans le sang pour le troubler. Cette double origine expliquerait ce qu'il présente à la fois de grand et de bas.

En fait, cependant, il est plus exact de regarder ce défaut comme la déviation de sentiments utiles mis par Dieu même dans la nature humaine. Ces sentiments se réduisent en dernière analyse à ces deux: ***estime de soi, désir de l'estime des autres.*** L'estime de soi est la base de la dignité personnelle; le désir de l'estime des autres est une des bases de la sociabilité.

Ces inclinations sont si profondes et si spontanées qu'elles appartiennent pour une part à la classe des instincts, et ressemblent à celui de la conservation. Elles ont d'ailleurs une fonction du même genre : l'instinct de la vie attache l'homme à une existence ordinairement misérable; celui de l'estime de soi l'attache à sa personnalité, malgré son peu de valeur ; celui du désir de l'estime l'attache au bien public, malgré la fragilité des avantages qu'il donne.

Ces deux dernières tendances sont sujettes à des déviations si faciles et si naturelles qu'elles portent l'empreinte de la déchéance originelle; c'est pourquoi souvent les moralistes les appellent sans distinction un vice.

II. *L'humilité est la vertu chargée de s'opposer à ces déviations.* — « C'est elle qui affermit

l'esprit et l'empêche de s'élever d'une manière déraisonnable [1] » (de se surfaire, *superbia*). C'est elle qui reconnaît et maintient l'ordre dans l'estime de soi et dans le désir de l'estime des autres.

Elle est donc ***vérité*** et ***justice***. Elle est vérité, et, à ce titre, elle trace ***la règle*** de direction. Elle est justice, et, à ce titre, elle ***incline*** à agir conformément à cette règle [2].

En tant que vérité, elle réside dans l'intelligence; en tant que justice, elle réside dans la volonté. Mais ces deux facultés agissant l'une sur l'autre, tout développement de lumière augmente la force de l'inclination, et tout développement d'inclination porte à mieux chercher et à mieux saisir les motifs et les règles de l'humilité.

Cette probation s'adresse donc à l'une et à l'autre de ces deux facultés, pour les mettre en l'état le plus favorable ; or, l'état le plus favorable de l'intelligence, c'est la ***conviction***, et l'état le plus favorable de la volonté, c'est la ***propension***.

Deux sortes de lumières produisent la conviction : la lumière de la raison et celle de la révélation. Deux forces produisent la propension : celle de la volonté et celle de la grâce actuelle. Il est sage de s'aider de tous ces se-

1. S. Thomas, 2a 2æ quæst. 161, art. 1.

2. Ce mot « justice », pris ici dans son sens large, désigne la disposition vertueuse qui assure à chaque chose la place qu'elle mérite, tandis que la justice, dans sa stricte acception, vise les droits positifs des hommes entre eux.

cours à la fois. Ceux de l'ordre surnaturel sont les plus efficaces, comme les plus élevés.

Nous contenter des données de la raison pour déterminer l'estime que nous méritons, serait établir une vertu incomplète et insuffisante. Prétendre acquérir l'inclination d'humilité par nos seules forces, serait commencer par une proposition hérétique, et finir par une déception.

Les païens ne connurent de l'humilité que la modestie, et, ce qu'ils en connurent, ils le pratiquèrent bien imparfaitement. ***La vraie notion de cette vertu découle de nos dogmes fondamentaux, et sa pratique complète dépend de la grâce :*** elle est donc éminemment surnaturelle ; et le rationaliste ne saurait ni avoir, ni même admettre l'humilité ainsi comprise.

Il faut cependant faire une part très large aux facultés naturelles dans l'***acquisition*** de la vertu.

Et pour bien comprendre la portée de cette observation, il sera bon de rappeler ici quelques notions générales sur les vertus naturelles et sur les vertus surnaturelles.

Leur objet est le même ; c'est ***le bien;*** et chaque vertu a le même objet spécial : ***le même genre*** de bien. Ainsi, l'humilité, qu'elle soit naturelle ou qu'elle soit surnaturelle, règle et maintient l'ordre par rapport à l'estime personnelle et au désir de la louange.

Ces vertus résident dans les mêmes facultés qui sont, pour les unes et pour les autres, les facultés naturelles. Les vertus naturelles les

pénètrent, les vertus surnaturelles les « ***terminent*** ».

Mais elles diffèrent totalement par leur mode de production et d'exercice.

Les vertus ***surnaturelles*** sont mises en nous par une sorte de création, que la théologie appelle ***infusion;*** ainsi, vertu surnaturelle est synonyme de vertu infuse. Dieu les ***verse*** déjà dans l'âme de l'enfant baptisé. Il les verse toutes à la fois. L'augmentation de l'une entraîne l'augmentation de toutes les autres, et elles se perdent ensemble par le péché mortel, à l'exception des vertus de foi et d'espérance. Toutes ensemble également revivent par l'effet de la justification.

Les vertus ***naturelles,*** au contraire, ne se forment que lentement par des actes nombreux, et elles ne se perdent qu'à la longue ; en sorte qu'un péché mortel ne les détruit pas.

Le nom d'***habitude,*** on le comprend, ne peut être donné qu'à ces dernières. L'inclination, la force, l'habileté, s'y ***accumulent*** peu à peu comme dans un membre qui s'exerce à un travail.

Pour les vertus surnaturelles, l'augmentation vient du dehors, et non du développement ; et chez elles, à un degré d'augmentation ne correspond pas nécessairement un accroissement de force et d'inclination.

Les théologiens caractérisent cette différence par deux expressions consacrées. Les vertus infuses, disent-ils, donnent le ***simpliciter posse,*** le simple pouvoir, comme qui dirait l'***aptitude.*** L'habitude donne le ***faciliter posse,*** la

vraie facilité. Les grâces actuelles la donnent également, mais d'une manière transitoire.

Une comparaison va rendre sensibles ces distinctions. Tel tissu peut être fin ou grossier, serré ou lâche; il devient de la pourpre dès qu'il sort d'un bain spécial. Le bain n'a rien changé à sa nature : le tissu reste fin ou grossier, serré ou lâche ; mais il a pris rang dans un ordre plus élevé. Sa valeur et ses usages ne sont plus les mêmes. Qu'un réactif chimique lui enlève sa couleur, le voilà redevenu tissu vulgaire.

Les vertus surnaturelles font passer notre être de son ordre humain à l'ordre surnaturel ; elles transforment nos facultés et leur communiquent, avec une beauté spéciale, l'*aptitude,* mais la simple aptitude à produire des actes surnaturels. L'*activité* viendra des grâces actuelles, des dispositions de la volonté et des habitudes.

On voit par là que, généralement, chez les adultes, la *vertu* sera caractérisée par l'*effort.* Les vertus surnaturelles ne sont pas faites d'ailleurs pour laisser inactives les forces naturelles, ou pour les remplacer; mais pour les élever, les compléter et les soutenir. Elles les élèvent à l'ordre surnaturel par leur présence; elles les complètent et les soutiennent par les grâces actuelles qu'elles attirent.

Ces grâces actuelles nous offrent des ressources qui dépassent toute évaluation : Dieu les centuple dans l'âme qui y correspond ; et la prière lui permet de les prodiguer et sans mérite et sans mesure. Sous leur influence toute-puissante, les actes vertueux se multiplient et s'accomplissent avec intensité; les facultés na-

turelles qui les produisent, se forment, se développent, et finalement acquièrent l'inclination, la facilité et le savoir-faire aux actes semblables, les ***conditions des habitudes*** étant réalisées.

On trouvera des explications plus complètes dans notre livre intitulé : *Pratique progressive de la confession*, t. II, chap. II.

III. ***Importance de la conviction dans l'humilité***. — 1° Il n'est pas si aisé de déterminer, même théoriquement, ce qui est orgueil et dignité personnelle ! Le soin de sa réputation, le devoir de garder son rang ou de défendre ses idées justes, autorisent un grand nombre d'actes, que des esprits mal informés prendraient facilement pour de l'orgueil. Et que d'orgueil, à l'inverse, peut s'autoriser de ces délicates réserves !

2° Mais, si vous le considérez dans la pratique, le discernement devient plus difficile encore. En effet, rien n'est séducteur comme ce vice, il se dissimule et se transforme, il grandit et s'étend d'une façon lente; quand il a fait sa place, on le sent à peine; et quand on l'entrevoit, on l'excuse.

3° L'orgueil inspire peu d'horreur. Sa laideur et sa malice nous frappent moins que la laideur et la malice des autres vices. Ses dangers nous paraissent aussi moins redoutables, parce que, chez les chrétiens, l'orgueil constitue rarement de lui-même un péché mortel, et parce qu'enfin peu d'entre nous portent ce défaut à l'extrême.

Et pourtant sa pernicieuse influence est telle que les saints l'appellent le père de tous les autres.

Il est donc nécessaire d'établir en nous une *conviction éclairée* et qui nous impressionne, afin d'en concevoir une horreur qui nous en éloigne. Une conviction de ce genre n'est pas la vertu, mais elle la renferme à la manière des forces physiques condensées dans leurs éléments et prêtes à s'exercer. Aussi ne s'acquiert-elle point par des considérations vagues, faibles ou exagérées. Essayons d'aller au fond des choses à travers les phrases de convention qui encombrent ce sujet.

Toutefois, ne comptons pas trop sur la portée de nos vues, ni sur la sûreté de nos analyses ; Dieu seul est le Docteur de l'humilité : « *C'est aux petits qu'il la révèle, revelasti ea parvulis.* »

IV. *Importance de l'inclination dans l'humilité.* — L'orgueil, difficile à connaître, est encore plus difficile à dominer. Ses racines plongent au plus profond de notre nature. Sa vitalité est extrême. Il renaît quand on l'a cru mort. Il se nourrit de peu, et cependant il n'est jamais rassasié. Or, pour le dominer, il faut établir en nous l'***habitude*** de l'humilité ; il faut que cette ***inclination*** nous suive tous les jours de la vie pour combattre sans cesse l'***inclination*** opposée, qui ne meurt pas.

Comment s'acquiert et se développe cette tendance si contraire à la nature? Par l'*exercice.*

1° Des actes, des actes, voilà le grand secret, voilà l'impérieux besoin ! La vue, la conviction,

constituent l'avant-garde, elles éclairent la marche ; mais c'est l'armée qui remporte la victoire, l'armée des actes et surtout des actes généreux ; c'est elle qui s'établit dans la place et y fait régner l'humilité.

C'est donc le combat ! Il faudra se courber devant la volonté des autres, souvent peu raisonnable. Il faudra se faire doux envers celui qui nous aura méprisés. Il faudra dire à chaque humiliation : C'est bien ! La nature se révoltera; mais, dominée par une humilité résolue, elle emploiera sa force à se vaincre et mettra son bonheur à s'abaisser avec Jésus. « *Mihi absit gloriari nisi in cruce Jesu Christi.* »

2° En attendant ces occasions que nous réserve le cours de la vie, nous avons, pour nous y préparer, la ressource inépuisable des actes, soit intérieurs, soit extérieurs, que nous ***commandons.***

Les actes ***intérieurs*** (désirs, résolutions, demandes, acceptations, etc., etc.) peuvent être très nombreux, et rien ne s'oppose à ce qu'ils soient ***intenses;*** l'âme peut passer tout entière dans ces efforts, et c'est cet ***exercice*** que nous tâcherons de faire durant ces méditations.

3° Les démonstrations ***extérieures*** ne doivent pas être négligées, car elles donnent aux sentiments une consistance spéciale. Pourquoi ne pas les employer, même dans l'oraison ? L'attitude courbée d'un coupable, d'un suppliant, d'un pauvre, convient admirablement ici. Baiser parfois la terre, est fort utile.

Grâce à tous ces moyens longuement employés, l'inclination n'est plus un simple assen-

timent de l'intelligence à la vérité, une simple détermination de la volonté à la justice : elle est cet assentiment et cette détermination passés en l'habitude, fixés au sein de nos puissances développées et affermies. C'est une force *permanente* qui donne la facilité, le mouvement, le goût même; car il est de la nature de toute force de pousser à l'action et de trouver quelque jouissance dans son libre exercice. Entrons donc avec courage dans cette formation ; prêtons tous nos efforts ; comptons sur la grâce. Pour devenir humble, il faut être convaincu et résolu ; il faut réfléchir et il faut prier.

§ II. — Humilité, influence générale

L'influence de l'humilité se déduit de sa nature même. Nous l'avons dit, elle est vérité et justice ; or, la vérité illumine tout l'ordre intellectuel, et la justice domine tout l'ordre moral. C'est là tout l'homme.

I. *L'humilité est la vérité.* — Formule acceptée et sans cesse redite, mais peut-être vaguement comprise ! La vérité ! La vérité ! C'est très beau ; mais quelle est la vérité que nous avons à rechercher ici ? C'est la vérité sur notre valeur. Et que nous apprend-elle ? Que nous sommes des êtres créés, des êtres coupables, des êtres participant à la vie divine. Voilà de très grands mots ; reste à les bien comprendre, car ils ne peuvent se concevoir par eux-mêmes. Pour que je

conçoive le créé, il faut auparavant que je conçoive le Créateur; pour que je connaisse le péché, il faut que je connaisse les droits et la dignité de Celui que j'offense; pour que cette étonnante formule : « participation à la vie divine » me dise quelque chose, j'ai besoin d'évoquer l'ordre tout entier de la grâce et de la gloire. Or, de toutes parts, dans cette recherche, Dieu se présente à moi obstinément, et, pour me comprendre, j'ai besoin de le comprendre lui-même : je le trouve dans mon origine et dans ma destinée; dans mon fonds et dans mes actes; je m'annihile absolument, si je retranche en moi ce qui est de lui; par contre, je m'élève magnifiquement, si je recueille tout ce qu'il veut bien me donner. Contraste fécond d'où naissent deux sentiments qui se complètent pour constituer ma vie spirituelle : l'*humilité* quand je considère ce que je suis; l'*adoration* quand je contemple l'Être par qui je suis. De ce double regard je saisis *tout entière* la vérité; je donne à chaque chose sa place et sa proportion; j'entre dans la plus belle lumière qui soit au monde : celle de l'infini éclairant le créé.

II. *L'humilité est la justice.* — En tant que vérité, l'humilité conduit au beau; en tant que justice, elle conduit au bien. En établissant la situation respective de Dieu et de l'homme, la vérité pose les fondements de la justice; mais en affirmant le devoir, la justice fait de la vérité une vertu morale. Or, le devoir se synthétise dans *l'universelle soumission*. L'universelle sou-

mission, c'est l'acceptation de toute la loi, la résignation à toutes les peines, la fidélité à toutes les inspirations ; par elle, Dieu passe en tous nos actes et les ramène à lui, réalisant ainsi toute justice. A lui l'initiative du moteur nécessaire, à nous l'obéissance de l'être personnel et libre, mais subordonné. Que la divine charité, fille de la vérité et de la justice, darde ses chauds rayons sur cette humilité fidèle, et l'universelle soumission devient l'universel amour : amour de reconnaissance pour le Bienfaiteur suprême, amour de complaisance pour l'être adoré, amour de bienveillance pour le Dieu intime qui veut recevoir quelque chose de nous, amour de zèle, enfin, pour l'œuvre de sa gloire parmi les hommes. On comprend ainsi comment la justice se confond avec la vertu totale et pourquoi les saints portent dans l'Ecriture le nom de justes : l'humilité ouvre toute large la route vers le parfait.

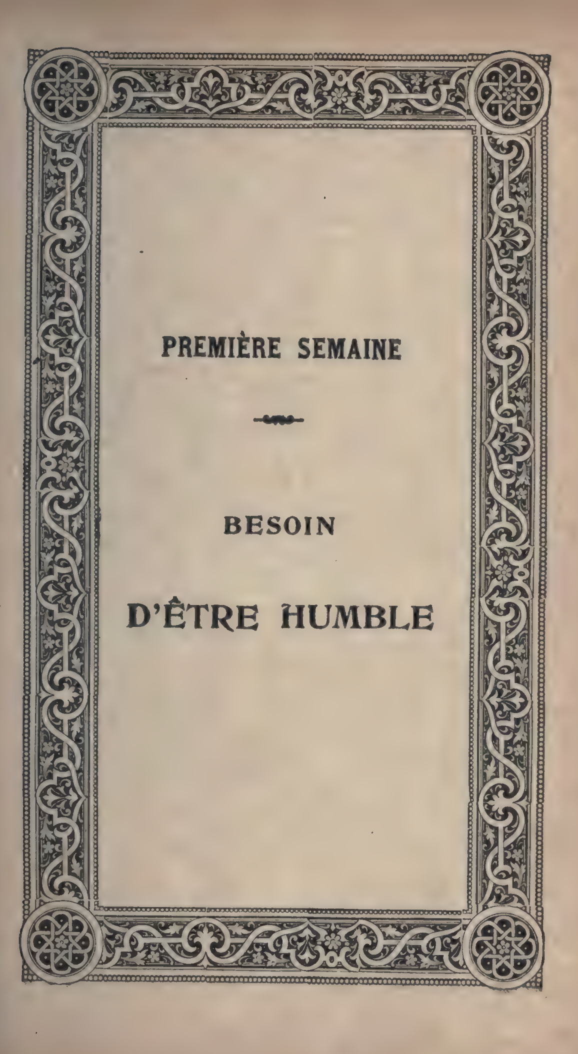
III. *L'humilité transformatrice.* — Les deux tendances que l'humilité a charge de régler et de conduire, l'estime de soi et le désir de la gloire, ne peuvent-elles pas se proposer des ascensions plus hautes que leur but propre? Elles sont une force; or, toute force contient en puissance du mouvement. L'homme s'empare des torrents et en tire les surprenantes merveilles de l'électricité. Emparons-nous donc de ce vif sentiment de l'estime personnelle et de ce désir non moins vif de l'estime des autres. Orientons leur activité vers un but supérieur. Présentons-leur de plus nobles objets à at-

teindre, de plus délicieuses approbations à conquérir : cet essor sublime les éloignera plus encore de tout orgueil. Oh ! l'admirable éducation à tenter ! Toutes les vérités religieuses, tous les sentiments pieux, toutes les grâces d'en haut prêteront ensemble leur concours à cette œuvre qui couronnera l'humilité. Plus belle, cette vertu ravira le cœur de Dieu ; plus pénétrante, elle donnera au nôtre une paix divine, peut-être même des joies inconnues.

Qu'apparaisse maintenant Jésus Homme-Dieu, mon sauveur, mon ami, mon frère, ma vie ; qu'il me baigne de lumière par ses exemples ; qu'il m'élève à Lui par la puissance de ses attraits, et me voilà vivant de sa vie de Dieu Incarné, qui est, essentiellement et dans tous ses actes, une vie d'humilité : espace sans borne ouvert à mes légitimes prétentions ; route aérienne qui demande des ailes, les ailes de l'amour. Nous la parcourrons avec la plus parfaite des créatures, avec Marie, transformée, elle surtout, par Jésus humble.

O saintes clartés, ô chaudes affections, ô grâces pénétrantes d'en haut, je vous désire et vous appelle ! Envahissez mon âme qui s'ouvre à votre action. Je ne suis pas humble, et l'atmosphère du monde est saturée d'orgueil. O sainte humilité, peut-être, jusqu'ici, ne vous ai-je connue que de nom !

O Marie, enseignez-moi l'humilité de Jésus : elle contient, je le pressens, des douceurs cachées ! Oh ! faites que je les goûte ! Alors j'aimerai enfin l'humilité, je dis mieux, l'humiliation.



PREMIÈRE SEMAINE

BESOIN D'ÊTRE HUMBLE

Première semaine

PREMIÈRE MÉDITATION

Invitation divine à l'Humilité : « Sicut parvuli »

Premier point : L'orgueil tendance innée et funeste. — *Deuxième point :* L'humilité vertu réformatrice. — *Troisième point :* L'humilité source de faveurs célestes.

Préparation pour la veille. — Avant d'aborder la série un peu aride de méditations, où le raisonnement posera les bases de l'humilité, laissons descendre sur notre sensibilité une vision plus douce de cette vertu. Le divin Maître nous la présente sous les traits d'un petit enfant tout candide. Ce n'est encore qu'une esquisse, mais cette esquisse donne admirablement la physionomie de l'âme humble : au dehors nulle recherche, au dedans nulle prétention; c'est la belle simplicité des vues et de l'attitude. Cette simplicité native est, chez l'enfant, sans mérite comme sans durée. Ce qu'il tient, lui, d'une heureuse ignorance, doit venir chez nous de l'effort.

L'enfant semble encore garder un reflet de l'innocence primitive. Ce reflet pur, cette image

apparue, reste l'idéal à poursuivre. Ailleurs un idéal plus complet, plus haut et mille fois plus aimable encore, nous sera proposé : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* » ; alors l'image de l'humilité s'achèvera en nous par la fidèle copie du chef-d'œuvre.

Faites-vous dès maintenant un cœur désireux et docile : ce que Jésus enseigne est nécessairement vrai ; ce qu'Il demande est nécessairement bon.

O Jésus, demain, montrez-moi, comme aux apôtres, ce cher petit enfant qui doit être mon modèle et laissez-moi déjà vous entrevoir vous-même sous ses traits !



Méditation



« *Lorsqu'ils furent dans la maison, Jésus leur dit : Que discutiez-vous en chemin? Et ils se taisaient, parce qu'en chemin ils avaient discuté lequel d'entre eux était le plus grand... Et s'étant assis, il appelle un petit enfant, le place au milieu d'eux et dit : En vérité, en vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez comme de petits enfants,* **sicut parvuli,** *vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. Et quiconque reçoit en mon nom, un petit enfant semblable, me reçoit... Celui qui se fait le plus petit entre vous, est le plus grand... Jésus embrasse le petit enfant et le laisse aller.* »

Premier prélude. — Voyons le chemin qui s'étend du Thabor à Capharnaüm. Le Sauveur marche le

premier; les Apôtres le suivent. Voyons leurs visages animés par la discussion; entendons leurs prétentions accueillies par des exclamations, les arguments douteux qui s'entre-croisent. — Le long du chemin de la vie, l'orgueil ainsi occupe et agite les hommes. — Entrons à la suite de Jésus dans la maison hospitalière. Remarquons le cercle des douze qui l'entourent; et, à distance, le petit enfant qui les regarde de son air naïf et curieux.

Deuxième prélude. — Demandons la grâce de comprendre cette importante leçon d'humilité; d'en recueillir les moindres mots comme s'ils sortaient à cette heure, et pour nous seuls, de la bouche du divin Maître.

I. *L'orgueil tendance innée et funeste.* — Considérons la violence de cette tendance et ses conséquences immédiates. — Elle se trouve chez des hommes de basse condition et d'habitudes simples. — Elle subsiste en des âmes formées directement par le Sauveur. — Dieu la laisse à des Apôtres destinés à la plus haute vertu. — Qui donc ne la porte pas au fond de soi-même!

Voyons ses conséquences. — Elle provoque entre les Apôtres des discussions blessantes. — Elle occupe et remplit entièrement leur esprit. — Elle les rend indifférents à la société de leur Maître... Oh! s'éloigner de Jésus! Se priver de sa conversation! Fuir ses regards! et pour quels avantages!... L'orgueil ne produit-il pas chez nous de semblables effets : dissentiments, troubles, affaiblissement de la piété?

II. *L'humilité vertu réformatrice.* — Pesons bien chacune des paroles du Sauveur : « *Nisi conversi fueritis, si vous ne changez.* » Donc, je ne puis rester ce que je suis par nature, par inclination, par habitude peut-être. Il faut être autre : il faut d'orgueilleux devenir humble.

Et c'est une condition expresse, nécessaire, absolue : *Nisi.* Sans cela, point de place au royaume du ciel.

« *Et efficiamini* » : Se refaire, quelles que soient les difficultés et les répugnances. — Le temps et la patience y seront nécessaires : on ne se refait pas en un jour.

« *Sicut parvuli.* » Voilà le mot essentiel. Le petit enfant est mon modèle. Il faut d'abord que je m'abaisse, que je me fasse petit, que je me croie petit; il faut ensuite que j'agisse d'après cette opinion. Donc, pas de hauteur et de dédain, pas d'ambition et de recherche des préséances, pas de préoccupations et de troubles d'amour-propre. Comme le petit enfant, je dois être simple, confiant, docile, bon, sans prétention et sans affectation; enfin, suivant le mot du Sauveur, je ne dois pas me faire petit, mais **tout petit** : *Sicut parvuli.*

Oh! quelle parole de tendresse, aussi bien que d'abaissement!

« *Non intrabitis in regnum cœlorum.* Vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Méditons les divers sens de cette expression. Le royaume de Dieu, c'est la **paix de l'âme,** et je la veux; — c'est la **perfection,** et j'y tends; — c'est **l'éternel bonheur,** et j'y aspire. M'assurer ces biens, telle est la mission de l'humilité.

O Jésus! si je consens à me faire tout petit j'entrerai dans ces belles destinées...

III. *L'humilité, source des faveurs célestes.* — 1° **Principe de grandeur.** « *Statuit eum in medio eorum.* » Jésus pose le petit enfant en évidence au milieu des Apôtres, à la place d'honneur ; et il traduit aussitôt cet acte par ces paroles : « *Celui qui lui ressemblera sera le plus grand au ciel ;* **erit major.** » Si la justice dernière doit lui assurer ce rang, c'est qu'il le mérite dès ici-bas : il l'occupe donc aux yeux de Dieu. Oh! que nos jugements nous trompent. Oh! comme les rangs subiraient d'étranges changements, si la lumière de vérité perçait nos ténèbres!

2° ***Humilité, principe de consolation.*** — « *Quem cum complexus esset* » : Jésus embrasse ce petit enfant. — Bonheur de ce doux privilégié, objet des caresses divines !... Heureuse petitesse, vers qui la grandeur s'incline avec amour !... Si cet enfant n'eût pas été tout petit Jésus ne l'eût pas embrassé...

Je me plains de mes délaissements intimes; je connais à peine le goût de la consolation ; Jésus ne m'entoure pas de ses bras, ne me presse pas sur son cœur. Pourquoi ? Pourquoi ? Serait-il moins bon ou serais-je trop grand ?... Oui, peut-être, par mes prétentions. Oh! je choisis d'être petit et d'être aimé... Toutes les satisfactions de l'amour-propre ne valent pas ensemble une caresse de Jésus.

3° ***Humilité, principe de succès.*** — « ***Qui susceperit talem in nomine meo me suscipit.*** »

Jésus accrédite auprès de tous les hommes celui qui ressemblera à ce petit enfant. Il déclare que le recevoir, c'est le recevoir lui-même. — Qui donc ne s'empresserait d'ouvrir à Jésus sa demeure, ses bras, son cœur? — Je serai ce privilégié, si je me fais petit.

Dieu, comme pour rendre sa recommandation facile, attache à l'humilité le don de plaire. Celui en qui elle brille semble apporter la sécurité et la dilatation. On sent à je ne sais quel signe que cet humble ne saurait mépriser ou blesser. Qu'il parle ou qu'il écoute, c'est le même effacement, le même désir de laisser les autres paraître. Ce qu'il demande, on l'accorde spontanément : rien en lui ne provoque ces répulsions instinctives que soulève l'orgueil. — Est-ce un rayonnement de l'âme?... Est-ce un privilège de grâce?... Est-ce une fugitive apparition de Jésus?... *Qui receperit talem me recipit...* Oh! que je voudrais me faire petit!

Résolution. — **Etre un petit enfant pour que Jésus m'aime.**

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE DE L'ORGUEIL

Pour préparer l'esprit aux deux méditations qui suivent

I

1° On donne communément le nom d'orgueil à deux défauts qui sont cependant de nature différente : l'*estime excessive de soi* et le *désir excessif de l'estime des autres.* Ils n'ont ni la même origine, ni les mêmes caractères, ni le même mode d'action, ni les mêmes effets.

L'estime excessive de soi se rattache au sentiment de la *dignité personnelle*, dont il est une exagération vicieuse; et le désir de l'estime des autres, à notre instinct de *sociabilité.* Il n'est vicieux qu'en tant qu'il recherche une place qui ne lui est point due, ou la fait désirer avec des préoccupations extrêmes.

2° Ce qui autorise la commune appellation d'orgueil, donnée indifféremment à ces deux défauts, c'est qu'ils ont l'un et l'autre pour objet l'*exaltation du moi* : le premier se surfait à ses propres yeux, le second veut être surfait aux yeux des autres.

3° Malgré ce rapprochement final, ces deux tendances doivent être étudiées séparément, si l'on veut être en état de s'analyser à fond soi-même et de se diriger comme il convient. C'est pour n'avoir point établi ces essentielles distinctions, que la plupart des traités sur cette matière sont remplis d'enseignements confus, de qualifications arbitraires et de moyens mal appropriés.

II

Faut-il déclarer à ces deux tendances une guerre si impitoyable qu'elle vise leur complet anéantissement? L'humilité n'a point pour objet de détruire le sentiment de la dignité personnelle, ni le désir de l'estime, mais de les *régler*; elle ne les abaisse pas, elle les élève au contraire, car, en les affranchissant de tout excès, elle les maintient dans leur beauté, dans leur force et dans leur rôle utile :

1° En effet, le sentiment de l'estime de soi est légitime en lui-même ; il a été mis par Dieu en notre nature pour soutenir notre personnalité, en nous donnant conscience de la justesse de nos idées, comme de nos forces et de nos droits. Sans lui, l'homme tomberait aisément dans cette lâcheté qui ne sait ni entreprendre ce qui est périlleux, ni défendre ce qui est attaqué ; et c'est lui qui communique, pour l'exercice du commandement, cette assurance qui, seule, entraîne l'obéissance, au grand profit des subordonnés.

Sous son influence, l'âme pieuse, s'élevant plus haut, admire la perfection chrétienne, qui est, par excellence, la grandeur personnelle ; et elle s'éprend de la gloire de Dieu, qui est l'objet le plus haut que puisse poursuivre l'ambition d'un grand cœur.

2° Le désir de l'estime est, lui aussi, un sentiment honnête et secourable ; il est une marque de considération envers les autres, une sorte de soumission à leur jugement. Grâce à lui, beaucoup de personnes, que des motifs surnaturels n'animent pas, se portent sans peine à des actes de générosité et de dévouement, qu'elles négligeraient, ou même auxquels elles ne pensaient pas. Plusieurs lui devront de s'être maintenus dans le devoir, quelques-uns d'en avoir mieux compris les délicatesses.

La raison n'exige donc pas qu'on se dépouille de cette tendance, mais qu'on la subordonne et qu'on la dirige ; bien plus, quand elle est dominée par des sentiments supérieurs, elle répand sur la vertu quelque chose de plus attrayant, car, autour de nous, chacun aime à sentir qu'on fait cas de l'estime qu'il donne, et l'on se rapproche instinctivement de celui qui procure cette jouissance.

Ce qui est humain, reste sans doute un principe d'altération, l'expérience ne le montre que trop ; mais il communique aussi cette spontanéité qui rend l'action, et plus facile à celui qui l'accomplit, et plus aimable à ceux qu'elle intéresse.

3° Le sentiment de l'honneur semble appartenir davantage à cette seconde tendance, car

l'honneur est fait de l'estime générale : c'est l'appréciation de tous qui dicte ses lois et décerne **ses** récompenses ; c'est à ses lois que l'on se soumet et c'est à ses récompenses que l'on aspire. Cependant, qui ne recherche l'honneur que pour en jouir, n'est pas vertueux, car le bien doit être le premier ***mobile*** de nos efforts. Qui en fait ***sa règle,*** sans autre examen, n'est pas sage, car l'opinion peut mal juger.

Quoique l'honneur réside hors de nous, dans l'esprit des autres, il peut entrer en nous et régner sur notre conscience. Alors, plus sensible à l'honneur qu'aux hommages, l'homme consulte moins l'opinion que les principes; et, à l'estime publique, il préfère sa propre estime. Ici nous sommes dans le domaine de la première tendance qui vise la dignité.

Le désir de l'estime envisage l'honneur comme ***un bien social,*** dont il veut sa part ; l'estime de soi comme ***un bien qui lui revient de droit.***

On ne peut refuser à l'honneur une influence heureuse sur la vie sociale et sur le perfectionnement individuel. S'il se trouve uni à des principes supérieurs, il leur prête un ferme appui et en reçoit une haute direction ; s'il reste seul, il maintient du moins quelque solidité et jette encore quelque éclat.

L'honneur, étant le fait de l'opinion et l'opinion étant le résultat des idées qui règnent dans un milieu, on conçoit l'élévation que peut atteindre un groupe d'hommes, un peuple, au contact des vérités de la foi.

III

Ce n'est pas le péché qui a mis ces deux inclinations dans notre nature; elles y eussent toujours existé; le péché n'a fait que les rendre excessives et leur créer des dangers extérieurs. Elles viennent de Dieu; donc, elles sont bonnes en elles-mêmes, et restent bonnes dans leur exercice, tant qu'elles ne sortent pas de leurs justes limites ; et c'est l'humilité qui y pourvoit.

Si l'on voit des personnes vertueuses se raidir absolument contre elles et les réprouver sans examen, c'est peut-être, à leur insu, pour s'affranchir de la lutte; car il est bien plus facile de détruire une force que de la maintenir constamment dans son jeu régulier.

Cette mutilation résulte ordinairement d'une certaine étroitesse d'esprit et produit des déformations regrettables. Elle laisse l'âme sèche; elle rend l'esprit hésitant, et communique aux manières extérieures ce quelque chose de factice et de contraint qui discrédite la vertu.

IV

On entend dire communément que l'***orgueil*** relève de l'***estime de soi***, tandis que la ***vanité*** appartiendrait au ***désir de l'estime***. Cette attribution ne semble pas juste ; car, d'une part, on est vain quand on estime en soi quelque avan-

tage mesquin ; et, d'autre part, on ne l'est pas, quand le désir de l'estime porte à rendre d'éminents services. La qualification de vanité ne doit donc pas s'appliquer à la tendance, mais à ***son objet***. La richesse transmise, l'élégance des vêtements et le train de maison, n'ajoutent rien à notre vraie valeur. La beauté, l'esprit naturel, l'intelligence même, ne sont pas un mérite, mais un don ; et, cependant, remarque bien humiliante pour la raison humaine : en fait de fortune, comme en fait de labeur, on est plus fier de ce qui est reçu sans effort que de ce qui est acquis avec vaillance ; un parvenu est éclipsé par un riche héritier, et un travailleur par un esprit facile. Tout cela est bien vain ! Bien vain aussi est le désir d'une estime, souvent peu méritée, toujours si fugitive.

Il y a de grandes ambitions comme il y a de grands caractères. Les grandes ambitions déterminent de puissants efforts et poussent aux actes d'éclat comme les grands caractères, mais par un ***mobile différent***. Chez les premiers, c'est la renommée qui attire, chez les seconds, c'est la dignité qui commande. La renommée est hors de nous, la dignité réside en nous-mêmes. Ces deux mobiles peuvent être entachés d'orgueil, sans mériter le reproche d'être vains ; la vanité devient également le propre de ces deux tendances, quand elles s'abaissent

V

Résumons maintenant l'ensemble de cette doctrine :

1° Le rôle ***direct*** de l'humilité est de régler le sentiment de l'estime propre et le désir de l'estime des autres.

Cette définition convient ***également*** à la vertu simplement humaine et à la vertu surnaturelle d'humilité. Toutes deux nous disent : point d'excès. — Où elles ***diffèrent***, c'est dans l'appréciation de cet excès. La vertu simplement humaine trouve cette appréciation dans ***sa raison*** seule ; la vertu surnaturelle la cherche là aussi, mais elle la reçoit plus lumineuse des dogmes ***de la foi :*** la déchéance originelle est la triste condition où nous sommes ; la nécessité absolue de la grâce et des grâces de miséricorde, sont des vérités révélées qui viennent changer le point de vue et imposer une humilité et plus profonde et plus gémissante. L'exemple de Jésus achève cette éducation en nous présentant son idéal où se déploie l'humilité surnaturelle.

Nous les retrouverons dans les méditations prochaines, ces lumières d'en haut, ces motifs d'une humilité plus qu'humaine. Demandons-nous, dès maintenant, si la simple humilité de raison ne manque pas elle-même à notre vertu.

2° La distinction de ces deux tendances, dont l'excès porte le nom commun d'orgueil, signale la nécessité d'une direction particulière pour chacune. Elles diffèrent, en effet, par leur

physionomie morale comme par leur nature intime. Autre est la personnalité de celui en qui domine l'estime de soi ; autre est la personnalité de celui qui est dominé par le désir de l'estime. Ce sont deux constitutions à part, que certains signes caractéristiques, souvent de minime apparence, révèlent à l'observateur exercé, comme l'inspection d'un os permet au naturaliste de reconstituer l'ensemble d'une espèce animale.

Que chacun prenne donc le soin préalable de se classer dans l'une de ces deux catégories, s'il veut tirer, des méditations qui vont suivre, tout le parti possible. Les travers ne sont pas les mêmes, les ressources non plus ; et telle nature à refaire appelle une méthode différente. Les conditions générales, les moyens généraux sont proposés à tous, mais, à charge, pour chacun, d'en ***diriger l'application*** vers son but spécial.

Première Semaine

DEUXIÈME MÉDITATION

IIe EXERCICE

De l'estime de soi et du mépris implicite des autres

Premier point : Constater la tendance. — *Deuxième point :* Ses partialités. — *Troisième point :* Ses contradictions. — *Quatrième point :* Ses dangers.

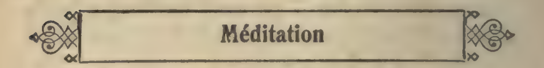
Préparation pour la veille. — Ce genre d'orgueil développe, selon les situations, ou bien le ***sens autoritaire,*** ou bien l'***esprit d'indépendance*** pouvant aller jusqu'à la révolte. Il est personnel et exigeant par une alliance assez fréquente avec l'égoïsme. Il a de la tenue, mais de la raideur. Il sera juste, mais dur. Chez les gens privés de principes plus hauts, il peut être une force sans cesser d'être vicieux. On le rencontre plus ordinairement chez l'homme que chez la femme.

N'ai-je pas quelques-uns des caractères de cet orgueil? — L'orgueil est si habile à se dissimuler; on se connaît si mal soi-même! Ce que l'on a toujours vu, toujours fait, toujours senti, finit par paraître légitime, fût-il sou-

verainement défectueux. Ne dit-on pas sans cesse que chacun se surfait; ferais-je exception à la règle? On peut être orgueilleux, sans l'être de toutes les manières; et l'orgueil peut être dangereux, alors même qu'il n'est pas extrême.

Que d'illusions, d'ailleurs, nous sont apportées du dehors, pour peu que notre situation y prête! Les éloges, le respect lui-même, nous font croire à une supériorité quelconque; nous retenons facilement pour nous, ce qui s'adresse au rôle que Dieu nous prête.

Demain, je sonderai ces retraites obscures où se cache l'orgueil; mais ma vue est trop courte pour en atteindre les profondeurs. O mon Dieu, c'est à votre lumière que je veux recourir; c'est de votre grâce que j'attends le don de me pénétrer moi-même.



Prélude. — Demander la grâce d'une vive lumière et d'une grande sincérité de conviction.

I. *Constater la tendance.* — Considérons en nous cette tendance qui nous porte à nous surfaire (*superbia*). Qu'elle soit volontaire ou non, elle existe : travail incessant de notre esprit pour découvrir en nous quelque chose à y estimer; travail instinctif semblable à la poussée de la plante qui parvient à plonger

ses racines au milieu des rochers; et cependant, travail inconscient et sans fatigue, tant il est naturel.

Suivons-le dans ses procédés : il attache et fixe son attention sur les qualités qu'il s'attribue; il les contemple, il s'y complaît, il s'en nourrit. Cette vue persistante produit une *impression* qui se grave. — Par contre, il ne s'arrête point à ce qui est imparfait, bas, humiliant. C'est une vue fugitive qui s'efface sans déterminer une impression stable. Donc, pas de contrepoids : la tendance à l'estime de nous-mêmes s'est seule fortifiée. — Pas de vérité non plus : nous avons enregistré un seul côté de l'enquête.

II. *Ses partialités.* — Avons-nous des avantages extérieurs, fussent-ils vulgaires? Ce sont ceux-là qui nous paraissent, après tout, les plus importants. Mais, si ce sont les dons de l'intelligence qui dominent, nous n'hésitons pas à tenir les premiers pour misérables. — Avons-nous plus de tête que de cœur? Nous nous en félicitons, et nous plaignons sincèrement ceux qu'une trop grande bonté rend dupes des habiles. Avons-nous plus de cœur que de tête? nous déclarons l'habileté méprisable.

Dans notre intelligence, nous sommes portés à estimer de grand prix les côtés par où elle est mieux douée. — Est-elle déliée, mais sans solidité? Qu'est-ce qu'un cerveau pesant! — A-t-elle, au contraire, plus de solidité que de brillant? Que sont les phrases creuses! —

Si l'on a obtenu un succès, c'est qu'on s'y est bien pris; — si l'on a subi un échec, c'est qu'on a été injustement traversé. — Ainsi de tout le reste. Humilions-nous de notre partialité odieuse et du ridicule qu'elle contient.

III. *Ses contradictions.* — Certes, on a constaté bien souvent son infériorité; parfois même on l'a fait avec une clairvoyance étonnante... mais on en souffre. Alors survient comme un travail d'élimination, qui se poursuit sans relâche, et parvient à nous reconstituer une prééminence quelconque, parfois dans le mépris de ce qui nous dépasse. — Contradiction apparente, défaut identique. J'estime plus ce que j'ai : orgueil satisfait. — J'estime avec découragement ce qui manque : orgueil souffrant.

La contradiction de l'orgueil se retrouvera chez le même homme, parfois sur le même objet. Auprès de plus instruits, il lui arrivera de se dire avec une conviction sentie : Oh! que la piété vaut mieux ! — Se trouve-t-il ensuite auprès de plus vertueux que lui : aussitôt une estime toute nouvelle pour la science lui monte au cerveau, s'il croit les surpasser par là.

Examinons ici nos sentiments et nos actes; cherchons à prendre sur le vif les accès de notre orgueil et ses contradictions désolantes.

IV. *Ses dangers.* — Rien n'est plus facile que de rendre hommage à Dieu de tout ce que l'on est. « C'est de vous, ô mon Dieu, que je tiens mes talents, mes succès. » La formule est

connue; mais elle peut laisser passer tout l'orgueil pratique, toutes les vaines complaisances, tous les sentiments de hauteur. Elle écarte l'orgueil hérétique, qui n'est vraiment pas notre grand danger; mais elle ne nous détourne pas sincèrement de nous-mêmes.

Confiant en lui, l'orgueilleux ne demandera pas facilement conseil; il dédaignera les avertissements; se raidira contre l'insuccès mérité, et l'aggravera : d'où **erreur de conduite**.

Enfermé dans ses idées, il les soutiendra, sans prêter attention aux raisons des autres : d'où **entêtement**.

Il s'irritera contre les oppositions, se répandra en paroles blessantes, et gardera un cœur ulcéré : d'où **perte de la charité**.

L'orgueilleux se trahira par sa pose, son ton, ses expressions; il en arrivera parfois à **se rendre ridicule**. — On le vantera audacieusement pour voir ce qu'il peut absorber de flatteries. — On le laissera s'engager dans une fausse voie, pour jouir de sa déconvenue. — On l'excitera à se vanter, pour s'en faire un sujet de risée : tristes représailles!

Seigneur, faites que cette Probation m'ouvre les yeux, et m'arme d'une sainte colère contre un penchant si vivace, si caché et si plein de dangers!

Réflexions. — En parcourant ces signes de l'orgueil, je me suis senti presque rassuré : non vraiment ces signes, je ne les remarque pas en moi, et je ne tombe pas dans ces sortes de travers. Mais, qui donc porte ce défaut à l'extrême,

et, par contre, qui donc serait assez téméraire pour s'en croire entièrement exempt? — Ce qui choque en théorie et chez les autres, passe facilement inaperçu chez nous...

Dans cette méditation, je viens surtout de faire une analyse, de tracer un tableau, de stigmatiser un vice : « Je le prends en horreur et je le redoute ***en lui-même*** c'est un grand point. — Par là mes idées sont fixées, ma conscience est avertie; je possède la règle du discernement et la volonté du combat.

Durant le cours de ces méditations, ô mon Dieu, vous ***me montrerez à moi-même.*** A cette heure, c'est triste à penser, je suis en pleine obscurité; mais de l'obscurité, les objets finissent peu à peu par émerger : je m'observerai à loisir. Votre lumière, ô Esprit saint, sera le flambeau, que ma prière instante promènera parmi les ténèbres de ma vie; vous me révélerez en moi, un être que je ne connaissais pas. Je ne me sens pas orgueilleux; mais pour ne l'être point, il faudra être ***pleinement humble!*** Cela semble une naïveté, c'est un rayon aigu. Qui, en effet, est pleinement humble? Le suis-je à ce point?

Résolution. — Une tendance innée me portant à me surfaire, m'incliner toujours à me croire *audessous* de ce que je pense, est de la simple sagesse.

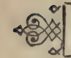
TROISIÈME MÉDITATION

IIIe EXERCICE

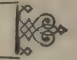
Du désir excessif de l'estime

Premier point : Nature et force de cette tendance. — *Deuxième point :* Désordres qu'elle peut introduire. — *Troisième point :* Folie où elle peut entraîner.

Préparation pour la veille. — Demain je me mettrai bien en face de cette disposition si facilement dominante; j'en sonderai les dangers et aussi les côtés misérables. Ne serais-je point victime de ce ***désir excessif*** de l'estime? Voici quelques-uns des caractères qui le signalent : Trouble ou du moins préoccupation causée par la crainte du blâme. — Selon les cas : joies ineptes ou tristesses démesurées. — Selon les natures : découragement, irritation, envie, jalousie, dénigrement, etc., etc. Que de petitesses il entraîne, que de bassesses il autorise, que de faussetés il inspire ! Je dois le redouter parce qu'il démoralise; je dois le surveiller parce qu'il est vivace, et que, seules, les grandes vertus y échappent.



Méditation



Prélude. — Comme dans la méditation précédente, demander la grâce d'une vive lumière et d'une grande sincérité de conviction.

I. *Nature et force de cette tendance.* — Le désir de l'estime des autres ne saurait se confondre avec le sentiment de l'estime de soi. On le rencontre, en effet, chez des personnes qui se reconnaissent peu de valeur, et bien des gens acceptent volontiers qu'on leur prête des qualités qu'ils n'ont pas. D'autre part, certains hommes, pleins d'eux-mêmes, dédaignent l'opinion d'autrui.

Le désir de la louange est donc une forme spéciale de l'orgueil. « La douceur de la gloire est si grande, dit Pascal, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle... Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous entourent nous amuse et nous contente. »

Cette tendance apparaît chez le petit enfant, et c'est, selon Platon, « la dernière robe que l'on dépouille ».

II. *Désordres que peut entraîner cette tendance.* — Un amour raisonnable et paisible de

l'estime des hommes n'est point un vice; il est quelquefois un secours personnel et un stimulant à des actes utiles. C'est pourquoi l'on peut donner des louanges pour encourager.

Au fond, tout bien mérite l'estime ; le désordre consiste soit à l'aimer plus que le bien, soit à la désirer au delà du mérite, soit à la rechercher avec empressement.

Que poursuit l'homme ***dominé*** par l'amour de la louange ? Est-ce le bien ? Non, mais l'éclat qu'il projette. Il déplace ainsi le but ; et, au lieu de tendre au devoir pour lui-même, il y tend pour sa récompense accidentelle.

L'homme vain sera serviable, généreux... mais pour le paraître. — Méconnu, il perd tout élan : l'approbation était son appui. Alors l'***abattement*** et l'***irritation*** se succèdent, comme les crises différentes d'un même mal. L'abattement veut le plonger dans l'inaction du découragement, l'irritation lui crie de briser les obstacles, et elle sera peu délicate dans ses conseils sur le choix des moyens.

Au reste, le succès ne produit pas un moindre désordre. L'homme vain, entouré d'estime, se redresse et s'épanouit. Il respire plus largement, comme pour mieux aspirer les éloges. L'illusion l'environne d'un nuage, et l'appréciation exacte des choses lui échappe. Il sera facilement imprudent, et « s'évanouira » dans sa folie.

Est-il méchant ? Non ; et pourtant on le voit dur. Est-il injuste ? Pas davantage; et pourtant il marche cruellement sur les droits du prochain : Il ne les a pas vus. Est-il faux ? Non ; et pourtant il change d'opinion, d'attitude, de langage

selon les personnes ; il est tour à tour arrogant ou flatteur, selon les cas ; il ira même jusqu'à employer d'hypocrites formules d'humilité. Il ne voit que son but : occuper une plus grande place dans l'estime des autres. Tout cela se fait avec une tranquille inconscience.

III. *Folie de cette tendance égarée.* — Si, en pratique, la réalité des choses nous tient éloignés de ces excès, plongeons nos regards au fond de notre intérieur, et voyons ce qui s'y passe.

Rêves creux et interminables, où l'imagination nous transporte à des actions d'éclat, à des succès étonnants. — Situation où se révèlent des qualités supérieures que nous possédions à l'état latent : nous entendons déjà des murmures approbateurs ; nous voyons des visages animés d'enthousiasme ; nous jouissons de la surprise de tous et de la nôtre... Ce sont des rêves, nous le savons ; mais ils caressent notre passion. C'est une jouissance, et nous l'aimons, faute de réalité. A certains moments de réveil lucide, on s'écrie : je suis fou !

Cet amour vain de la louange est en effet une folie, folie douce souvent, dont on sourit quand elle s'étale ; folie redoutable parfois, quand ses erreurs nous perdent. Ah ! quel besoin de voir clair en nous-mêmes ! Quel besoin de cette formation ! Quel besoin d'humilité !

Examinons les ***mobiles*** qui nous ont dirigés dans les circonstances importantes de la vie, ceux qui nous animent aujourd'hui dans nos actes ordinaires.

Envisageons surtout la ***cause vraie de nos joies et de nos tristesses.*** Ne serait-ce pas trop souvent l'***approbation*** ou la ***défaveur ?***

Scrutons notre conduite. Ne donnons-nous pas nos sympathies à ceux qui nous flattent; et si nous supposons que telle personne nous estime peu, ne sommes-nous pas facilement à son égard hostiles et injustes ? Concevons un grand désir de l'humilité, en constatant qu'elle nous manque, et l'équilibre moral avec elle.

Résolution. — Me redire plusieurs fois aujourd'hui : si l'on savait autour de moi combien je suis avide d'estime !

CONCLUSIONS ET SYNTHÈSE

A l'analyse des deux tendances qui portent à l'exaltation de moi, faisons succéder l'étude du rôle de l'humilité dans leur direction ; nous constaterons que, sans elle, la vertu chrétienne ne peut ni s'établir, ni durer, et que le châtiment de l'orgueil sort de l'orgueil lui-même.

I. L'estime de soi porte à faire fonds sur ses idées, sur ses ressources, sur sa volonté. Or qu'arrive-t-il si cette confiance est excessive ? Qu'elle détermine des erreurs de conduite et qu'elle amène des déceptions ? Assurément, mais c'est peu. Le plus grave, c'est qu'elle tend à obscurcir la notion du besoin de Dieu, du recours à Dieu, et c'est là plus qu'une erreur, plus qu'une simple faute, c'est un immense danger, car une telle attitude implique la ***négation implicite*** de la grâce.

Sous l'influence de cette disposition, l'orgueilleux ne songe pas à consulter Dieu et à implorer son secours pourtant nécessaire. Aveuglé par l'esprit propre, il ne voit ni le fait, ni surtout l'odieux de cet étrange oubli.

Cet égarement, qui naît d'un sentiment vicieux, est responsable des désastres qu'il entraîne parfois.

Cette analyse se résume en la formule suivante : Dieu par sa grâce est le *principe* de la vertu. L'orgueilleux pense et agit comme s'il était lui-même ce principe.

II. Le désir excessif de l'estime s'oppose également à la vertu, quoique d'une autre manière; il s'attaque pourtant, lui aussi, au droit de Dieu. En effet, Dieu n'est pas seulement le principe de nos actes vertueux, il doit en être encore *la fin.* La vue de nos intérêts, même légitimes, n'est que secondaire.

Que devient cette préoccupation sainte dans une âme où règne le désir excessif de l'estime des autres ? Si l'on a tant à cœur de réussir, c'est qu'on veut l'honneur du succès ; et si l'on souffre tant d'un échec, c'est qu'il rabaisse. Que d'efforts, que de sacrifices, n'a point provoqués la recherche d'une position plus brillante, d'une distinction honorifique, d'une simple louange peut-être ; or, au milieu de tout ce tumulte d'espérances et de craintes personnelles, rien pour Dieu ! Des actes inspirés par de tels motifs auraient beau être, par eux-mêmes, bons et bienfaisants, ils ne sont ni surnaturels, ni même vertueux au vrai sens du mot. Que dire d'une vie dirigée presque entièrement par de tels mobiles ?...

Cette seconde analyse se résume, elle aussi, dans une courte formule : Dieu doit être la *fin* dernière de nos actes ; l'orgueilleux l'oublie et l'écarte en ne se préoccupant que de soi. — Il lui fait encore une autre injure : celle de pré-

férer à son estime, l'estime vaine des créatures[1].

III. Pour châtier l'orgueilleux, Dieu n'a qu'à le livrer à lui-même : cette conséquence ressort lumineuse des notions qui précèdent. En effet, de lui-même, l'homme déchu tend au mal; or, s'il n'est pas retenu par le ***secours de Dieu,*** il y descend tôt ou tard, et il s'y enfonce toujours davantage, selon la loi, parfaitement applicable au monde moral, de l'accélération des vitesses. Nous développerons en son lieu cette vérité.

Un tel orgueil, ainsi châtié, est rare parmi les chrétiens qui conservent avec Dieu quelques rapports, à plus forte raison, parmi les âmes pieuses. Craignons néanmoins un orgueil moindre qui ne laisserait pas d'appeler de justes punitions : sécheresse persistante, insuccès, tristesse, fautes, hélas! où Dieu laisse tomber.

Ce genre de châtiment vise spécialement l'estime propre, quand elle est démesurée; le désir excessif de l'estime trouve plutôt le sien dans

1. Il ne faudrait pas comprendre dans ces appréciations sévères, un certain orgueil *naïf* et qui s'étale : « Grâce à Dieu j'ai un très bon jugement. — Il n'y en a pas un comme moi pour... — j'ai le don de la parole, je le dois à Dieu... » — Hélas! vous lui devez beaucoup moins que vous ne pensez!

Cet orgueil, plutôt instinctif et sans malice, n'attire pas les malédictions de Dieu : il se contente de provoquer le sourire des hommes. — La sottise ici l'emporte sur l'orgueil.

la joie qu'il cherche et qui le fuit. Il commence par la préoccupation et finit par la déception. Ce désir est toujours plus étendu que les objets qu'il peut atteindre; et, plus il obtient, plus il devient avide. De son côté, Dieu se sentant oublié, se détourne. Le plus grand châtiment qu'il puisse infliger, est la soustraction de ses grâces. Que ne se contente-t-il de semer de l'amertume sur nos joies humaines, et de nous rendre malheureux dans nos vaines recherches; un jour, sans doute, la faim ramènerait l'enfant prodigue à la maison paternelle!

IV. Le rôle de l'humilité se dégage maintenant avec une netteté parfaite : elle est la ***vérité*** et l'**ordre** (*ordre, justice : termes équivalents*).

— La vérité est que Dieu est le principe de tout bien et non pas nous-mêmes. — L'ordre est que Dieu doit être la fin de tous nos actes et non pas nous-mêmes.

Si Dieu est le principe de tout bien, mon devoir consiste à vivre sous son entière ***dépendance;*** — s'il est la fin obligée de tous mes actes, mon devoir est de les ***orienter*** tous vers sa plus grande gloire.

En tant que ***principe,*** Dieu est la loi et demande l'obéissance; — en tant que ***fin,*** il est le motif souverain, et il exige la pureté d'intention.

Que peut-il faire d'un être qui se soustrait à sa propre loi, et se détourne de sa fin?...

Nous allons retrouver, pour nous en pénétrer, ces mêmes notions, plus largement développées.

QUATRIÈME MÉDITATION

IVe EXERCICE

L'humilité fondement des vertus

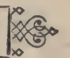
Premier point : Du fondement des vertus. — *Deuxième point :* Pureté d'intention. — *Troisième point :* Confiance en Dieu

Préparation pour la veille. — J'envisagerai demain cette vérité en *elle-même,* car ici le but n'est pas tant de m'examiner que de m'instruire. S'instruire est le premier pas vers le bien que l'on poursuit. Je veux donc me mettre en face de cette maxime reçue : l'humilité est le fondement des vertus. Est-elle bien vraie? Comment l'entendre? Jusqu'où va sa portée? Par quelles dispositions pratiques se traduit-elle? — Jusqu'ici ne l'ai-je pas acceptée de confiance sans en avoir pénétré la raison d'être? L'imperfection de mon humilité ne tient-elle pas, en partie, au vague de mes idées sur ce point et au *manque de conviction* qui en résulte?

O mon Dieu, des lumières : les vôtres; — des craintes : celles que je dois avoir! Mais par dessus tout, la volonté de me faire humble!



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de bien comprendre les rapports étroits de l'humilité avec les vertus chrétiennes.

I. *Du fondement de la vertu.* — La vertu est **un *ensemble*** de bonnes dispositions et de forces acquises qui, nous maintenant dans la pratique du bien, constitue notre grandeur morale. — C'est pourquoi on l'a comparée à un édifice.

Tout édifice, pour durer, doit reposer sur des fondements solides. Celui de la vertu, nous l'avons vu plus haut, n'est autre que Dieu ***principe*** et ***fin*** de notre vie spirituelle. Or, la vertu qui lui reconnaît ce rôle et en assure l'exercice, c'est l'humilité : c'est elle, en effet, qui le considère comme principe premier de nos actes vertueux et comme objet final de nos intentions.

Au contraire, l'estime de soi, quand elle est déréglée, porte l'orgueilleux à compter trop sur ses propres forces et à s'attribuer le bien qu'il fait. D'autre part, le désir excessif de l'estime, l'entraîne à considérer en toute chose ce qui lui rapportera le plus de considérations et d'éloges.

En dernière analyse le fondement des actes moraux est dans *le mobile* qui les détermine ; le mobile en est l'âme. Or, en réfléchissant, nous reconnaissons que si nos actes humains, pris en

général, peuvent avoir des mobiles très variés, il n'en est pas de même de nos actes ***vertueux***. Ces derniers sont commandés, ***pratiquement***, ou par le désir de plaire à Dieu, ou par le désir de nous attirer l'estime des hommes. L'amour des jouissances, par exemple, ne produisit jamais de vertu, même apparente.

L'orgueilleux met sa complaisance en lui-même et, jusque dans la vertu, il recherche sa propre excellence.

La lutte est donc, ô mon Dieu, entre vous et mon orgueil. Ma vertu reposera-t-elle sur vous qui êtes la force, ou sur moi qui suis la défaillance innée? Le mouvement de ma vie s'orientera-t-il vers votre gloire à procurer, ou vers ma vaine gloire à satisfaire? Serez-vous mon Dieu, ou serai-je mon idole?

Une vérité lumineuse se dégage de cette constatation : l'orgueil est le rival de Dieu, l'orgueil est le moi se substituant à Lui. — Cet état se présente sous deux aspects et peut se traduire par ces deux formules : ***Je compte sur moi. J'agis pour moi.***

Je compte sur moi, sur mon savoir-faire, sur mes résolutions, sur ma force : parole de folie, puisque sans Dieu je ne puis rien. — J'agis pour moi. Parole de désordre et d'injustice, Dieu devant être l'objet final de tout ce qu'il a créé.

Le contraire de cette prétention détestable se traduit lui aussi par deux formules, celles-là douces et fécondes : ***Je compte sur Dieu ; j'agis pour Dieu !*** C'est la confiance en Dieu ; c'est la pureté d'intention.

II. *Confiance en Dieu.* — « Je compte sur Dieu. » C'est le propre de l'humilité de nous montrer avec évidence notre dépendance en tout ordre de choses. Sans Dieu, nous ***ne pouvons rien***, et, pour tous les actes surnaturels, sa grâce nous est ***absolument nécessaire.***

Nous méditerons bientôt ces vérités ; contentons-nous, en ce moment, de les admettre, et tirons-en cette conséquence nécessaire : compter sur soi serait folie. Or, cette folie est celle de l'orgueil.

La grâce nous étant indispensable, Dieu, dans sa sagesse, doit exiger que nous nous présentions pour la recevoir avec les dispositions qui conviennent à notre impuisance; aussi a-t-il fait de l'humilité la ***condition de ses dons.***

L'humilité, envisagée à ce point de vue, c'est la défiance de soi-même. Or, cette défiance, quand elle est vertu, se tourne comme instinctivement vers Dieu par la confiance : « Je me connais, et je vois que je ne puis rien ; je connais Dieu, et je sais qu'avec lui je peux tout. Plus je me sens petit, faible, entraîné au mal, plus je sens grandir en moi le besoin de la confiance. »

III. *Pureté d'intention.* — « J'agis pour Dieu », telle est sa formule. C'est l'ordre, c'est la sagesse, c'est le bien, — c'est graviter vers l'Etre infini par qui tout existe,... c'est donner ma note dans le concert universel qui le glorifie,... c'est prendre ma vraie place dans le plan de bonté qu'il a formé. — Dieu n'eût-il pas de ***droits***

qu'il reste le ***Bien suprême,*** éminemment digne d'amour; et je serais un insensé, si je n'en faisais pas le but de tous mes actes.

Or l'orgueil m'en détourne, alors même qu'il se réduit à n'être qu'un orgueil pratique.

Sans faire de soi une idole dans le sens absolu du mot, on peut tout ramener à soi en fait ou en désir. On n'exclut pas Dieu formellement, mais on le laisse en dehors de ses intentions. On sort ainsi du plan éternel, on perd l'orientation véritable, on se fait errant et déplacé dans la création.

C'est l'humilité qui assure la pureté d'intention. Elle nous dégage de l'obsession de nous-mêmes et nous tient à notre rang. L'âme vraiment humble confesse volontiers les droits de Dieu et les respecte. Elle en fait la règle de sa vie; si elle s'en éloigne, elle le remarque et revient sur ses pas. Cette pureté d'intention est pour elle un besoin et, « *la lumière qui est en elle éclaire* » tous ses actes.

Heureuse l'âme parfaitement humble, qui vit abandonnée aux desseins d'un Père tout-puissant! Elle veut tout ce qu'il veut, elle aime tout ce qu'il aime. — Elle subit les épreuves du dehors, les délaissements du dedans, avec les mêmes sentiments, car elle n'en saurait avoir d'autres...

Combien l'âme orgueilleuse est loin de ces dispositions, et qu'elle est à plaindre! car il est écrit : « *Tout ce que mon Père n'a point planté sera arraché.* »

La pureté d'intention et la confiance en Dieu sont donc ***filles de l'humilité.*** La pureté d'in-

tention dirige, la confiance anime, et ensemble elles fondent l'***avancement,*** qui peu à peu amène à la ***perfection...*** Dieu, qui est ici-bas leur objet poursuivi, sera au ciel leur objet possédé.

Résolution. — Ne pas me faire un besoin de l'estime des hommes, m'élever au désir de celle de Dieu: elle peut suffire; elle doit dominer.

CINQUIEME MÉDITATION

V[e] EXERCICE

Vertu viciée dans sa formation par un orgueil inconscient

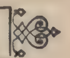
Premier point : Le fait et ses causes. — *Deuxième point :* Signes indicateurs.

Préparation pour la veille. — 1° Dans la méditation de demain, je me livrerai à un examen rétrospectif; je remonterai au temps de ma formation; je scruterai les mobiles qui m'ont porté au bien; je rechercherai les influences extérieures qui m'y ont peut-être maintenu. — Je mettrai d'un côté tout ce qui était pur, désintéressé, animé de la vue de Dieu; et de l'autre, tout ce qu'altéraient, plus ou moins consciemment, le désir de l'estime et la complaisance en moi-même.

O mon Dieu! éloignez-moi de moi-même afin que je me trouve placé à la juste distance qui permet de bien voir. Faites surgir en ma mémoire tels et tels de ces petits détails qui reconstituent tout un passé. De grâce, s'il y eut beaucoup d'orgueil dans la préparation de ma vie pieuse, faites-le moi enfin connaître, sentir et abhorrer.



Méditation



Prélude. — Prier Dieu de projeter une *vive lumière* sur mon passé, afin que je sache si mon humilité est sincère et solide.

I. *Le fait et ses causes.* — Il y a des vertus formées sous l'influence plus ou moins active d'un orgueil inconscient. Il y a même beaucoup de ces vertus... La mienne est peut-être de ce nombre?... Quoi! l'orgueil m'aurait aidé plus ou moins à m'établir dans les habitudes de la piété, et je ne l'aurais point senti!... On parle souvent d'un orgueil caché, d'un orgueil qui se dissimule... Je ne songeais pas que je pouvais en être la victime! Et pourtant mon relâchement, mes fautes, ne viendraient-elles pas de ce que mes vertus reposaient, pour une large part, sur ce fondement faux et fragile de l'orgueil?... O mon âme, sois attentive, et prie.

Avons-nous jamais bien suivi les conséquences de ces deux observations psychologiques : l'homme est essentiellement imitateur; l'homme subit l'influence des milieux et s'y adapte. Essayons d'en faire l'application à la période de notre formation.

De quelles personnes avons-nous été entourés alors? Quelles idées régnaient dans le lieu où nous vivions? Etait-ce une maison d'éducation, un séminaire, un noviciat?... Il suffit de dire : c'était un entourage choisi, *un milieu*

de piété. Rien n'y était plus en honneur que la vertu. On parlait avec admiration des actes héroïques des Saints. On traitait avec vénération les personnes en qui apparaissait un rayon de sainteté. Livres, entretiens, tout concourait à développer cette heureuse impression !

Oh ! comme nous estimions ces choses ! comme nous portions envie à ceux qui nous édifiaient !

Etaient-ils purs, absolument purs, tous ces sentiments, qui, à la vérité, nous excitaient au bien ? Faudrait-il une analyse très rigoureuse pour y découvrir quelque alliage ? Le désir d'entrer dans ce mouvement honoré de l'estime commune, n'était-il pas pour beaucoup dans l'ardeur qui nous poussait ? Le contentement au service de Dieu n'empruntait-il rien au contentement de soi ; et surtout à la conscience plus ou moins claire de la place que nous occupions dans l'esprit des autres ?... Ah ! qui sondera ce mystère que Dieu seul connaît ?

Notre ***humilité*** d'alors n'était-elle pas elle-même inspirée par l'orgueil, du moins en partie ? Rien n'est plus facile à concevoir que cette possibilité.

Dans le milieu dont nous parlons, on estime et on admire par-dessus tout cette vertu. On la reconnaît comme capitale. Il est presque impossible de n'en point prendre les formes extérieures, de n'en point adopter les expressions, et jusqu'à une sorte de sentiment intime. Se croire humble, suffisamment humble, est un besoin.

Cette humilité peut sans doute être vraie, car de telles influences favorisent merveilleusement sa croissance; mais elle peut, et très facilement, n'être qu'une humilité **factice.** Une âme naturellement orgueilleuse prendra le change, et de l'humilité qui marche devant elle, elle n'aura poursuivi que l'auréole.

Encore une fois, qui sondera ce mystère que Dieu seul connaît.

II. *Signes indicateurs.* — Le divin Maître a dit : « *Vous jugerez l'arbre par ses fruits.* » Demandons la réponse au développement de notre vie.

Lorsqu'après notre formation, nous avons **changé de milieu,** cette belle ardeur n'est-elle point tombée? Le zèle pour la perfection, et particulièrement pour l'humilité, ne s'est-il pas éteint? Ce résultat ne s'est-il pas produit bien vite et sans grande résistance?... Aucune secousse particulière ne s'est fait sentir.

Et pourtant, ce nouveau milieu contenait encore, quoique en moindre proportion, l'estime et l'admiration des mêmes choses... Mais il était saturé d'idées toutes différentes; et, trop fidèles à la loi de notre nature si pliable, nous nous sommes adaptés à ce nouveau milieu, de la façon la plus favorable à notre amour-propre.

Un autre signe également caractéristique, c'est **notre attitude** en face des contradictions, des insuccès, des injustices, du dédain plus ou moins éprouvé. — ***Trouble,*** tristesse, préoccupations : voilà le fait d'une ***vertu imparfaite,***

reposant plus ou moins sur l'orgueil. — ***Découragement*** réel, ***colère,*** animosité, jalousie, révolte : voilà le signe d'un ***orgueil très profond*** et qui nous domine.

Notre humilité n'était donc que de surface! ses sentiments n'étaient donc que des sentiments appris!... Si elle eût été vraie et foncière, elle nous eût inspiré le calme et la résignation, peut-être même ce contentement supérieur et cette joie des grandes âmes qu'éprouvaient les Apôtres, battus de verges : « *Ibant gaudentes.* »

Merci, ô mon Dieu, de ce vif rayon de lumière plongeant au fond de ma vie... L'avouerai-je? il me blesse par sa clarté... Je souffre... Je me demande si tout en moi n'est pas à refaire... Mon apparente vertu ne serait-elle pas le simple effet du milieu où je vis encore?... Que serais-je si tout changeait autour de moi : position, occupations, personnes?... A la pensée de cet isolement moral, je me sens un extrême besoin de me cacher dans votre sein, car vous m'apparaissez comme mon seul refuge!... O mon Dieu, créez en moi une âme nouvelle, cette fois bien humble! « *Multi humilitatis umbram, pauci veritatem sequntur,* de l'humilité beaucoup poursuivent l'ombre, peu la réalité », dit saint Jérôme.

Résolution. — Me demander, à l'occasion, si j'aurais la même tenue, la même affabilité, le même zèle, si nul autre que Dieu ne devait s'en apercevoir et m'en savoir gré.

SIXIÈME MÉDITATION

VI

VIe EXERCICE

Humilité, gardienne des vertus

Premier point : Humilité, sel qui préserve de la corruption. — *Deuxième point :* Lumière qui dissipe les illusions.

Préparation pour la veille. — Si notre vertu est fondée, du moins en partie, sur un orgueil inconscient, l'édifice est bâti sur le sable : le péril de ruine n'est que trop constant. — Si elle est établie sur Dieu, rassurons-nous pour le passé, mais ne soyons pas sans crainte pour l'avenir, car l'orgueil peut détruire l'édifice le plus solidement construit.

« Celui qui, sans humilité, s'enrichit de vertus, dit saint Jérôme, ressemble à l'homme qui porterait au vent une mobile poussière. *Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat.* » Oh! que de vents violents soufflent autour de nous ; et en quel danger ne sont pas nos fugitives résolutions!

Saint Antoine, effrayé par une vision qui lui montrait le monde rempli de pièges, s'écria :

« Seigneur, comment s'en préserver? » — « Par l'humilité! » lui fut-il répondu.

L'humilité, qui est la base des vertus, en est aussi la gardienne et pour les mêmes raisons : elle fait de Dieu le principe et la fin de nos actes. L'orgueil se les attribue injustement et ruine l'édifice. Cette vérité, toute la tradition l'enseigne; nous la répétons à notre tour; mais si c'est là une maxime reçue, est-ce chez nous une *conviction* véritable? Ressentons-nous une impression de crainte, quand nous constatons que, si nous ne sommes pas positivement des orgueilleux, nous ne sommes pas non plus des humbles?

L'humble éprouve, à toute occasion, le besoin de Dieu, de son indulgence comme de son secours. Il éprouve, à la vue de sa misère et de sa faiblesse, l'impression d'un homme qui marche avec une blessure : tout mouvement la rend douloureuse.

Qu'une vertu est bien gardée par une telle humilité! ô mon Dieu, qu'elle devienne la mienne!



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de me jeter dans l'humilité comme dans une citadelle qui me défende.

I. *L'humilité, sel qui préserve de la corruption.* — 1° Plus une vertu est grande, plus elle donne prise à l'orgueil : car tout bien est matière à

la vaine complaisance de l'âme et à l'applaudissement des hommes.

— La *vaine complaisance* commence l'œuvre de désorganisation. Elle est si douce et se fait si bien écouter! Elle est si ondoyante et sait si bien se déguiser!

Comme un poison mêlé à de saines substances, elle s'insinue dans le contentement de la gloire de Dieu et du salut des âmes; elle se retrouve dans les consolations sensibles; et nous suit dans les élévations les plus sublimes.

C'est insensiblement qu'elle fait ses progrès comme ses ravages. Ce genre d'action lente endort la vigilance : et ainsi le poison pénètre dans les plus belles vertus.

— La vaine complaisance a commencé l'œuvre de désorganisation, le *désir de la louange* l'achève. Ce murmure qui vient du dehors, retentit si agréablement au dedans!... Certes, on s'assure bien qu'on ne s'en laisse point charmer; qu'on subit à regret ce que l'on ne peut éviter; que l'on en rapporte à Dieu toute gloire... cependant, la jouissance est réelle et profonde.

— Sous cette double influence, le mal gagne : ce n'est plus un acte passager qui en est vicié, c'est toute une série d'actions semblables; ce sera bientôt peut-être l'ensemble de la vie. . Les vertus se corrompent.

Pendant un temps, elles tiennent debout par la force de l'habitude, et aussi par les exigences de l'orgueil lui-même. Toutefois, cette vie factice ne saurait se soutenir toujours... Des ten-

tations plus fortes, des circonstances imprévues, un rien, en auront bientôt fini.

2° Qui préviendra ces maux? L'humilité. « Elle sera avec la vertu, dit saint Augustin, ou la vertu ne sera pas. *Virtus non est nisi conjunctam habeat humilitatem.* » Elle s'y répandra comme le sel jeté sur une substance que l'on veut conserver; elle s'opposera à toute fermentation nuisible; elle dégagera de toute vue trop personnelle, et fixera en Dieu tous nos contentements.

Mais pour un tel effet, il est nécessaire que cette vertu soit ***vraiment vertu,*** c'est-à-dire qu'elle agisse avec la facilité, la spontanéité, l'inclination que donne seule l'habitude. Autrement, que de surprises et quelle fatigue extrême!... Il faut que le mouvement de l'humilité nous soit devenu aussi naturel que l'était celui de l'orgueil... Adressons nos prières à la Reine et au Maître des humbles.

II. *L'humilité, lumière qui dissipe les illusions.* — 1° C'est une réflexion commune, mais profondément vraie, que l'orgueil aveugle; et les maîtres de la vie spirituelle ont si bien compris le rôle de l'humilité, qu'ils font de cette vertu leur ***critérium*** le plus sûr pour le discernement des esprits. Telle vertu est-elle vraie ou fausse? Telle oraison extraordinaire vient-elle de Dieu? Telle vision est-elle une réalité ou une illusion? Le jugement dépendra de la conviction préalable sur l'humilité de la personne ainsi favorisée.

Cette règle doit également s'appliquer à la vertu la plus ordinaire.

Rappelons-nous les aveuglements d'orgueil si souvent surpris chez les autres... Craignons notre appréciation sur nous-mêmes, si elle ne nous fait pas bien petits, car bien petits nous sommes et bien faibles et bien misérables...

Dieu ne juge pas comme les hommes. Ceux qui nous prennent peut-être pour des saints, ne savent pas quelles ont été nos ingratitudes et nos fautes, quelles sont encore nos déplorables misères... Ah! pour nous mettre et nous tenir à notre vraie place, que notre humilité a besoin d'être lumineuse, de pénétrer notre intelligence, de lui montrer sans cesse notre néant, notre impuissance, nos torts; en un mot, qu'elle a besoin d'être une vraie vertu!

2° Il est si facile, en effet, de prendre le change, de s'égarer, et d'aboutir à *la tiédeur :* on se compose des devoirs selon ses idées propres, puis une vie selon ses goûts; on fait saint ce que l'on aime; on s'aventure dans des dangers que le devoir n'impose pas; on excuse ses fautes et on les continue; on ne sent pas le besoin de la prière; on vit pour soi et sans remords : la tiédeur règne et démoralise...

Ah! si l'humilité avait été active, toutes ces décadences auraient été signalées et arrêtées, car elle donne l'instinct du bien et le sens du vrai. — Ah! du moins, si, à cette heure, nous étions saisis d'une profonde impression de défiance envers nous-mêmes, la lumière qui

se répandrait en nous serait si vive, que nous nous trouverions placés entre la résolution de nous vaincre, ou la certitude de résister à la grâce.

3° Rien ne *fausse la conscience* comme l'influence d'un orgueil écouté ; rien ne la maintient droite et décidée comme le sentiment de l'humilité. Sous sa dépendance, l'âme, se défiant d'elle-même, suit les méthodes sûres, consulte volontiers, craint les occasions dangereuses, prie sans cesse, emploie tous les secours. — Elle peut avoir de grandes vertus : elle ne les regarde pas. — Elle peut être affermie dans la pratique du bien : elle se sent toute fragile au fond... Ah! que ces vertus ont rencontré une parfaite gardienne!

Sans elle, au contraire, que de chutes, et quelles chutes! Les racines de l'arbre s'étaient corrompues, les fondements de l'édifice s'étaient effondrés. Survint la tempête des passions, ou l'effort violent de circonstances difficiles, et l'arbre fut arraché de la terre de l'Eglise, et le bel édifice la couvrit de ses ruines... Et l'arbre n'a pas été replanté, et les ruines ne se sont pas relevées, tandis que, tout à côté, tels pécheurs, qui se sont vautrés dans la fange, ont trouvé malgré leurs fautes, et dans ces fautes mêmes, l'humilité qui sauve. « *Præsumentes de se et de bona sua virtute gloriantes, humilias* : à celui qui présume de ses forces et qui s'enorgueillit de sa vertu, Seigneur, vous préparez l'humiliation », dit l'Ecriture.

Résolution. — Vif sentiment de crainte de moi-même; le porter constamment comme une plaie sensible.

SEPTIÈME MÉDITATION

VIIe EXERCICE

Châtiment de l'orgueil

Premier point: La stérilité personnelle. — *Deuxième point* : L'abandon et l'aversion de Dieu. — *Troisième point :* La déchéance et la dégradation.

Préparation pour la veille. — 1° L'orgueil tend à priver Dieu de sa gloire, que dis-je, de son rôle même. Il se met à sa place sinon intentionnellement, ce qui serait monstrueux, du moins pratiquement, ce qui est assez détestable déjà. Comprendrait-on que Dieu le souffrît! Quels seraient, parmi nous, les sentiments d'un maître à l'égard d'un domestique, qui n'en ferait qu'à sa tête et se croirait tous les droits? Comment le traiterait-il? Non seulement il le punirait, mais il le punirait par où il a péché, en le faisant paraître vil et misérable dans ses prétentions.

2° Toute loi a pour but de maintenir l'ordre; or, l'humilité est *la loi de notre condition* présente. Si elle est violée, le désordre s'introduit fatalement en nous, autour de nous, et

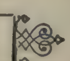
dans nos rapports avec Dieu; de là des erreurs, des périls, des insuccès, la ruine de la vertu peut-être et jusqu'à l'impénitence finale.

3° Il est rare que le châtiment se précipite sur le coupable, il s'avance d'un pas lent mais sûr. Des années se passent sans que rien le fasse pressentir, et, pendant ce temps, l'orgueilleux prend une telle habitude de son faux rôle, qu'il le poursuit avec une sorte d'inconscience.

J'envisagerai demain cet objet d'une juste terreur. Que ces craintes ravivées me déterminent à des résolutions viriles! Pour être *rassurés,* rappelons-nous qu'il ne suffit pas de ne se point voir orgueilleux, mais qu'il faut se sentir humble (c'est-à-dire sans valeur et sans consistance par soi-même).



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de bien me persuader que la question de l'humilité et de l'orgueil est une question de vie ou de mort.

I. *La stérilité personnelle.* — L'orgueil possède la propriété fatale, de stériliser en nous tout ce qu'il touche. L'action la plus belle, s'il l'inspire, reste vide pour le ciel, comme une fleur inféconde; et toute la partie du bien qu'il atteint de son souffle se flétrit aussitôt. Ainsi, la vie la plus active dominée par ce vice, ressemble à ce tonneau des Danaïdes que rien ne remplit.

Notre-Seigneur, parlant des Pharisiens, qui

jeûnent et prient pour en tirer honneur, s'écrie : « *En vérité, en vérité, ils ont reçu leur récompense.* » Pourquoi Dieu récompenserait-il ce qui n'est point fait pour lui ?

Il le voudrait, d'ailleurs, qu'il ne le pourrait pas. Tout acte privé d'une intention surnaturelle, au moins virtuelle, ne saurait obtenir le concours de Dieu dans cet ordre. La vitalité lui manque. La grâce n'y étant point entrée, la gloire ne saurait s'y épanouir. Le Saint-Esprit ne l'ayant point vivifié, le Ciel ne saurait le consacrer[1].

Représentons-nous la déception de l'orgueilleux à l'instant qui suit la mort : il se voit les mains vides, il entend retentir cette sentence : « *Je ne vous connais pas* » ; et il s'étonne ! « *Est-ce qu'il n'a point prophétisé?* » Est-ce qu'il n'a pas subi mille fatigues? Est-ce qu'il ne s'est pas livré jusqu'à la fin aux exercices de la piété et du zèle?...

Oui, il a fait tout cela; il a même réussi dans certaines œuvres. Mais quel a été le principal mobile de tout ce mouvement? l'applaudissement, la considération. Il les a, hélas! obtenus ; et c'est tout. La récompense est digne de sa vanité : « *Receperunt mercedem vani vanam.* Leur vertu était vaine; vaine fut leur récompense. » (Saint Augustin.)

1. Pour qu'une action soit *méritoire* il faut qu'elle réunisse ces trois conditions : 1° action bonne en elle-même ; 2° état de grâce ; 3° intention surnaturelle (intention virtuelle veut dire intention précédente qui se fait encore sentir, sans être explicite).

Heureux encore si le ciel lui reste ouvert! Il le doit à la seule miséricorde; et cette miséricorde a été touchée peut-être par quelque petit acte de vertu, par quelque petite pratique pieuse dont il ne faisait pas grand cas; peut-être par la prière de quelque âme bien humble!... Mais que de trésors de grâces perdus et pour toujours!

II. *L'abandon et l'aversion de Dieu.* — 1° Pour le châtier, Dieu n'a pas besoin de s'armer du glaive contre l'orgueilleux; il suffit qu'il le livre à lui-même. Rien de plus juste, puisqu'il est présomptueux. Rien de plus fatal, puisqu'il est faible.

Aveuglé par ses illusions, précipité par ses entraînements, il va de lui-même aux abîmes. Le sentiment du danger lui échappe, il a un bandeau sur les yeux, il ne sent pas le besoin de demander lumière et secours.

Or, entre le Dieu tout-puissant et l'homme essentiellement défaillant, règne comme un contrat tacite : soyez humble et priez. — Soyez à votre place; je serai à la mienne et je vous soutiendrai.

La sanction de ce contrat violé, c'est le délaissement; et cette sanction ne reste pas indéfiniment à l'état de menace.

2° Si l'abandon de Dieu est terrible, que dire de son aversion? Elle va jusqu'à la haine: « *Tres species odivi... pauperem superbum :* Trois choses provoquent ma haine... le pauvre orgueilleux. » — « *Abominatio Domini omnis arro-*

gans : Le Seigneur a en abomination tout homme arrogant. »

Cette haine poursuit l'orgueilleux, et rien ne peut le soustraire à ses fureurs vengeresses. « *Superbia cordis tui exaltavit te : et si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus.* Ton cœur a pris son essor d'orgueil ; mais c'est en vain que tu te seras élevé haut comme l'aigle ; c'est en vain que tu auras établi ton nid haut comme les astres : je saurai t'arracher de là, dit le Seigneur. »

Méditons ces paroles pleines d'épouvante, révélation inattendue de la haine que porte à ce vice un Cœur connu par sa miséricorde ! — Haute position, même dans l'Eglise ; services éminents rendus, même à la Religion ; vertus admirables et trop admirées sans doute... toutes ces grandes choses peuvent devenir la matière de l'orgueil, sans être une défense auprès de Dieu : « Je t'arracherai même de là, *inde detraham te ;* et il l'a fait pour de grands potentats : *Deposuit potentes de sede.* »

III. *Déchéance et dégradation.* — Voyons comment se traduit l'aversion de Dieu et où aboutit son abandon.

Saint Paul, parlant des philosophes perdus par leur orgueil, nous dit : « *Tradidit illos in desideria cordis eorum, in immunditiam.* Dieu les abandonna aux pires instincts de leur cœur, et ils devinrent immondes, *ut contumeliis afficiant corpora sua,* et l'ignominie alla si loin qu'elle stigmatisa leurs corps eux-mêmes. »

Les voilà déchus, dégradés, mis au rang de la brute, « *animalis homo* ».

Emus de ce spectacle, songeons que l'orgueil est le principe de cet avilissement, et qu'il le contient en puissance : « *Initium omnis peccati superbia.* » Il est la source des vices : parole révélée, parole d'expérience. Or, ce qui sort de cette source corrompue est si répugnant que notre langue se refuse à traduire ici l'image employée par l'Ecriture : « *Sicut eructant præcordia fœtantium... sic et cor superborum.* »

Nous étonnerons-nous, après cela, d'entendre affirmer que l'orgueil est un des signes les plus manifestes de la réprobation?

L'orgueilleux, une fois plongé dans le mal, y trouve son tombeau.

Pour en sortir, il faudrait se reconnaître coupable ; il faudrait appeler la grâce ; il faudrait s'humilier... toutes choses dont ce malheureux est incapable.

Réflexion. — 1° Parmi les châtiments que nous venons de méditer, il n'en est pas un seul que nous ne soyons exposés à nous attirer tôt ou tard... Craignons les progrès insidieux de l'orgueil; craignons aussi la colère d'un Dieu jaloux de sa gloire, que ce vice lui dérobe.

Tremblons, en considérant la nature si différente du bien et du mal. Au bien, il faut que rien ne manque ; toute lacune au contraire laisse passer le mal. Ainsi, telle bonne action conçue dans des vues d'amour-propre sera viciée même avant de naître. Saintement com-

mencée, elle sera altérée tout à coup par un motif d'orgueil, qui s'en empare. — Enfin, parfaitement accomplie, elle peut déposer en nous, par la vaine complaisance, un germe de corruption.

2° A ce tableau lamentable, faisons succéder un tableau consolant : c'est celui que présente le règne de l'humilité.

Au lieu de la stérilité jusque dans les plus grandes actions, c'est le mérite jusque dans les plus petites.

Au lieu de l'aversion, c'est la tendresse : Dieu devient une mère.

Au lieu de la déchéance, c'est l'élévation : « *De stercore erigens pauperem. Et exaltavit humiles.* »

Enfin, au lieu de la réprobation présagée, c'est la prédestination assurée : « *Humiles salvabit Dominus.* » Et il n'en saurait être autrement : « L'humble prie et Dieu l'écoute. *Respicit in orationem humilium.* » — Il peut tout en celui qui le fortifie ; il vit, et c'est Dieu qu'il laisse vivre en lui. — Il s'en va donc au milieu de l'ombre et du silence, toutes les fois qu'il le peut ; à l'ombre du Seigneur, quand il faut se montrer ; oublieux du bien qu'il fait ; doux envers tout le monde ; filial envers Dieu.

Qui ne se sentirait le besoin et le désir de se faire humble !

Résolution. — Je veux me faire humble, coûte que coûte.

DEUXIÈME SEMAINE

RAISONS

D'ÊTRE HUMBLE

PRÉPARATION A LA DEUXIÈME SEMAINE

Voici le besoin d'être humble suffisamment constaté : l'orgueil nous presse lors même qu'il se sent dominé. C'est un ennemi de la vie entière.

Ce vice dans les fondements de la vertu, la fausse et la maintient précaire ; il altère profondément les principes de la vie spirituelle, et rend ses actes sans mérite ; il attire le châtiment et prépare la ruine.

Il faut donc se faire humble.

Cette nécessité, si bien établie qu'elle soit, ne manifeste pourtant pas ***la raison d'être*** de l'humilité (ses motifs intrinsèques); mais elle prouve déjà que cette raison d'être ***existe.*** En effet, tout désordre accuse un mal, Dieu ayant mis le bien, comme la santé, dans l'équilibre.

L'humilité ne résulterait-elle donc pas de ***la nature même des choses;*** et alors être humble ne serait-ce pas simplement ***être vrai?*** C'est ce que nous allons reconnaître dans les méditations qui suivent :

1° Les quatre premières établissent la condition de tout homme en tant qu'être ***créé,*** en tant qu'être ***déchu,*** en tant qu'être ***transformé*** par la grâce.

En cela rien de personnel, et l'humilité qui en résulte, doit être celle de chacun, du plus parfait comme du plus misérable.

C'est l'humilité devant Dieu, humilité facile, ce semble puisqu'elle n'exige qu'un acte de bon sens ; humilité pourtant très puissante, car c'est celle qui fait les saints.

Pourquoi n'en fait-elle pas un plus grand nombre? Faut-il s'en prendre à la faiblesse humaine? Elle y a déjà sa grande part : « *Je vois le mieux et je poursuis le pire* » ; mais il est juste d'en accuser aussi le **manque de conviction.** Ces vérités traditionnelles ne retiennent pas l'attention, elles sont si connues! Et puis, même envisagées plus sérieusement, elles n'atteignent pas cette région de nous-mêmes qui ressent les fortes impressions, car les vérités abstraites ont peu de prise sur la plupart des hommes.

Les méditations précédentes, au contraire, pouvaient nous saisir, car elles relèvent de l'observation : nos tendances sont des *faits* moraux, presque aussi tangibles que des faits matériels; or, les faits ont le privilège de nous fixer et de nous convaincre.

Privés de cette ressource, en face des vérités nouvelles que nous allons méditer, nous devons nous bien prémunir contre la funeste habitude de regarder comme **moins certain** ce qui n'est point **sensible,** et de laisser quelque doute flotter vaguement sur des révélations qui étonnent. Nous ressemblons toujours un peu à ces gens ignorants qui haussent les épaules quand un savant leur expose tout ce que renferme, par exemple, une goutte d'eau. Ils ne savent pas qu'au fond des choses se cache un monde inconnu.

2° A ces quatre méditations abstraites, et en quelque sorte impersonnelles, succède la considération de nos fautes. Là, par exemple, c'est bien de nous qu'il s'agit et non de tous les autres. Là, point de vérités métaphysiques, c'est notre œuvre qui s'étale à nos yeux, l'œuvre de toute notre vie ; et elle englobe tous nos actes, toutes nos pensées et jusqu'à nos coupables omissions. Vaste champ qui recèle assurément des parties obscures, dans le lointain du passé, et sous les ombres de l'illusion ; mais qui peut néanmoins s'éclairer vivement à la lumière d'un examen sérieux. Cette méditation doit être le fondement de notre humilité, de notre humilité à nous ; de cette humilité qui baisse le front, non plus seulement devant Dieu, mais déjà devant les hommes ; humilité qui brise le sentiment exagéré de l'estime personnelle et qui interdit la recherche d'une estime particulière, que l'on sait ne point mériter.

3° Estimer un objet, c'est reconnaître sa valeur ; mais sa valeur ne peut être évaluée qu'à l'aide d'une mesure, qui est ici la *comparaison* avec d'autres. A qui me comparerai-je? A ce qui est bas et misérable? Non, car cela est *sans valeur* et ne mérite pas l'estime. Je dois donc me comparer à ce qui est grand et à ce qui est beau ; or, en face *des Saints* et en face de *Dieu,* me voilà bien en face de la vraie mesure du grand et du beau, de ce qui détermine l'estime. Cette méditation est destinée à compléter l'effet des raisonnements abstraits, par la force d'une impression sensible.

4° De ce que plusieurs motifs d'humilité s'appliquent indistinctement à chacun de nous et ne nous abaissent réellement que devant Dieu, faut-il en conclure qu'ils ne sauraient exercer une influence véritable sur nos rapports avec les autres hommes, par conséquent qu'ils ne nous forment pas à l'humilité pratique?

Nullement. En effet, l'humilité qui a deux *objets* : Dieu et les hommes, n'a pourtant qu'une même *essence* : l'*inclination* à un juste abaissement ; or, en développant cette inclination à l'égard de Dieu, ces méditations la développent *en elle-même.* Désormais plus forte, plus habituée à s'abaisser, cette disposition nous portera, suivant les occasions, et dans une sage mesure, à modérer nos prétentions; et nous aidera, s'il le faut, à les briser. On sait que toute culture intellectuelle accroît la puissance générale à s'instruire, et que les affections de famille disposent le cœur à mieux sentir Dieu. Il en est de même de l'habitude de l'humilité, quel que soit l'objet de son exercice.

Pénétrez-vous donc de ces vérités, qui, pour ne vous être point strictement personnelles, courberont néanmoins votre front si bas, qu'il n'osera se relever imprudemment devant personne.

Deuxième Semaine

PREMIÈRE MÉDITATION

VIII[e] EXERCICE

Le Néant de la Créature

Premier point : Le néant de l'être : Je ne suis rien. — *Deuxième point :* Le néant de l'acte : Je ne puis rien.

Préparation pour la veille. — Si nous tenions notre être d'une matière quelconque existant en dehors de Dieu; ou encore si, étant créés par lui de toutes pièces, nous emportions, par impossible, de sa substance la plus imperceptible parcelle, nous aurions une valeur, et cette valeur, si minime fût-elle, serait pourtant appréciable.

Il n'en est point ainsi : car, si nous venons de Dieu, nous ne sortons pas de son sein fécond, mais d'un acte extérieur, d'un simple vouloir de sa toute-puissance; nous ne sommes pas des êtres à proprement parler, mais ce quelque chose d'inconsistant, de fugitif, que l'on peut comparer à des notes de musique, s'échappant d'un instrument sous les doigts de l'artiste. Dieu n'est ni enrichi par le fait qu'Il

devient Créateur, ni diminué par le fait que nous existons.

Voilà la vérité certaine, démontrée par la raison, admise par la philosophie la plus rigoureuse.

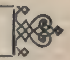
Et pourtant je suis, j'ai une sorte d'être ; cet être a une étendue, des formes ; il agit, il déplace la matière et la transforme ; il veut ou ne veut pas, il est libre ; son intelligence lui donne conscience de tout l'univers, son génie peut enfanter des merveilles. Tout cela n'est-il donc rien ? Un être et des actes sont pourtant quelque chose !

Entendons-nous bien, ce quelque chose, en face de Dieu, est si vain, si fugitif, que l'Ecriture l'appelle « un quasi-néant, *tanquam nihilum ante te* » ; en résumé : un être qui ne compte pas !

Ainsi se trouve mise en lumière cette parole de saint Paul : « *Quis te discernit ? Quid habes quod non accepisti ?* Qu'as-tu qui te distingue ? Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » — Vue profonde jusqu'à nous déconcerter, saisissante jusqu'à nous troubler ; mais surtout conclusion rigoureuse et pressante qui s'impose à l'âme tout entière et détermine la volonté ; car enfin, l'humilité n'est pas seulement une conviction, elle est plus que cela, elle est une vertu agissante. Il ne suffit donc pas de philosopher sur toutes ces questions, il faut principalement en poursuivre la pratique.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de concevoir une impression si vive de mon néant, qu'elle me pénètre tout entier et me dirige.

I. *Le néant de l'être : Je ne suis rien.* — Notre-Seigneur dit à sainte Catherine de Sienne : « *Sais-tu, ma fille, qui je suis et qui tu es ? Tu seras bien heureuse si tu le sais !* (Si tu le sais d'une façon lumineuse, pénétrante et pratique) : *Je suis Celui qui est ; tu es celle qui n'est pas !* »

Dieu est l'Être dans toute la plénitude de ce mot, c'est le nom qu'il se donne : « *Ego sum qui sum.* » — Moi, je suis le néant dans tout son vide, et c'est mon nom : « *Substantia mea tanquam nihilum.* Ma substance est une sorte de rien. »

Avant la création, je n'existais pas même dans l'élément le plus lointain. Il y a mille ans, cent ans, j'étais une simple possibilité qu'un rien eût pu détourner de l'arrivée à l'existence.

J'ai apparu un jour sur la terre. Des siècles m'y précédèrent ; des siècles, sans doute, s'y succéderont après moi. Dans cette durée, je remplis quelques heures courtes et précipitées. Puis le silence se refermera sur moi, comme une eau profonde engloutit bientôt la pierre qui rida un instant sa surface.

Cet être que j'ai, est la fragilité et l'inconsistance mêmes, une vapeur qui s'élève pour disparaître aussitôt : « *Vapor est ad modicum parens.* » Il n'est qu'une poussière vivifiée : « *Memento, homo, quia pulvis es.* »

A la clarté de la vérité pure, ce qui se verrait en moi, dans la matière de mon corps, dans la substance même de mon âme, ce serait un néant, de toutes parts soutenu par la puissance créatrice. Ecartez un instant cette action nécessaire, quoique invisible : mon être disparaît et s'évanouit comme la fumée dans les airs, comme le nuage dans le ciel, sans laisser aucune trace : « *ad nihilum redactus sum et nescivi.* »

« O rien inconnu ! ô rien inconnu ! » répète dans l'extase la bienheureuse Angèle de Foligno. — Cri de profonde vérité, sommaire de nos dérisoires grandeurs ! mais aussi, point d'appui des sentiments les plus puissants, les plus élevés, les plus dignes de Dieu.

Si je suis le Néant, ô Seigneur, vous êtes l'Etre ! Si je suis le rien, vous êtes le Tout.

Cette double vision forme, par son contraste, le rythme des chants du ciel. Sous ces clartés d'en haut, la condition des bienheureux apparaît semblable à la mienne; mais leur humilité est ma honte comme ma leçon. La gloire fait sans cesse resplendir à leurs yeux la vérité de leur néant, tandis que mes multiples misères parviennent à l'obscurcir aux miens...

II. *Le néant de l'acte : Je ne puis rien.* — Nos actes sont de la même nature que notre être.

Notre être subsiste, et nous ne voyons pas la puissance créatrice qui le soutient. Nous agissons, et nous ne voyons pas davantage cette même puissance qui l'anime. Il nous semble que tout notre acte nous appartient.

1° Je remue la main ou la tête, je combine une affaire, je trouve une solution, je pense, je choisis, j'aime... Eh bien! tout ce qui, dans ces actes, est positif, se trouve produit par l'action de Dieu, beaucoup plus que par la mienne.

Il ne peut en être autrement. La nature des choses s'y oppose; et Dieu, qui peut tout, ne peut pas me donner le pouvoir d'accomplir en dehors de Lui un acte positif : ce serait me constituer créateur!... Conséquence aussi écrasante de mystère, qu'éblouissante de vérité! conséquence qui envahit jusqu'au sanctuaire de ma détermination libre.

2° Là encore, dans cette résolution que je prends de devenir humble, et qui semble m'appartenir exclusivement, parce que je l'ai prise pouvant la laisser, Dieu agit mille fois plus que moi; et ma participation, je ne la trouve que dans l'adhésion à son influence qui m'y sollicitait.

Et si je veux chercher, au fond de cette adhésion même, pourquoi je l'ai donnée, la force qui m'y a conduit, je retrouve encore Dieu. Enfin, pour expliquer comment avec cela je demeure libre, je suis forcé de me dire : Je sens que je le suis, et je sais que Dieu est assez puissant pour respecter ma liberté dans ses

conditions essentielles, tout en la remplissant jusqu'à son dernier effet [1].

3° Si je fais le mal, l'action de Dieu, obéissant à des lois générales d'une sagesse supérieure, prête son concours à tout ce qui est, là comme ailleurs, acte positif; et m'accompagne encore au moment où, m'éloignant de l'ordre, je me soustrais à son influence.

Le mal est une défaillance dont je suis responsable : Je détourne l'action de Dieu et je l'empêche d'aboutir; je la force à s'égarer, et, finalement, à s'évanouir !

Ah ! Seigneur ! je ne me comprends pas ! Qu'elle est donc vaine et ridicule, la complaisance que je prends en mes qualités, même les plus réelles !... Qu'elle est téméraire ma confiance en ma volonté, même la mieux affermie !... Qu'elle est injuste, l'attribution que j'ose me faire du bien qui s'accomplit par moi ! Comment croire en moi ? Comment me préférer à un autre ?

Le simple voile du créé recouvre tout ce néant. Ce voile est bien léger et mille accidents le soulèvent; il est suffisant néanmoins pour que je me trompe moi-même. Il est bien transparent aussi ; mais je ne suis pas attentif, je ne regarde pas ce qu'il cache : je continue à prêter une réalité absolue à tous ces actes contingents, et j'y appuie mes prétentions !

1. Dieu ne nous *détermine* pas; nous conservons réellement le pouvoir de choisir ; voilà qui est certain, mais aussi mystérieux que certain. Ici le fait seul nous importe; sa conciliation relève de la philosophie.

« Seigneur, vous qui voyez! » que devez-vous penser de cet aveugle ? Ayez pitié de lui, ouvrez ses yeux, et faites surgir l'apparition de votre Infini, devant sa misérable petitesse, confuse de son passé d'orgueil.

— Sérénité parfaite que donne cette vue au milieu des succès comme des revers : vaut-il donc la peine de tant s'émouvoir ! — Haute sagesse qui place les choses sous leur vrai jour et dans leur exacte proportion ! — Grandes ombres du néant, qui font ressortir l'éclat de l'Etre qui est tout ! — Disposition admirable à la contemplation !

Résolution. — Contempler souvent l'infini qui m'enveloppe de toutes parts, m'y perdre, y laisser tout orgueil. — Déterminer un moment, ce matin, et un autre moment, ce soir, pour y penser à genoux en savourant ces belles paroles : « Mon Dieu et mon tout ! »

Deuxième Semaine

DEUXIÈME MÉDITATION

IXe EXERCICE

Nécessité de la grâce actuelle

Premier point : Sa nécessité en général. — *Deuxième point :* Nécessité de la grâce prévenante. — *Troisième point :* Nécessité de la grâce concomitante.

Préparation pour la veille. — 1° La méditation qui précède projette toute sa lumière sur la méditation de demain.

Si, dans l'ordre de la nature, je ne suis rien, que suis-je donc dans l'ordre de la grâce? La grâce ne m'est point due; m'étant donnée, elle ne fait jamais partie de ma substance, elle reste un vêtement divin, dont je puis à chaque instant me voir dépouillé.

D'autre part, si la vie naturelle, avec ses actes moindres, a besoin, pour tous ses mouvements, du concours de Dieu, que dire de la dépendance où nous réduit l'exercice d'une vie surnaturelle dont tous les actes participent au divin?

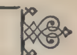
2° Le croirait-on? beaucoup de chrétiens, sans s'en douter, professent sur l'action de la

grâce actuelle des idées matériellement hérétiques. Leur erreur n'est que de l'ignorance, et la bonne foi les excuse; il est cependant de leur devoir de s'instruire. Non, la grâce n'est pas seulement, comme ils le croient, un *complément* de force; elle est le principe premier de *tout* acte surnaturel, de ceux-là mêmes qu'une longue habitude ou un attrait personnel nous rendent extrêmement faciles : voilà un dogme de foi.

3° En sondant notre néant et notre situation à ce nouveau point de vue, nous ne manquerons pas de considérer que là, du moins, notre dépendance tient à notre grandeur : notre vie surnaturelle reste par essence une vie dépendante, parce qu'elle participe à la vie même de Dieu, et que Dieu seul peut l'exercer. Cette condition est tellement la nôtre, qu'elle nous suit dans l'éternité même. Là encore, Dieu demeure le principe de tous nos actes. Oh! dépendance délicieuse : c'est Dieu qui se fera adorer, aimer, chanter par nous dans une indicible union, voisine de l'unité!



Méditation



Prélude. — Demander la grâce d'éprouver de mon néant une impression plus vive encore, mais plus consolante.

I. *Nécessité de la grâce actuelle en général.* — Dans l'ordre surnaturel, l'incapacité de l'homme est absolue. La grâce actuelle lui est

indispensable pour l'œuvre la plus simple, comme pour la plus difficile. « *Nul ne peut dire méritoirement :* Jésus, *sans le Saint-Esprit.* »

Voilà une vérité dont nous avons entendu souvent l'expression : elle est passée à l'état de formule acceptée ; l'Eglise en a fait un article de foi ; nous la croyons fermement, mais peut-être n'en mesurons-nous pas toute la portée.

Pour y parvenir, prenons position sur un point élevé, qui domine l'ensemble. Choisissons comme sujet de nos observations un parfait chrétien, un religieux, un prêtre...

Il a gardé l'innocence de son baptême, il a servi Dieu avec une fidélité constante. Le voilà plein de mérites, de vertus et de ferveur... Ses mérites ont procuré à sa grâce sanctifiante des accroissements merveilleux. Ses vertus ont parfaitement assujetti sa nature. Sa ferveur met en activité toutes les ressources de son amour.

Le voilà, au fond, capable de tous les héroïsmes. Eh bien! ***sans une grâce actuelle immédiate***, il n'est pas en état, tout saint qu'il est, de prononcer ***méritoirement*** le nom de Jésus, si court cependant.

« L'œil le mieux conformé, dit saint Augustin, ne peut rien voir, sans le secours de la lumière. L'homme le plus saint ne peut bien agir, sans le secours divin de l'éternelle lumière de la grâce. »

II. *Nécessité de la grâce prévenante.* — Prenons dans l'ordre physique une comparaison

féconde en déductions. Voici une harpe absolument juste : on peut dire qu'elle contient à l'infini des mélodies latentes ; et cependant, pour les produire, elle aura constamment besoin de la main du harpiste.

1° Elle était inerte et silencieuse ; l'impulsion lui est donnée : elle vibre. — Remontez à l'origine d'un acte surnaturel, et vous trouverez la grâce ***prévenante***. C'est elle qui a offert la pensée, le désir, ce réveil de l'activité ; c'est elle qui a provoqué le ***vouloir***.

2° Et dans ce vouloir, par lequel l'acte a été déterminé, cherchez encore, et vous trouverez la grâce actuelle le remplissant mystérieusement, sans destituer de son rôle la liberté humaine : **Je veux, et c'est plus Dieu que moi qui veut avec moi.**

Harpe du plus grand maître, instrument docile de ses plus belles inspirations, laissée à toi-même, tu n'es pas plus capable qu'une harpe quelconque d'exécuter l'accord le plus élémentaire... Tu es inerte ;... tu resteras muette. — Ame parfaite d'un saint, te voilà, toi aussi !

3° La corde de la harpe pincée par l'artiste entre en vibration. — L'âme du juste, provoquée par la grâce, commence un acte surnaturel. Là l'intensité du son, ici l'intensité de l'acte ne sauraient dépasser la force de l'impulsion reçue. Tel le mouvement, tel l'effet. L'âme, en s'y associant, n'y apporte et n'y ajoute rien... comme la harpe.

Où est notre part ?... nous coopérons... nous nous prêtons... nous faisons nôtre ce mouve-

ment reçu. — Allons au fond, c'est un rien dont Dieu fait quelque chose.

III. *Nécessité de la grâce concomitante.* — Considérons un côté sous lequel notre impuissance paraît plus complète que celle de la harpe. Mis en mouvement, l'instrument prolonge ses vibrations. — Mue par la grâce, l'âme s'arrêtera aussitôt dans son acte surnaturel, si cette grâce ne continue avec elle son action sous le nom de grâce **concomitante.**

J'ai commencé un acte d'amour, par exemple ; mes lèvres vont en achever la formule : si la grâce s'arrête, ma formule se continue, mais reste vide.

Quoi donc ! rien que je puisse m'attribuer en *propre !* Rien, pas même un vouloir, un simple désir... Non, c'est contraire à la foi !

Quoi ! pas même le pouvoir de mériter ce désir, et de le conquérir, en toute justice, par des efforts naturels de raison et de volonté?... Non, cette prétention est contraire à la foi.

Mais du moins laissez-moi une part, si minime soit-elle ! Saint Paul ne dit-il pas : « **Non pas moi seul, mais la grâce de Dieu avec moi.** » donc je suis là, dans cet acte surnaturel, et j'y ai ma part. — Oui, mais cette part est de telle condition qu'elle ne peut nous enorgueillir, sans quoi l'Apôtre n'aurait point dit : « *Quis te discernit? Qui peut te distinguer des autres ?* » Oui, c'est de Dieu que j'ai reçu même ce que j'ai fait librement, et jusqu'à ce par quoi je l'ai fait librement. « *Deus est qui operatur in nobis et velle et perficere.* » S'il est vrai que je suis un

être ***créé***, il est rigoureusement vrai que je reste un être portant le ***néant*** dans son ***activité*** comme dans son ***fond*** [1].

Réflexions et affections. — Etonnement de nous sentir orgueilleux. — Vue pénétrante du mensonge et de l'injustice de cette disposition. — Grandeur de l'humilité pressentie. — Manifestation de sa place : ***elle se trouve à la base de tout acte et de toute vertu.*** — Sa nécessité n'est pas une de ces nécessités morales, synonymes de « grande importance » : ***la nécessité de l'humilité participe à la nécessité de la grâce,*** et elle est de même rigueur.

Toute cette doctrine se résume dans une formule aussi exacte que saisissante : Dieu a le ***devoir*** d'exiger de nous l'humilité, car il a le devoir de ***maintenir l'ordre absolu des choses.*** Il n'aurait pas ***le droit*** de nous permettre un atome d'orgueil.

Représentons-nous ce souverain et juste Seigneur, les mains pleines de grâce, et regar-

1. Il n'entre point dans l'objet de cette Probation de discuter les opinions émises par les théologiens, pour concilier la liberté de l'homme avec le rôle obligé de Dieu : notre dépendance et notre fragilité ressortent finalement de tous les systèmes; cela nous suffit.

Voir le comment n'est pas nécessaire : où nous ne voyons pas, nous savons ; et nos raisons de croire sont certaines.

Avant de comprendre le comment de l'action de Dieu dans ses créatures, il faudrait comprendre le comment de l'acte premier qui les a produites.

Tant que la création restera un mystère, le mystère s'étendra naturellement sur ses conséquences. En revanche, la vérité de la création les revêt de sa propre certitude.

dant attentivement où il les placera. Rien de plus libre que son choix : il peut se détourner de moi !... Comprenons ce mot : « *Deus superbis resistit!... Humilibus autem dat gratiam.* Il résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. »

Devant Lui, faisons-nous bien petits; restons bien soumis et bien dépendants. Aimons à nous prosterner dans l'adoration, à l'Église surtout, mais parfois aussi dans le secret de nos demeures : c'est l'attitude qui convient. Et si, devant les hommes, nous devons souvent nous en départir, gardons-en du moins une impression profonde qui sera modératrice.

Résolution. — Contempler l'action incessante de Dieu en moi — la sentir en quelque sorte. — N'avoir rien sans Dieu, pas même un acte : grand sujet de joie comme d'humilité. Me rendre aujourd'hui cette pensée familière.

Deuxième Semaine

TROISIÈME MÉDITATION

Xe EXERCICE

La nécessité de grâces spéciales

Premier point : Leur nécessité pour la persévérance dans le bien. — *Deuxième point :* Applications particulières. — *Troisième point :* Rôle sauveur de l'humilité.

Préparation pour la veille. — Nous aborderons demain un sujet redoutable pour la raison, mais décisif pour l'humilité. Nous verrons que, sans des grâces spéciales qui ne nous sont dues à aucun titre, nous ne résisterions pas à certaines tentations; et que si nous venions à succomber, nous ne pourrions sans elles nous relever. Bien plus, la simple persévérance dans la vie pieuse dépend absolument de leur secours. Et ce n'est pas moi seul, pauvre être imparfait, qui subis cette dure condition, le plus saint des hommes sur la terre y est assujetti : comme moi, il doit crier cette même misère.

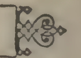
Ah ! si je la ressentais, comme un saint Philippe de Néri qui redisait en gémissant, chaque matin, cette prière : « O mon Dieu, ne vous fiez pas à moi ! Retenez-moi et gardez-moi, car sans vous il n'est pas de faute que je ne sois

capable de commettre avant ce soir ! » Or, cette crainte, même chez lui, était absolument fondée; un acte d'orgueil, par exemple, le dessaisissant des grâces spéciales, l'aurait peut-être laissé défaillir.

Impression de crainte, — vif sentiment du besoin de Dieu, — désir de sonder à fond cette importante et dure vérité.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de ressentir ces profondes impressions de crainte, qui jettent aux pieds de Dieu brisé et soumis.

I. *Nécessité de grâces spéciales pour la persévérance dans le bien.* — L'homme est assuré de recevoir toutes les grâces dont il a besoin, mais il ne l'est pas d'y correspondre. Il y faut un secours spécial, et qui n'est rigoureusement dû à personne. Ce secours consiste dans l'intensité ou l'opportunité de la grâce elle-même : condition lamentable introduite par notre déchéance originelle !

Ecoutons le Concile de Trente : « L'homme en état de grâce ne peut persévérer en cet état sans un *secours spécial* de Dieu[1]. »

Pesons bien chaque mot.

1° Il s'agit de l'homme **en *état de grâce*:**

1. *Si quis dixerit justificatum, sine speciali auxilio Dei, in accepta justitia perseverare posse,... anathema sit* (Conc. Trid., sess. 6 can. 12).

c'est-à-dire de l'homme possédant la vie surnaturelle; de l'homme ayant droit aux grâces ordinaires.

Ne semble-t-il pas qu'il ait tout ce qu'il lui faut pour atteindre le but? — Il ne l'a pas, vu sa fragilité.

2° Il s'agit de *tout* homme, fût-il un saint.

Quoi! un saint n'aurait pas du moins un droit rigoureux à ces grâces? — Nullement.

3° Il s'agit, non pas de se perfectionner, de s'élever dans cet état, mais simplement ***d'y persévérer.*** Ne puis-je donc rester ce que je suis, et garder ce que j'ai, si je le veux de toutes mes forces? — Non, car, sans un secours spécial, cette volonté pourrait nous manquer.

4° Il s'agit d'une ***véritable impossibilité de fait.*** Le saint Concile ne dit pas : difficulté, grande difficulté; il dit: ***impossibilité***, « *non posse* ».

II. *Applications.* — Méditons ces conclusions théologiques :

1° Pour persévérer durant un temps assez considérable, il faut une grâce spéciale;

2° Pour persévérer en face de grands dangers, il faut une grâce du même genre;

3° La brièveté de la vie est souvent un don spécial;

4° Le choix favorable du moment de notre mort l'est toujours.

O Dieu! j'ai peut-être devant moi des années d'existence. Je me perdrai si je n'obtiens pas votre grâce spéciale...

O Dieu, ne surviendra-t-il pas, à un moment

imprévu, quelque grave danger? J'y succomberai si je n'ai pas alors votre grâce spéciale...

O Dieu ! je peux être infidèle dans l'âge mûr, dans la vieillesse, à mon dernier jour ; je puis pécher gravement, et, sans une grâce spéciale, être surpris par la mort...

Si, tombant dans le péché mortel, je perds la vie de l'âme, je n'ai rien en moi qui me constitue capable de la reprendre ; je ne puis rien faire qui mérite absolument que Dieu me la rende ; je ne saurais même m'y disposer complètement et prier assez pour l'obtenir, sans une grâce spéciale !...

Sentir vivement ce que c'est que d'être ainsi à la merci de Dieu... Nous tenir devant lui prosternés dans l'attitude de la dépendance absolue... Redouter comme une insigne audace l'attitude de l'orgueil.

III. *Le rôle sauveur de l'humilité.* — L'esprit agité, le cœur abattu, je jette de tous côtés des regards anxieux... Ma condition m'apparaît désolante. C'est le péché qui me l'a faite... Je ne puis compter sur moi... Je ne puis rien exiger de la justice divine... Suis-je donc en face d'un problème insoluble ?

Non, car la miséricorde le résout.

Elle se penche vers mon indignité et la considère avec tendresse, comme une mère. Elle fait entendre à mon abattement les promesses les plus inespérées : pardon, secours, grâce, amour même, tout est mis à ma portée.

Or, les engagements qu'elle prend sont sacrés ; ils vont constituer tout un *ordre de mi-*

séricorde, aussi formel que le serait l'ordre de la justice.

C'est ici qu'il faut redoubler d'attention. Si le régime de la justice a ses lois, celui de la miséricorde a les siennes, et ces lois résultent de leur condition même.

Sous le règne de la justice, la condition c'est le ***droit ;*** sous le règne de la miséricorde, la condition, c'est l'***humilité***. Si je me fais humble; si je me tiens en tout comme impuissant par moi-même; si je me garde de mépriser les autres; si je prie, j'accomplis ma loi ; et Dieu, en tenant ses engagements, accomplit la sienne : malgré ma misère, il m'aime, il me protège, il me donne sa grâce. Ce que je ne saurais exiger de sa justice, je le reçois ***infailliblement*** de sa miséricorde.

Miséricorde et humilité sont des termes corrélatifs. La misère est un abaissement comme l'humilité. Mais la misère résulte de notre condition; l'humilité, de notre vouloir. La miséricorde aime la seule misère qui s'humilie ; et elle la sauve.

Je comprends maintenant pourquoi les Saints attribuent à l'humilité le don de la persévérance.

1° Si je suis humble, je reste dans l'ordre, qui est la ***soumission*** universelle. Oserai-je distinguer parmi les volontés de Dieu, et repousser celles qui n'obligent pas sous peine de péché? — Murmurerai-je devant les devoirs difficiles, ou les circonstances douloureuses?... Mais, si je ne Lui dois point rigoureusement certains degrés de soumission, Dieu ne me doit pas non plus certaines grâces de préservation!

2° ***Le rôle de la prière*** se montre ici dans toute sa clarté. Par elle, j'obtiendrai ce que je ne saurais avoir de moi-même, ni mériter entièrement. Plus je sentirai le poids de ces écrasantes vérités, plus je sentirai le besoin de prier.

De quel cœur ne répéterai-je pas ce cri de la liturgie sacrée : « *Deus, in adjutorium meum intende!* » De quel tressaillement ne serai-je pas saisi quand je redirai : « *Et ne nos inducas in tentationem !...* » Comme je m'adresserai, les mains jointes, à tous ceux qui peuvent intercéder pour moi, aux saints, aux anges, à Marie ! Quel accent de foi ne mettrai-je pas dans cette formule toute-puissante : « *Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur !* »

La grâce que j'implore à cette heure, grâce des grâces, c'est celle de devenir humble ! Je la réclamerai sans cesse ; et pour l'obtenir, j'emploierai les abaissements de la Chananéenne : je veux être humble, car je veux me sauver !

Résolution. — Me voir à la merci de Dieu, tel que je suis, aujourd'hui, demain, toujours, jusqu'à la mort. Crainte néanmoins, toute détrempée de confiance en Dieu, notre Père.

QUATRIÈME MÉDITATION

XI° EXERCICE

Notre Condition

Premier point : La nature de notre liberté. — *Deuxième point* : Nos mauvais penchants. — *Troisième point* : Le monde et le démon. — *Quatrième point* : Les circonstances.

Préparation pour la veille. — La méditation de demain sera le développement de la précédente et en quelque sorte sa démonstration. Une analyse de notre condition, par rapport au bien et au mal, nous montrera l'extrême fragilité des ressources personnelles qui soutiennent notre vertu, et la redoutable puissance des causes ennemies qui travaillent à la renverser.

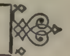
En jetant un grand jour sur notre situation infiniment précaire, ces considérations nous feront voir, d'une façon plus saisissante, la nécessité d'un secours spécial. Ainsi, la conviction raisonnée aujourd'hui, viendra s'ajouter à l'impression ressentie dans la troublante méditation d'hier. J'appliquerai toute mon attention à cette recherche, que je ferai dans le but, non

point d'appuyer une vérité de foi sur des raisonnements, mais d'en développer la lumière.

O mon Dieu, vous devoir son salut, est-ce donc si triste pour celui qui vous aime? O mon Dieu, sentir son impuissance totale, est-ce donc si redoutable à celui qui se confie en vous? O mon Dieu, ma misère a beau s'étendre sans limites à mes regards, votre miséricorde m'apparaît s'étendant plus loin, toujours plus loin, immensément... Or, cette miséricorde me reste ouverte, tant que je me tiens devant elle avec la conviction de mes infirmités, tant qu'il reste à ma voix la force de lui crier : Pitié! ô mon Père!



Méditation



Prélude. — Afin d'ajouter la conviction à l'impression, demander la grâce de voir avec plus de clarté les circonstances qui rendent nécessaire une intervention spéciale de la miséricorde.

Ces considérations, de tout temps proposées par l'Eglise, doivent être suivies sans contention et sans curiosité vaine ; à plus forte raison, sans exigence déplacée : « *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* L'œil qui veut imprudemment scruter la majesté divine, sera aveuglé par l'éclat de sa gloire. »

I. *La nature de notre liberté.* — Considérons d'abord la nature de ce frêle instrument, à l'aide duquel nous faisons notre éternité heureuse ou malheureuse : ***la liberté!***

Je le sens, elle hésite et varie bien souvent Elle est agitée par les impressions diverses qui se succèdent ; elle dépend si profondément des motifs qui la frappent. — Se mettre sous de bonnes impressions, s'arrêter aux motifs favorables, tel est son principal moyen de se bien gouverner.

Et si elle est imprudente dans ce choix, si elle s'attarde par faiblesse sous des influences contraires, la voilà entraînée au mal... Or, après toute une vie de fidélité, ma liberté demeure essentiellement défectible.

O Dieu ! avec quel bonheur je vous remets ma liberté, je l'assujettis à votre domination, je la confie à votre miséricorde ! Prenez-la, gouvernez-la, soutenez-la, et, au besoin, réservez-lui vos inépuisables pardons !

O mon Dieu ! vous parler ainsi, n'est-ce pas commencer à être humble ?

II. *Nos mauvais penchants.* — Parmi ces influences funestes qui détournent notre liberté vers le mal, nos penchants tiennent le premier rang. Ils sont inhérents à notre être. Un simple manque d'équilibre les constitue. Ils se dissimulent sous mille apparences de bien ; et, s'ils sommeillent, ils ne sont pas moins redoutables, car leur réveil souvent nous trouve confiants en nous-mêmes et par conséquent désarmés. Bon gré mal gré, ils vivent au fond de nous. Favorisés, ils commandent en maîtres ; combattus, ils demeurent une influence latente qui travaille sourdement.

Nos penchants vont plutôt vers le mal :

l'Eglise l'enseigne, l'expérience le montre, le péché originel l'explique.

Les sophistes seuls peuvent dire que l'homme au fond veut toujours le bien. Oui, il veut le bien, mais d'une façon indéterminée. En pratique, il confond le bien en lui-même avec son bien à lui ; et c'est souvent ce dernier qu'il préfère. Là, encore, il se laisse tromper par l'apparence, quand il place son bien uniquement dans la jouissance, voulant jouir, et jouir immédiatement.

Cette tendance égarée **agit sur la liberté** par l'illusion et par l'attrait.

Quel sujet d'épouvante, quand on regarde au fond de soi-même ! Pour y projeter une plus vive lumière, formons l'étrange supposition que voici : il n'y a plus d'enfer à redouter ni de Dieu à aimer ; il n'y a plus de réputation à ménager et plus d'inconvénients à craindre... Demandons-nous jusqu'où iraient alors nos excès et ce que serait notre vie...

Elle serait exactement ce que la feraient nos penchants, s'ils n'étaient point contenus... Or, ces penchants *existent* en puissance, et ils sont, hélas ! nous-mêmes.

A cette force native, si l'*habitude* vient ajouter la sienne, quelle tyrannie ! La liberté se trouve alors asservie et désemparée ; l'horreur du mal ne lui offre plus ses répulsions instinctives ; les mauvais penchants grossis l'entraînent comme un torrent, et la conscience des faiblesses passées lui ôte tout courage ; or, que d'habitudes fâcheuses, despotiques peut-être, formées par de nombreuses défaites !

Qui arrachera à la mort cette victime? La seule miséricorde de Dieu! Qui portera la miséricorde à s'exercer? L'humilité! — On a vu des personnes, même durant la série de leurs fautes, ***se jeter dans l'humilité*** comme dans un lieu de refuge, et la miséricorde ne les a point repoussées...

III. *Le monde et le démon.* — Le monde, maudit par le Sauveur, nous enveloppe comme l'atmosphère, et nous pénètre de ses poisons comme les épidémies de leurs ferments.

Rien n'agit aussi fortement sur l'homme que la conduite des autres hommes. Ce que tout le monde fait, on admet instinctivement qu'on peut le faire; et devant cette persuasion sans raisonnement, tous les raisonnements succombent.

Les Saints, qui ne sont pas comme nous des esprits forts, savent quelle est la puissance du **démon**, et quelle est son activité. Mais son influence n'est-elle pas plus fatale sur ceux qui ne la remarquent pas?

Or, nous ne pouvons pas quitter le monde; nous ne pouvons pas nous tenir à l'écart du démon. L'esprit du monde nous amollit; la ruse du démon épie le moment favorable. Complices de nos penchants, ne peuvent-ils pas réunir leurs forces, pour entraîner notre imprévoyante liberté?

Que deviendrons-nous si notre orgueil, nous aliénant le cœur de Dieu, nous livre seul à de tels adversaires?

IV. *Les circonstances.* — Il est des circonstances où nous succomberions certainement, quoique librement.

Dieu les connaît toutes et jusqu'aux plus redoutables; il mesure le degré de résistance que nous pouvons leur opposer, et il sait que, dans tels et tels cas, ce degré, suffisant en lui-même, serait rendu impuissant par nos propres défaillances.

Ces cas désespérants, les laissera-t-il se produire, ou les écartera-t-il ?... Une fois la lutte engagée, viendra-t-il à notre secours, ou permettra-t-il notre chute ?... C'est le secret de sa libre détermination.

Mais s'il éloigne le danger ou s'il fortifie la résistance, c'est l'effet d'une *grâce* qui ne nous est point due... Qu'elle est donc écrasante, notre dépendance !

O mon Dieu ! vous connaissez le concours de tous les événements... Vous prévoyez ces jours de désœuvrements énervés, où l'âme s'abandonne... Vous constatez ces relâchements successifs, qui détendent les ressorts de la volonté... Avant de vous décider à envoyer un secours spécial, vous jetez les yeux sur les dispositions de cette âme en danger. La voyez-vous humble et soumise, vous étendez la main, et elle est sauvée !... La voyez-vous raidie par l'orgueil, vous détournez votre visage, et elle est perdue !

O Dieu, ô Père, je n'ai point peur de vous ; je n'ai peur que de moi ; et je n'aurai point peur de moi, si je me cache dans le sein de votre miséricorde. Oui, j'y veux entrer et n'en plus

sortir. J'en étudierai avec amour les lois bienfaisantes ; j'y apprendrai à me faire doux, indulgent pour les autres, comme vous l'êtes pour moi ; à ne réclamer aucune estime d'excellence quelconque; à vous laisser la louange du bien, qui d'ailleurs ne m'appartient pas.

Toutes les peines de ma pauvre vie, tous les oublis, tous les dédains, toutes les déceptions, et jusqu'aux humiliations les plus profondes, ô Dieu, ô Père, je les accepterai, comme l'action réunie de votre justice et de votre miséricorde, comme l'agent providentiel de ma réhabilitation présente et de ma grandeur future.

O Dieu, ô Père, ne m'avez-vous pas donné votre Fils, Jésus ! Avec Lui, je suis sûr de Vous. — Vivant de Lui, je suis sûr de moi. — O Jésus, venez dans mon néant, remplissez-le, animez-le. Vivons ensemble... Ensemble aimons et avançons !

O Dieu, ô Père, vous ne me faites sentir vivement mon impuissance que pour m'amener dans vos bras. — Entre vos bras, et sans cesse sur l'abîme, quel bonheur ! Je dépends de vous... et je me presse plus étroitement sur votre poitrine adorée !

Résolution. — Prendre en pitié ma vaine assurance, supplier Dieu de dissiper mon aveuglement.

ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur les deux méditations qui précèdent

Un étonnement mêlé de frayeur est l'impression qui résulte presque inévitablement de l'analyse de toute vie, vie de l'âme, vie du corps, vie même de la plante. Tout y apparaît si délicat, si compliqué, si fragile, que l'on craint à chaque instant de voir un tel organisme victime du plus léger accident. La lecture des livres de médecine, par exemple, a coutume de produire cet effet.

Heureusement, pour réagir, on a mieux que l'analyse; on a l'expérience. Il semblerait que notre être n'est pas viable, mais il vit; qu'il ne peut résister à tant de causes de destruction, mais il dure... Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel. L'analyse des lois qui le régissent reste menaçante, mais la réalité des faits modère nos alarmes. Il y a, toujours en jeu pour remédier à tout, cette merveilleuse action, qui, dans l'Univers, s'appelle la Providence, et qui prend ici un nom plus rassurant encore, celui de miséricorde.

1. Pas un chrétien qui, de fait, n'ait largement le pouvoir d'éviter tout péché mortel, et celui de se relever, s'il pèche.

2. Pas une âme qui ne puisse obtenir par la prière tout ce qui lui manque, et pas une qui

soit, à un seul moment, privée du pouvoir de prier.

3. Ce que nous ne pouvons peut-être pas aujourd'hui, nous le pourrons demain, si nous usons bien des grâces moindres qui nous préparent à ce dernier effet. (*Gratiæ remote sufficientes.*)

4. Certains secours qui ne nous sont pas dus ***rigoureusement,*** nous seront pourtant donnés ***infailliblement :*** et qu'importe pour nous le droit strict à ces secours, s'ils nous arrivent aussi sûrement par grâce.

5. Au jour du jugement, chaque âme sera contrainte, par l'évidence, de confesser que Dieu a été bon et très bon pour elle ; il n'y aura pas une exception à cette règle, car nous sommes sous le ***régime de la miséricorde,*** et partant, ne l'oublions pas, sous celui de l'***humilité.***

NOTA. — Lire dans le *Traité de l'Amour de Dieu* les chapitres où saint François de Sales traite cette question avec sa sûreté de doctrine et sa lucidité ordinaires (liv. IV, chap. VII et suiv.).

Deuxième Semaine

CINQUIÈME MÉDITATION

XII° EXERCICE

Nos fautes

Premier point : L'examen de la cause. — *Deuxième point :* Le jugement motivé.

Préparation pour la veille. — Ici, nous mettons le pied sur notre territoire propre, car rien n'est autant notre ***propriété*** que le péché. Il est à nous, et à nous seuls; il est l'unique chose où Dieu ne soit pas.

Cette terre désolée, abordons-la avec courage; proposons-nous d'y faire une exploration sérieuse. Trop souvent nous l'avons parcourue d'un œil distrait, comme une route familière où rien n'étonne.

Il s'agit de nous bien voir, et de nous bien juger, au point de vue de ***notre valeur.***

Ne nous laissons point suivre par cette idée, côtoyant peut-être nos constatations humiliantes : Je ne suis pas le seul!

Que d'autres soient pécheurs, en sommes-nous moins coupables? Qu'une prison soit pleine de criminels, chacun d'eux en est-il

moins méprisable? L'homme est en face de Dieu seul : « *Tibi soli peccavi.* »

Ne fût-il qu'en face de lui-même, de sa conscience, de sa dignité, de son idéal, il trouverait encore ces trois grandes choses qui l'accuseraient, sans égard pour des fautes semblables commises par d'autres hommes.

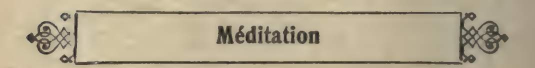
Et, d'ailleurs, quel est notre rang parmi les pécheurs? Nous l'ignorerons jusqu'au dernier jour. Ce n'est ni le nombre, ni la grandeur apparente des fautes, qui déterminent les degrés de culpabilité.

Nous envisagerons plus loin quelle attitude devant les autres nous impose l'humilité; ici, nous avons uniquement à rechercher quel jugement nous devons porter sur nous-mêmes, de par notre œuvre; et si nous arrivons à une persuasion raisonnée de notre peu de valeur personnelle, si nous nous sentons bien bas devant Dieu et devant notre conscience, nous aurons une très grande facilité à nous défendre de tout mépris pour le prochain, de toute arrogance et de toute susceptibilité.

Nous aurons également assez de logique pour ne point prétendre à une estime ***particulière*** que nous savons ne pas mériter.

O mon Dieu, vous m'aiderez à me connaître dans la vérité! Vous me garderez de l'illusion qui voilerait la gravité de mes torts, et de l'exagération qui n'établirait rien de solide. Je veux me juger comme vous me jugez vous-même. Je ne partirai pas de l'idée préconçue qu'il faut, pour être humble, se croire d'avance vil et misérable; j'étudierai la cause froidement,

avec la liberté d'un esprit indépendant, avec la rigueur d'une raison qui veut affirmer le vrai, conclure le juste et rien d'autre.



Méditation

Prélude. — Demander la grâce d'une grande clairvoyance pour reconnaître ma vie, et d'une grande loyauté pour la juger.

I. *L'examen de la cause.* — 1° *Les faits.* C'est une sorte de confession générale, renouvelée devant Dieu seul. C'est une revue intime et douloureuse des actes de notre libre arbitre.

Il sera bon de partager sa vie en périodes successives, et de s'arrêter à ce qui domine en chacune.

On pourra faire utilement une addition approximative du nombre de ses fautes, du moins des fautes graves.

On fixera son attention sur les péchés les plus humiliants, si l'imagination ne doit pas en souffrir.

2° *Les motifs,* les vrais, ceux que nous n'avouons pas. — Les motifs des fautes sont toujours bas : certains sont plus vils, quelques-uns sont abominables... Au fond, c'est pour nous satisfaire que nous avons péché.

Dans nos bonnes actions elles-mêmes, voyons le vice de l'intention. N'ont-elles pas été quelquefois inspirées par le désir et par le besoin,

hélas ! de paraître meilleurs que nous ne sommes ?

3° ***Les grâces.*** A côté de l'histoire de l'ingratitude, l'histoire de la miséricorde : éducation religieuse privilégiée,... situation favorable,... grâces de piété,... de ferveur même,... grâces de préservation... Que serions-nous sans elles ?... Repentir peut-être longtemps attendu, merveilleusement provoqué. Evaluons le nombre de nos absolutions... et de nos rechutes... Si nous n'avions pas compté sur ce pardon facile, peut-être aurions-nous moins péché...

Etonnement en face de la Providence de Dieu, si bonne et si persévérante. — Etonnement plus grand encore en face de notre ingratitude, étrangement persistante... Et nous n'étions pas même heureux !...

Notre attitude d'aujourd'hui n'est point précisément celle du repentir ; mais c'est celle de l'humilité : « *Peccatum meum contra me est semper.* » Les fautes sont effacées ; les effets peut-être. — Le fait... jamais !

II. *Le jugement motivé.* — 1° Au point de vue de ***notre valeur personnelle,*** quelle confiance méritons-nous ?

La confiance ne peut s'appuyer que sur l'esprit de conduite et la fermeté d'âme.

Or, passer par des alternatives continuelles de fautes, de repentir et de fautes nouvelles, est-ce là conduire sa vie ?

Succomber pour des riens, parfois sans résistance, par le seul fait d'un peu de temps

écoulé et du retour offensif de l'habitude, est-ce là être maître de soi?

On a voulu pourtant, on s'est cru changé et voilà que l'on est retombé!... Que vaut notre volonté? — Que de fois ne s'est-on pas dit : Mais c'est insensé!... Et la raison, qui voyait si juste, n'a pas su parler assez haut.

Quelquefois l'instinct le plus bas a tellement dominé l'intelligence elle-même, qu'il l'a conduite à lui fournir de fallacieuses justifications...

En vérité, le mal a été mon maître, et je n'ai pas le droit d'avoir confiance en moi.

2° Au point de vue ***de la dignité personnelle,*** l'honneur nous est-il dû?

L'honneur s'attache à la dignité. Or, la dignité exige qu'on se tienne à son rang sans déroger, et qu'on soit fidèle à sa parole sans y forfaire.

Combien de fois, et à quel point, n'ai-je pas avili ma dignité de chrétien, peut-être ma dignité d'homme?

N'ai-je pas introduit dans les facultés de mon âme, dans les dispositions de mon corps, un principe de dégradation?

Le caprice, la passion, l'égoïsme, l'orgueil, n'ont-ils pas souvent remplacé, comme mobiles, le noble amour du bien?

Et je me croirais digne d'honneur!

— Le violateur de sa parole en est-il digne aussi?

Parole donnée en pleine connaissance de cause..., parole donnée à sa conscience, à son confesseur, à Dieu même!... Un seul cas de ce genre déshonorerait un homme du monde, et

je ne puis compter le nombre de mes défections!

Que dire d'une violation de ces promesses passée en habitude, et accompagnant la marche de la vie entière!

En vérité, n'ai-je pas perdu toute dignité personnelle; et à quel honneur puis-je prétendre?

3° Au point de vue de ***mon idéal,*** où en suis-je?

Mon idéal, c'était mon histoire possible, écrite par la bonté de Dieu... c'était la série graduelle des dons qui devaient m'être offerts, si j'étais fidèle... C'était ma personnalité prenant de perpétuels accroissements, et ma destinée s'embellissant de jour en jour.

Quel idéal! et à sa place quel état! Grâces rendues vaines, efforts refusés, amoindrissement de tous côtés... A chaque pardon, plan restauré avec miséricorde, mais sur des bases moins larges... finalement défiguré par de perpétuelles défaillances!...

Je vois Dieu travaillant sans cesse à le refaire, et je me vois travaillant, hélas! avec non moins de persévérance, à le défaire.

L'idéal réalisé eût été la beauté, l'élévation de mon être... Qu'en ai-je fait? Et que suis-je? Laideur, bassesse, un vrai contraste!... Graduellement l'action de Dieu en moi s'est diminuée; son image a pâli; sa joie s'est éteinte!

Ah! je n'ai de refuge que dans la confusion, l'aveu, le repentir... Je n'ai de refuge que dans la plus sincère humilité!

O Dieu magnanime, vous ne sauriez frapper celui qui s'humilie le front contre terre. O Dieu de pitié, vous vous attendrissez sur le mendiant, qui étale les haillons de ses déchéances. Dans ce pauvre, ô Dieu père, vous reconnaissez les traits visibles, mais déformés, de Jésus, votre Bien-Aimé. Laisserez-vous son sang dégénérer en moi? N'aurez-vous pas compassion de sa gloire?

Sa gloire? oh! qu'elle sera pure et grande, si, d'un être misérable, vous parvenez à faire une créature nouvelle, droite et belle, tendre et forte, confiante et généreuse... mais surtout vraiment humble!

Eloignez de mon avenir toute faute, je n'en saurais vouloir aucune; mais laissez-moi, s'il le faut, d'humiliantes misères; laissez-moi surtout l'impression vivante de ma bassesse, afin qu'elle m'accompagne dans mes progrès personnels et dans les succès de mon zèle; stimulant sans cesse ma reconnaissance, mon désir de réparation, et, dans une humilité profonde, l'Amour Sacré, votre vie et la mienne, fruit divin de votre miséricorde et délices de mon repentir!

Résolution. — Confusion d'un malheureux traduit devant un tribunal, et qui vient d'entendre des témoignages accablants. Vivre aujourd'hui sous cette impression.

Deuxième Semaine

SIXIÈME MÉDITATION

XIII° EXERCICE

Prière éditée par le pape Urbain VIII

(PLACÉE AU COMMENCEMENT DU BRÉVIAIRE ROMAIN)

Préparation pour la veille. — Il ne s'agit plus ici ***d'établir*** l'humilité par le raisonnement, mais de la développer par l'***expression*** ardente de sentiments aussi vifs que sincères.

Dans l'acquisition d'une vertu, la conviction est certainement la première force, la première en date, mais le sentiment est peut-être une force plus pénétrante et plus déterminante encore. Son expression vibrante émeut l'âme tout entière et la rend ***plus consciente*** des motifs mêmes qui l'ont établie.

La conviction est un acte de l'intelligence, l'expression du sentiment est un acte de la volonté; or, c'est dans la volonté que se forme et se perfectionne la vertu, c'est-à-dire l'inclination aux actes et la facilité à les accomplir. Nous n aurons donc qu'un seul but demain: ***nous plonger*** dans l'humiliation. Avec les accents sortis du cœur d'un saint, nous déplorerons nos ingratitudes, nos retours d'égoïsme,

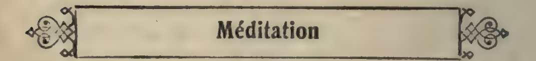
nos rechutes sans fin; et aussi, avec les élans de la confiance, nous nous jetterons tout entiers dans le sein de la miséricorde, nous livrant à Jésus Sauveur.

O mon Dieu, préparez-moi pour demain un cœur plus vivant, un cœur qui s'attendrisse, un cœur qui du moins s'efforce de sentir!

Je ne vous demande point de larmes, mais une vraie douleur.

O mon Dieu, déterminez en mon âme cette inclination d'humilité qui seule fait les humbles, mais relevez-moi par la confiance qui seule fait les vaillants.

Je n'ai en propre que des fautes et des misères, c'est vrai; mais je peux avoir de vous les richesses et la beauté de Jésus. O vie de Jésus, comme une semence divine, daigne jeter d'abord tes racines dans le fumier de ces misères; un jour tu fleuriras au ciel.



Méditation

Prélude. — Demander la grâce de faire passer dans mes sentiments et mes sanglots tout le repentir que doit m'inspirer ma vie.

Ante oculos tuos, Domine, culpas nostras ferimus. Chargés et accablés, nous déposons devant vos yeux le lourd fardeau de nos fautes, ô Dieu juste, ô Dieu père! *Et plagas quas accepimus*

conferimus, et les plaies que nos péchés ont faites, nous les montrons à vos regards. Elles nous défigurent, elles nous font souffrir, elles nous tiennent dans la plus dépendante faiblesse, car elles sont et nombreuses, et profondes, et mal cicatrisées.

Si pensamus malum quod fecimus, minus est quod patimur, majus est quod meremur. Mon front courbé dans la poussière, ma bouche qui baise vos pieds, mes larmes qui les arrosent, la pitié que j'implore, tout vous crie que je reconnais ma faute et que j'accepte le châtiment. — Les peines de ma vie présente, celles que l'avenir me réserve, toutes ensemble ne sont rien eu égard à celles que je mérite. *Gravius est quod commisimus, levius est quod toleramus.*

Peccadi pœnam sentimus et peccandi pertinaciam non vitamus. Oh! voilà qui est inconcevable! Sous l'aiguillon du châtiment, je frémis d'indignation contre moi-même, et sous la ténacité du péché, je me retrouve aussi lâche !... O expérience de tant de grâces reçues, de tant de résolutions prises, de tant de châtiments subis! Expérience de mes douleurs, de mes regrets, de mes aspirations renouvelées, tu cèdes à cette vie du mal qui est en moi ; tu renais quand la douleur passe !

In flagellis nostris infirmitas nostra teritur et iniquitas non mutatur : vous nous brisez et nous ne sommes pas changés; nous voilà meurtris et plus mauvais encore! — *Mens ægra torquetur et cervix non flectitur :* tristes, malades, torturés, nous ne savons pas assez courber le front !... *Vita in dolore suspirat, et opere non se emendat;*

notre vie s'en va dans la douleur et le gémissement, sans trouver le chemin du retour !

O cœur humain, ô mon cœur, que tu es faible et facile à entraîner ! que tu es inconstant et facile à changer !... Tu souffres du mal, et tu veux en souffrir encore... Tu te sens malade et tu ne veux pas sincèrement guérir !... Tu gémis sous tes chaînes, et tu les traînes toujours !

Si expectas, non corrigimur... O Seigneur, votre patience est longue et, par ma faute, elle est vaine... Vous attendez et nous ne nous corrigeons point. — *Si vindicas, non duramus :* si vous devenez le Dieu des vengeances, c'en est fait de nous ! — *Confitemur in correctione quod egimus, obliviscimur post visitationem quod flevimus :* vous venez nous châtier, et nous avouons nos fautes ; vous vous éloignez, et ce que nous pleurions tout à l'heure, nous l'avons oublié !... *Si extendas manum, facienda promittimus : si suspenderis gladium, promissa non solvimus ;* vous étendez la main et nous promettons tout ; vous retirez le glaive, et nous sommes parjures !

Si ferias, clamamus ut parcas, si peperceris, peccamus ut ferias ; vous frappez, et nous crions grâce ; vous pardonnez, et nous voilà à provoquer vos coups !

Habes, Domine, confitentes reos! novimus quod nisi dimittas, recte nos perimus. Ah ! du moins, Seigneur, je ne me défends pas : je suis coupable et je le confesse bien haut. Cet aveu me soulage ; il est l'explosion de ma conscience, à la vue de mes interminables rechutes et de mes incessantes provocations !... Si vous

n'avez pitié, je suis perdu, et rien n'est plus juste !

Præsta, Pater omnipotens, sine merito quod rogamus, qui fecisti ex nihilo, qui te rogarent per Christum Dominum nostrum. O Père tout-puissant, cet être fait de néant vous implore. Il n'a aucun mérite à alléguer; mais, puisque vous lui donnez la grâce de prier, c'est bien pour avoir le droit de pardonner... Vous mettez dans mon cœur des accents qui vous touchent; vous armez ma prière d'un nom qui vous commande ; vous regardez en moi Celui que vous aimez, ce Jésus par lequel je prie.

Dans cette longue litanie de nos misères, étudions l'action de l'humilité.

C'est elle qui parle, qui gémit, qui touche.

C'est elle qui donne à Dieu son vrai rôle, à nous l'attitude qui convient.

C'est à travers ses larmes que passe la miséricorde; c'est sur son front courbé que descend le pardon.

C'est elle qui fait disparaître notre triste personnalité, pour mettre Jésus à sa place...

Supposons l'orgueil voulant relever la tête, quelle confusion et quel châtiment ! L'orgueil ne saurait attendrir ni le cœur de Dieu, ni le nôtre !

« Le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère », disait saint François de Sales. — Le chemin du cœur de Dieu vers le nôtre, et du nôtre vers le sien, c'est l'humilité.

Dès qu'elles sont touchées des reflets de cette vertu, nos misères prennent une teinte de sur-

naturelle beauté. Dès qu'elles sont touchées par la miséricorde, elles se transforment en amour.

Résolution : Entretenir un sentiment profond et doux de la bonté de Dieu : « *Je chanterai éternellement vos miséricordes.* »

Deuxième Semaine

SEPTIÈME MÉDITATION

XIV[e] EXERCICE

En face des Saints

Nota. — Si l'on tient à ne consacrer que trente jours à cette probation, on unira en une seule les deux méditations suivantes. Tout en parcourant des régions différentes, elles se réunissent au même terme : l'impression vive de notre humiliante médiocrité.

Préparation pour la veille. — Quels effets dois-je rechercher dans la contemplation des vertus des saints? Le vif sentiment de ma petitesse et aussi un ***stimulant*** pour ma lâcheté, car l'humilité qui rabaisse les fausses prétentions excite le vrai courage.

1° Comme au pied des hautes montagnes ou en face de l'Océan, nous éprouvons devant la vertu des Saints une impression de grandeur qui nous écrase. Ne pas se contenter de cette impression générale, mais faire passer sous nos yeux le ***détail*** de leur supériorité : vertus, sentiments, œuvres... et en même temps, du même regard, considérer nos vertus, hélas! nos sentiments, nos œuvres!

Dans un milieu de basse ignorance, l'homme qui sait lire fait le fier; l'admirez-vous? Eh bien! songez à ces sentiments de vaine estime qui vous redressent dans votre milieu, s'il est ordinaire.

2° Mais, pour avoir une juste appréciation de notre valeur, convient-il donc de se comparer aux saints qui sont l'exception? Oui, dès lors que l'on prétend à une estime particulière. En effet, c'est dans ce qui est élevé que se trouve la règle du mérite et non point dans ce qui est médiocre. Y a-t-il lieu de s'enorgueillir, par exemple, de ce qu'on est moins bas qu'un être misérable?

3° A la vue de toute supériorité, deux sentiments peuvent se faire jour, celui de la lâcheté, qui, ne se sentant point de force à atteindre si haut, renonce même à en tenter l'entreprise; et celui de la grandeur d'âme, qui répète avec saint Augustin : « Ne pourrai-je pas donc ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là ? » Les larmes d'une sainte émulation montent aux yeux; une émotion presque violente soulève la poitrine, et l'on s'écrie, le regard tourné vers le ciel : « *Je puis tout en Celui qui est ma force!* »

L'orgueilleux considère l'insuffisance de ses propres ressources et s'affaisse; l'humble considère en même temps la force divine et s'élance. O vous qui faites les saints, ô mon Dieu ô mon Père, commencez par me pétrir d'humilité. Je serai entre vos mains ce limon infime, mais malléable, qui se prête à recevoir quelques traits de votre image.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de m'élever à une telle vue de la beauté morale des Saints, que je sente le besoin de me mépriser profondément moi-même.

L'Apôtre. — C'est un saint Pierre, un saint André, un saint Paul... Il ne s'appartient plus ; l'Esprit de Dieu le possède et le gouverne ; son zèle s'étend au monde entier et descend au plus pauvre esclave. — Les fatigues, les persécutions, le glaive, ne font que le stimuler ; les verges humiliantes le réjouissent. — Les miracles l'accompagnent. Des villes, des peuples tombent à ses genoux... Il meurt, et il s'ensevelit dans l'humilité : l'époque et le lieu de son martyre restent souvent ignorés.

Ah ! mon zèle ! mon courage ! mon abnégation ! mes conquêtes divines ! mes dons personnels ! je les regarde avec pitié ; et la vue de mon orgueil me couvre de confusion !... Et j'accepte des louanges ; et je me complais dans le peu que je fais !

— Me mettre à côté d'un Apôtre et me mesurer avec lui... quelle humiliation !

La Vierge martyre. — C'est une sainte Lucie, une sainte Agnès, une sainte Agathe... Elle n'a aimé que Jésus, et elle l'a aimé d'une chaste passion. Son âme est un ciel où la lumière se répand pure et douce. Pas l'ombre d'une pensée fâcheuse. L'amour est allé gran-

dissant, et n'a pas laissé de place aux rêves des sens.

Appartenir à un être mortel, jamais !... Souriante, elle incline la tête sous la main du bourreau : mourir, c'est être à Jésus ! « *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* » Qu'elle est belle cette noble race dans son éblouissante pureté !

A cette blancheur, à cette paix, à cet amour suave, essayons d'opposer notre âme et notre vie... Imagination, rêves, tourments, luttes..., tout ce passé qui m'échappe, et dont Dieu se souvient !... Ah ! ne soyons pas fiers de notre vertu conservée, réparée peut-être, mais si imparfaite toujours !

L'Anachorète. — C'est un saint Antoine, un saint Pacôme, un saint Hilarion... Suivons-le dans le désert. Oubli et silence autour de lui ! — Le regard de Dieu est le seul astre qui éclaire ses voies. — Prières presque continuelles. — Sommeil et nourriture mesurés juste assez pour éloigner la mort. — Effrayantes mortifications de tous les jours, de toutes les nuits, de la vie entière !

Me voir, à côté d'eux, me donnant toutes les aises de la vie !... Il le faut peut-être !... Mais quelle dérision, si l'on me croit mortifié ; quelle honte, si je le crois même !... Oh ! qu'il m'est facile de me voir petit et de me faire humble !

Le Docteur de l'Eglise. — C'est un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Chrysostome, un saint Thomas... Sa science est si étendue

qu'elle nous confond encore. L'influence qu'il exerce sur son siècle et qu'il exercera jusqu'à la fin des temps, témoigne de sa haute valeur.

Et je serais fier de quelque science, peut-être sans fond et sans mérite, d'une science toujours courte et que l'on trouve d'ailleurs dans des milliers de livres !... Et je me réjouirais, d'une joie inepte, en voyant mon influence s'étendre à cent pas de distance !...

L'Ame contemplative. — Nous voici à la hiérarchie suprême des âmes. C'est un saint François d'Assise, une sainte Catherine, une sainte Thérèse.

Quelles ascensions ! et de ces hauteurs, quelles vues, quels élans ! Et dans ces étreintes, quel amour, quelle union !... Pureté, lucidité éclatante de toutes leurs facultés intellectuelles ; embrasement de toutes leurs facultés affectives ; souverain détachement ; effets merveilleux des faveurs célestes..., âmes en quelque sorte fondues et liquéfiées, se moulant admirablement dans le cœur de Dieu !

A genoux, les yeux en haut, je regarde s'élever cette vision, à la lumière de laquelle je me vois grossier et terne... Suis-je de la même nature ? Ah ! que sont mes oraisons et que produisent-elles ? Quelle est mon application à Dieu ? Mon amour se fait-il sans cesse plus pur, plus haut, plus intime, plus chaud, plus rayonnant ?

Les Ames inconnues. — Elles auront passé, travaillant, priant et souffrant... Elles faisaient

le bien si paisiblement que nul bruit ne s'en est répandu... Dieu seul a su les grâces données par leur intercession... D'autres auront récolté la moisson extérieure qu'elles avaient semée...

Que d'héroïsme dans certaines vies de pauvres femmes aux prises avec les duretés de l'existence ! On les voyait calmes, on les croyait heureuses; et elles l'étaient en effet..., mais d'une autre manière.

Nous en avons connu peut-être ; les valons-nous?

Résolution. — Retenir une de ces vues. — Se la représenter plusieurs fois durant ce jour.

Deuxième Semaine

SEPTIÈME MÉDITATION *bis*

XIV[e] EXERCICE *bis*

En face de Dieu

Préparation pour la veille. — Evoquer l'infini et le contempler, pour éteindre dans l'éblouissement de sa beauté les vaines lueurs de l'estime propre : voilà le but.

Ménagez-vous demain un long moment de méditation et beaucoup de tranquillité extérieure. Nos yeux ont besoin d'une attention prolongée pour sonder les mystérieuses splendeurs de l'Etre par excellence. Tous nos sens intérieurs ont besoin d'un grand dégagement pour s'ouvrir à ces vues qui n'ont rien de sensible.

1° Vous considérerez une à une les perfections divines, et vous mettrez en regard vos lacunes et vos laideurs. Ce contraste est à la fois facile, suggestif et pénétrant; vous en retirerez des sentiments d'humble confusion, qui vous suivront dans la vie pratique. Se sentir abaissé, anéanti devant Dieu, dispose plus qu'on ne le croit à ne se point prévaloir devant les hommes.

2° Voyez, dès ce soir, quel serait le penchant le plus fâcheux de votre nature ou le genre de

fautes le plus humiliant de votre vie, et proposez-vous de le faire comparaître devant celle des perfections divines qui en fera le mieux ressortir la laideur par le contraste : l'inaltérable pureté opposée à nos souillures, la sereine immutabilité opposée à nos inconstances, la paix souveraine à nos agitations et à nos troubles, etc., etc.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de ressentir une telle impression des grandeurs divines, qu'elle absorbe tout sentiment de vaine estime personnelle.

De la contemplation des Saints montons à la contemplation de Dieu. Goutte d'eau tremblante en face du majestueux Océan, petite lampe des nuits sous les feux du Soleil, telle est la sainteté de l'homme devant la perfection de Dieu!

Attributs divins, mystérieux abîmes, où la pensée se perd avec un trouble plein de ravissement, si vous vous entr'ouvrez pour quelques âmes, vous restez fermés à la plupart. Le cœur a besoin d'être si pur pour plonger dans vos profondeurs! L'intelligence a besoin d'être si attentive pour écouter vos grands silences!... Nous n'essayerons pas de tracer ici une route qui vous livre à tous, et nous serions mal venu d'offrir notre aide à ceux qui ont su trouver le chemin de la lumière. Laissez-nous seulement vous saluer en passant; laissez-nous mettre en contraste notre petitesse devant votre

majesté. Ainsi les peintres placent un homme au pied d'un grand monument, dont ils veulent faire sentir l'écrasante dimension.

O Dieu ! vous êtes la toute-puissance; et je suis l'infinie faiblesse !

Vous êtes l'immensité; et j'occupe dans l'espace un point imperceptible !

Vous êtes la sagesse, la paix, l'harmonie, la mesure ; et je suis l'erreur, l'imprévoyance, l'empressement, le trouble, le désordre...

Vous êtes la sainteté pure, élevée, complète, impérieusement ennemie de tout mal ; et moi, je suis le défaut, la convoitise, le péché !

Vous êtes l'immutabilité ; ce que vous êtes, vous l'êtes toujours; ce que vous pensez, ce que vous voulez, vous le pensez et le voulez éternellement; moi je suis l'inconsistance, l'instabilité. Mes impressions et mes goûts dépendent d'un nuage qui passe !...

Vous êtes la beauté sans tache, sans ombre, sans déclin : tout ce qui, sur la terre, nous séduit, nous enchante, nous arrache à nous-même, n'est qu'un reflet lointain de votre ravissante beauté ! Voûte du ciel avec ton doux azur et tes pensives étoiles ; tièdes haleines du printemps, ivres du parfum de mille fleurs ; grandes voix des forêts et des eaux, qui êtes le concert de la nature; flots de lumière qui semez de toutes parts des éblouissements, qu'êtes-vous ?... Un peu de mouvement, un peu d'apparence, un rien !

Ame de l'homme, génie de l'homme, qu'êtes-vous ?... Un reflet plus haut de l'éternelle intelligence, mais un simple reflet !... Cœur de

l'homme, source de tous nos sentiments ; foyer de toutes nos générosités ; plus grand, plus haut que tout par ton amour, tu n'es qu'une étincelle auprès de l'amour infini !

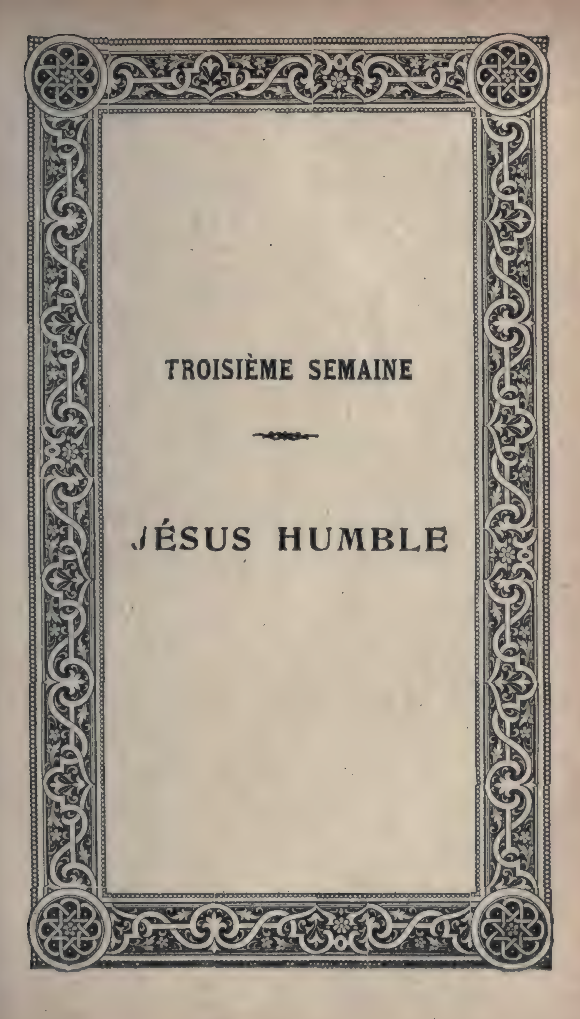
Cette vue des perfections de Dieu, en contraste avec nos inénarrables misères, provoque deux ordres de réflexions et de sentiments.

1° Que suis-je près de lui ?... et si je m'y compare : quelle dérision ! Donc sentir le vide de l'orgueil.

2° Qu'est-ce que l'offense de Dieu ?... Toutes ses perfections sont atteintes ;... toutes ses perfections se dressent contre nous et nous condamnent. — C'est une injure, une profanation, une folie.

Qu'elle serait belle et douce, l'humilité faite de ces deux regards : regard sur Dieu, regard sur moi !... — Regard sur Dieu, regard reposé et ravi !... Regard sur moi, regard attristé et reconnaissant, mais toujours humble !... Qu'il ferait bon s'écrier alors, comme saint François, durant des nuits entières : « Mon Dieu et mon Tout ! Mon Dieu et mon Tout !!! » Humilité d'amour et d'adoration.

Résolution. — Honte de mes haillons, honte plus profonde de mon orgueil — sainte émulation aussi. Dieu ne m'est-il pas donné pour modèle ? Que faut-il à la toute-puissance pour faire de moi un saint ? Beaucoup d'humilité de ma part.



TROISIÈME SEMAINE

JÉSUS HUMBLE

PRÉPARATION A LA TROISIÈME SEMAINE

Abordons ces méditations avec respect : Jésus est Dieu. — Avec docilité : Jésus est maître. — Avec confiance : Jésus est bon.

Il nous appelle pour nous former lui-même. — O douce initiation, ô doux commerce, ô doux espoir! — Il a ses exemples, il a ses leçons, il a ses secrets.

Par ses exemples, il marche devant nous pour nous montrer comment on est humble.

Par ses paroles, il commente ses exemples.

Par ses secrets, il nous révèle l'humilité de son cœur : « *Mitis sum et humilis corde.* » Toutefois, il réserve cette haute notion à ceux qui sont petits et à ceux qui veulent l'être : « *Revelasti ea parvulis.* »

Le cœur est un foyer; sa chaleur en arrive parfois à devenir lumière : méditons d'une façon affective. — Mais, plus que le cœur, la grâce est lumière : attirons-la rayonnante au dedans de nous.

O Esprit-Saint, Esprit créateur, créez en moi des idées, des vouloirs rajeunis, une terre nouvelle, un ciel nouveau. Enseignez-moi Jésus, « *donnez-moi de Jésus : De meo accipit et annuntiabit vobis.* » Je veux être humble, comme Jésus et par lui.

Cette semaine nous fera ***avancer dans la connaissance*** de l'humilité, en mettant dans un plus grand jour les vérités déjà méditées, et en étendant encore nos horizons. — Elle ***nous animera***, pour la pratique de cette vertu, de toute la force de l'exemple le plus autorisé.

Puisse-t-elle transformer véritablement notre cœur, pour de là transformer notre vie!

I

Afin de permettre à ces méditations d'exercer sur nos résolutions toute leur influence, dégageons-nous de certaines persuasions confuses qui représenteraient les actes et les sentiments de Jésus comme trop en dehors des conditions où nous sommes, pour qu'ils puissent nous servir d'exemple.

Assurément, l'état où se trouve élevée l'âme de Jésus par son union personnelle avec le Verbe est si différent du nôtre qu'il nous est impossible d'en préciser la nature et les lois. Les expressions même nous manquent. Mais si les horizons lointains se dérobent à notre regard, les régions prochaines lui restent accessibles. Nous n'aborderons que celles-ci.

Deux questions principales s'imposent à nos préoccupations en face de Jésus souffrant et humilié.

1° Souffrait-il réellement, Lui qui était plongé dès ici-bas dans la vision béatifique? Pouvait-il avoir sincèrement de bas sentiments de lui-même, Lui qui se savait si grand? A l'extérieur,

il est vrai, l'humiliation et la souffrance apparaissent évidentes; mais régnaient-elles au dedans? Ces faits ne se produisaient-ils pas, uniquement, dans le but de constituer en notre faveur le grand enseignement des exemples?

2° En tout cas, si ces humiliations et ces souffrances furent *réelles,* Jésus avait, pour les supporter toute sa vertu divine : Il était l'infini, le tout-puissant, le fort par excellence;... et moi, je ne suis qu'une pauvre petite créature, pétrie de faiblesse!... Son humilité fut de sa taille comme tout le reste... C'est à peine si mes regards peuvent s'élever assez haut pour en contempler la grandeur, comment ma vie serait-elle capable de l'atteindre? Laissez-moi tomber à genoux devant ces prodiges pour les admirer : mais ne me demandez pas de les reproduire.

II

Quoi! l'humilité de Jésus ne serait qu'une apparence, qu'un décor, qu'un modèle sans vie? Quoi, si ces exemples sont réels, ils n'appelleraient pas mon imitation, parce qu'ils se trouveraient en dehors des conditions de ma nature? oh! non, mille fois non! l'humilité de Jésus, mon frère, n'est point une simple apparence; elle n'est point non plus un exemple hors de ma portée, sans quoi le Dieu de vérité nous tromperait! le Dieu juste nous entraînerait à subir douloureusement des humiliations dont il n'aurait point souffert lui-même; le Dieu sage nous imposerait un fardeau que

seules des épaules divines sauraient porter!...

Jésus a senti la honte de l'humiliation avec cette *répulsion naturelle* qu'inspire le sentiment de la dignité personnelle; et il l'a acceptée comme une *chose juste,* nous le verrons bientôt. Il fallait, en effet, ces deux conditions : sentir et accepter : sentir réellement dans son cœur d'homme, — accepter librement dans sa volonté de fils soumis, pour que son humilité fût une *vertu,* et pour que ses actes eussent un *mérite*.

L'âme de Jésus ressemblait à notre âme comme son corps ressemblait à notre corps. Ils étaient faits l'un et l'autre des éléments qui nous constituent nous-mêmes: son corps avait notre sang, nos nerfs, nos organes ; son âme, ainsi que la nôtre, était douée d'intelligence, de volonté, de *sensibilité*. Si notre sang humain coulait dans ses veines, nos sentiments humains palpitaient dans son cœur.

III

Deux grandes différences s'accusent néanmoins entre sa manière de sentir et la nôtre ; mais ces deux différences ne font qu'ajouter à la force de l'exemple; Jésus, mieux doué que nous, sentait *plus vivement*. Jésus, plus vertueux que nous, acceptait *plus filialement*.

1° Ne sait-on pas qu'une plus grande souffrance est dans la vie le partage des natures d'élite? Plus hautes, elles voient de plus loin; plus affinées, elles saisissent les moindres nuances; plus constantes, elles sont moins

capables d'oubli. Ainsi, plus il aura souffert, ce Jésus adoré, plus il aura le droit de nous donner ses actes et ses sentiments comme de vrais exemples :

2° Sans doute, ces exemples laisseront toujours bien loin en arrière notre traînante imitation ; et ce n'est pas seulement par la grandeur des actes qu'ils la dépasseront, mais aussi par la perfection de l'offrande : Jésus alla au-devant de la souffrance et il l'aima : « *Desiderio desideravi.* »

Mais alors où est son mérite, si rien ne lui coûte, s'il fait tout par amour ?...

Depuis quand l'amour qui rend tout facile sera-t-il donc regardé comme une diminution du mérite ? Donnerons-nous moins de reconnaissance à une affection très vive qui se fait un bonheur de panser nos blessures ou de nous sacrifier ses joies ? Depuis quand la vertu qui, elle aussi, rend tout facile, a-t-elle fait perdre à des actes accomplis avec aisance, le droit d'être admirés. Quoi ! à mesure qu'ils grandiraient, l'amour divin et la vertu feraient baisser la valeur de nos actes !

3° Si les actes de Jésus furent déterminés par son immense amour, ils le furent librement comme douloureusement ; car en Jésus, sachez-le bien, ce n'était pas la ***Divinité*** qui sentait mais la ***nature humaine,*** cette nature plus sensible que la nôtre et plus accessible encore à la souffrance. Ne dites donc plus : je ne suis point Dieu, je ne puis faire ce que fait le Tout-Puissant... Vous avez devant vous, non le Dieu, mais ***le Fils de l'homme ;*** et c'est Lui qui est offert à votre imitation.

Troisième Semaine

PREMIÈRE MÉDITATION

XVe EXERCICE

Enfance et vie cachée
Humilité d'effacement

Préparation pour la veille. — Ce sont les faits qui vont parler d'abord : c'est sous nos regards que l'humilité de Jésus va se produire dans la douce lumière de sa vie cachée, à travers les émouvants mystères de sa Nativité, de sa Présentation, de sa fuite en Egypte, puis le long de ces années monotones qui s'écoulent lentement dans les obscurités voulues de Nazareth.

Trente ans sur trente-trois! quelle préférence marquée! Jésus est venu pour parler aux hommes et il est près d'eux. Quoique petit enfant, il a une lèvre éloquente ; il sent bouillonner dans son jeune cœur le zèle le plus ardent... et il se tait. Y aurait-il donc quelque chose de mieux que de sauver les âmes ? ou plutôt pour sauver les âmes, y aurait-il des moyens plus puissants que de se montrer et d'agir?...

1° Oui, c'est l'humilité qui prépare le succès ; elle dépouille l'homme de cette encombrante préoccupation de soi qui *intercepterait* l'action

divine; elle rend ***insensible*** à ce qui est dur et déconcertant, tandis qu'au dedans elle *tient* le cœur tendre, et comme amolli à l'égard de tous. Mais pour une telle réforme, il faut à la nature humaine de longs espaces, remplis par de nombreuses victoires... Jésus avait besoin de l'enseigner à notre empressement.

2° L'humilité vraie tend d'ailleurs à l'effacement. C'est sa ***place choisie***; c'est le lieu où elle est à l'aise; elle s'y porte de toute sa force quand rien ne s'y oppose, et elle y demeure tant que la voix de Dieu ne l'appelle pas à en sortir : « *Ama nesciri*, aimez à être inconnu. »

3° Et puis cette retraite sacrée, pleine de silence, n'est-elle pas comme un ***sanctuaire*** où Dieu se révèle et se donne plus intimement?... Comment ne pas lui accorder ses préférences quand on a le cœur plein d'amour?

Demain, nous parcourrons avec tendresse les textes sacrés, qui nous racontent cette période tout imprégnée de douce humilité : C'est calme c'est touchant, c'est délicieux!

O Marie, ô Joseph, ô anges, heureux et seuls témoins de ces anéantissements, prêtez-moi vos yeux et vos cœurs, pour que je contemple Jésus humble [1].

1. La tendance à l'effacement n'est-elle pas contraire au développement des grands caractères, et, par suite, à l'intérêt public ? — Ce serait vrai si l'ambition était le seul mobile capable de former de grands caractères et d'inspirer de grandes actions. Heureusement la vertu chrétienne trouve dans son amour pour la gloire de Dieu un mobile à



Méditation



Premier prélude. — Se représenter le contraste du ciel immense et rayonnant où règne le Verbe, en face de ce pauvre coin de terre froide où descend le Sauveur. Entrevoir en haut les splendeurs incréées; contempler en bas l'humilité d'une étable abandonnée.

Deuxième prélude. — Demander la grâce de sentir vivement l'amour de Jésus pour tout ce qui tient effacé, de comprendre qu'un tel abaissement, qui n'était point nécessaire, devait être surtout ma leçon.

I

Et Verbum caro factum est. Comparons les deux termes : ***le Verbe,*** lumineuse image du Père, et ***la chair,*** poussière animée, la chair infime de l'homme. Ils se rapprochent jusqu'à s'unir. Ce mot : *factum est*, ne semble-t-il pas emprisonner, cacher le Verbe dans la chair, et comme l'y anéantir : *Exinanivit semetipsum !* Ce premier acte appartient à Dieu seul, ceux qui vont suivre appartiendront à l'Homme-Dieu.

Edictum a Cœsare. Le voilà dès avant sa naissance soumis à un maître ; il subit ses exigences; César aura un sujet de plus, et Jésus n'aura ni demeure ni berceau... Il l'a voulu, il l'a choisi.

la fois plus puissant et plus noble. Lisez, par exemple la vie des fondateurs d'ordres religieux. Cette vérité est d'ailleurs mise en lumière dans la 5e semaine.

Non erat eis locus in diversorio. C'est chose toute naturelle : ils étaient pauvres, ils furent rebutés...

Reclinavit eum in præsepio. L'auge où mangent les animaux devient son berceau : une poignée de paille soutient et entoure son petit corps si tendre. — Doux Enfant endormi dans la crèche, vous semblez reposer dans l'humilité !

Pastores erant in regione illa : des pâtres, de pauvres gens, voilà ceux qu'il honore de sa première audience. Il les préfère, parce qu'il est humble.

Et hoc vobis signum. Le signe qui révélera le Dieu sauveur, c'est la petitesse : *invenietis infantem*, un petit être sans parole et sans regard. *In præsepio*, comme un faible agneau dans son nid de paille.

Les bergers l'adorent et s'en retournent. *Jésus reste ignoré.* — Est-ce par ordre de Dieu que les bergers ne parlent pas ? — Est-ce par simple permission ? — Peut-être parlèrent-ils? mais alors ils ne furent pas écoutés : c'étaient de trop petites gens. — Jésus ne quitte l'étable que pour aller dans une pauvre maison voisine. — Les anges l'ont proclamé le Messie ;... mais ils n'ont point écarté les voiles dont le couvre l'humilité.

II

Postquam impleti sunt dies purgationis. Quarante jours sont écoulés. Ils vont à Jérusalem ; ils sont seuls, nul ne s'occupe d'eux.

Au Temple, cependant, des prophètes les

accueillent : Siméon, vénéré du peuple, le *déclare la lumière des nations, et Anne parle de lui à ceux qui attendaient le Rédempteur d'Israël.*

C'est l'éclat d'un instant et le voile de l'humilité se referme aussitôt sur lui ; et quand les mages viennent le chercher à Jérusalem, Jérusalem, qui l'a reçu dans son Temple, ne le connaît même pas !

— La caravane des fils de l'Orient trouble durant un jour le repos de la cité. La science déclare que le *Messie doit être né, et né à Bethléem.* Bethléem est à deux lieues de là ; et nul n'y court, nul n'y accompagne les mages ! Quel prodige d'indifférence !

— *Surge, fuge.* Au milieu de la nuit une voix retentit : *Joseph, lève-toi! prends l'enfant et fuis!* Voilà tout ce que Dieu veut faire pour son fils !... Songeons aux ressources de la toute-puissance et admirons en Jésus la volonté bien arrêtée de ***n'être compté pour rien.***

Le retour en Galilée est aussi dépendant, aussi obscur et aussi humble.

III

Nazareth se montre à nous avec ses longues années d'oubli : Petit village perdu au milieu de la verdure, avec ses deux ou trois rues où ne passe jamais un étranger, dans le silence de ses maisons, qu'interrompt seulement, de loin en loin, le bruit monotone de quelque instrument de travail. Et dans ce milieu obscur où les jours et les heures s'écoulent lentement,

Jésus, Dieu anéanti, reste ignoré de ceux qui l'emploient, de ceux qui l'entendent!... Seuls, Marie et Joseph sont là pour l'adorer;... mais eux, non plus, ne le révèlent pas... Tout ce qui convient à un enfant dans une famille pauvre, voilà sa vie!... Les perspectives se déroulent, à l'infini, devant l'âme qui refait, par la méditation, le cadre des lieux, le détail de chaque journée. Elle voit ce qui se passe, elle entend ce qui se dit, elle contemple comment tous ces actes sans éclat créent sur la terre la véritable humilité.

O Jésus, votre volonté de l'anéantissement est d'une évidence et d'une persistance qui impressionnent ma raison et mon cœur!

O Jésus, *voie*, *vérité* et *vie*, ayez pitié de mon orgueil qui m'égare et me tourmente!

Habituez-moi à vous aimer assez pour que l'oubli des créatures ne me soit point amer, Enseignez-moi à m'effacer pour que j'attire vos regards! Défendez-moi contre le désir empressé d'agir et de réussir!...

Vous prolongez durant trente ans ce long enseignement, pour m'apprendre à en garder l'esprit, non *par occasion* et de temps en temps, mais tous les jours de ma vie.

Que trouviez-vous donc de si délicieux au fond de l'oubli, pour n'en vouloir point sortir? Vous y trouviez l'infini: car l'ombre le fait rayonner et le silence le fait entendre!

Résolution. — Pour sortir de l'effacement et de la retraite. attendre que Dieu me prenne comme par la main.

DEUXIÈME MEDITATION

XVI

XVI[e] EXERCICE

Vie publique. — Humilité d'action

Premier point : L'humilité de Jésus fut simple. — *Deuxième point :* Elle fut magnanime.

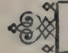
Préparation pour la veille. — Pour profiter pleinement de cette méditation, comprenons bien que dans la vie active, l'humilité change de rôle : elle n'est plus effacement, mais sauvegarde. Cette vertu tend de toute sa force à l'effacement, nous l'avons médité, mais vient-elle à rencontrer une volonté de Dieu qui s'oppose à ses préférences, elle se replie dans le cœur sans se diminuer en rien. Alors, toujours active, elle reporte son utile influence sur l'exercice des autres vertus, et leur communique ce cachet de simplicité et de désintéressement personnel qui fait leur puissance.

Etre humble au sein de l'effacement est relativement facile ; mais rester humble au milieu de l'action demande une vertu solide et de sages précautions. Se complaire dans la louange, dans la simple vue du bien que l'on fait, est un

poison si subtil! S'élever en soi-même à mesure que s'élève la position, et changer d'attitude avec elle, n'est-ce pas, hélas, la règle commune? Ne faut-il pas d'ailleurs se montrer, agir, parler et réussir? Ne convient-il pas d'en imposer par son attitude?

O Jésus, vous m'éclairerez de votre exemple. Si je vous aime, il me sera facile de le suivre et de ne plus prendre le change.

O Jésus, vous mettre à ma place et vous mettre en moi, n'agir que *pour* vous et *par* vous, n'est-ce pas l'idéal de l'humilité dans la vie active?



Méditation



Premier prélude. — Composition du lieu. — Contemplons Jésus quittant Nazareth sans bruit, comme il y a vécu. L'humilité de ses trente années obscures ne lui suffit pas; il veut commencer son ministère par des humiliations plus apparentes. — Voyons-le s'acheminer vers le Jourdain, se mêler à la foule des publicains, et recevoir le baptême des pécheurs. — Suivons-le ensuite au désert, où il subit le voisinage des bêtes fauves et le contact du démon, se laissant tenter comme une âme capable de faiblir.

Deuxième prélude. — Demandons la grâce d'être libres de toute vaine assurance en nos ressources personnelles et de toute dangereuse complaisance dans l'estime qu'on nous témoigne.

I. *L'humilité de Jésus fut simple.* — Son humilité a tout l'éclat de la vérité, tout le charme de la simplicité. ***Son abord*** ne pré-

sente rien qui étonne. Ses vêtements sont pauvres, sa démarche est modeste, sa tête légèrement penchée en avant. Qu'il regarde, qu'il parle ou qu'il agisse, tout est d'un naturel parfait: Jésus ne pose pas.

Son entourage. — C'est le peuple en costume de travail, ce sont les petits enfants et leurs mères, ce sont aussi les publicains méprisés, souvent les personnes perdues de réputation. Voilà ceux qu'il préfère, qu'il attire à lui, qu'il relève. Pour eux, il a des trésors d'indulgence.

Comment se trouve-t-il dans ce même cœur tant de répulsions indignées? Jésus a la haine de l'orgueil, et il est sans pitié pour les orgueilleux pharisiens! Il ne leur tient compte ni de leur probité, ni de leurs aumônes, ni de leur respect pour la loi, ni de leurs prières prolongées... La vertu inspirée par l'orgueil lui est en horreur.

Sa vie est un dénûment de tous les jours : *il n'a pas une pierre à lui, pour reposer sa tête :* de pauvres gens le reçoivent dans leurs maisons; de pauvres femmes pourvoient à ses besoins. — Pour prêcher, il n'exige ni temple, ni chaire; un tertre de gazon, l'angle d'un carrefour, le bord d'une barque, lui suffisent.

Son langage est si simple dans son élévation, que tous le comprennent. Il est si limpide, il laisse si bien voir la vérité elle-même, que les mots semblent disparaître. Il emprunte les expressions, les usages, les idées mêmes du peuple. Rien n'est plus éloigné de la recherche que ses discours.

Et sa vertu, comme elle est simple! Jésus habituellement ne manifeste rien d'extraordinaire. – Il mène une vie commune, il mange et boit comme tout le monde, il a des heures de fatigue. — Quand il veut se livrer aux longues méditations, il se retire sur la montagne. — Sans doute, sa parfaite vertu se trahit partout ; mais elle est pénétrée de tant de naturel qu'elle n'étonne pas, semblable à ces monuments dont l'harmonie dissimule la grandeur.

II. *L'humilité de Jésus fut magnanime.* — Dès que l'heure marquée par son Père a sonné, Jésus sort de l'obscurité, se montre, parle et s'entoure de disciples. — Il entraîne les foules et fait trembler les pouvoirs publics. — Il guérit les malades, ressuscite les morts et apaise les tempêtes... Or, il fait ces grandes choses comme naturellement ; il ne recherche pas les honneurs, il ne fuit pas les opprobres, il paraît indifférent aux uns et aux autres.

Admirons cette magnanime humilité qui affranchit l'âme de toute pusillanimité et de toute hésitation. Ecoutons le divin Maître nous en révélant le secret : « C'est mon Père en moi qui fait ces grandes œuvres. » Jésus s'attribue le rôle de simple instrument. — Un instrument ne doit pas résister, — un instrument ne peut s'enorgueillir !

L'humilité, quand elle est vraie, rend le cœur généreux. Devant une volonté supérieure, elle ne permet ni refus, ni réserve ; elle inspire un désir du bien qui a Dieu seul pour objet ; et une confiance qui attend tout de lui. L'humi-

lité qui n'aurait pas ce caractère serait fausse ou incomplète.

Jésus se présente et parle avec autorité, *tanquam potestatem habens*. Il se présente pour ce qu'il est, il dit ce qu'il a mission de dire. Il n'a point de ces timidités qui sentent la préoccupation personnelle, ni de ces formules d'humilité qui contiennent souvent un orgueil condensé.

— Cet exemple nous donne des leçons importantes.

Quand nous remplissons une mission, oublions-nous, faisons-nous oublier. Que Dieu seul paraisse, et que les âmes soient sauvées !

N'est-ce point attirer l'attention que de trop répéter qu'on est incapable et indigne ! Il s'agit bien de nous ! Prêtons à Dieu ce que nous tenons de lui, et que le sentiment de notre inutilité aille grandissant avec le succès de nos œuvres.

Sur la fin de sa vie, saint François d'Assise laissait les foules s'agenouiller devant lui et baiser ses stigmates sacrés. Un Frère lui en témoigna son étonnement : « Ah ! répondit le Saint, je ne m'y trompe point ! Ce n'est pas moi que l'on vient voir ici : je reçois ces hommages, et je les rends à Dieu. »

Résolution. — Dans le bien que je suis appelé à faire, ne voir que Dieu, le voir sans cesse. — Danger de me rechercher moi-même, ne fût-ce que par une fugitive complaisance.

TROISIÈME MÉDITATION

XVIIe EXERCICE

Humilité du Cœur de Jésus
Humilité d'anéantissement

Premier point : Mystère de cette humilité en Jésus. — *Deuxième point :* Humilité produite par le sentiment de son néant. — *Troisième point :* Humilité entretenue par la vision béatifique.

Préparation pour la veille. — Les deux méditations qui précèdent nous ont montré l'humilité de Jésus dans ses manifestations extérieures; nous l'y avons contemplée douce et vaillante; demain et les jours suivants nous la chercherons dans son cœur même, et nous la découvrirons profonde jusqu'au mystère.

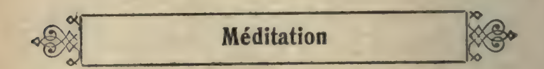
Posons-nous résolument en face de la question si naturelle, soulevée au début de ces méditations : Comment Jésus, infini comme Dieu et parfait comme homme, pouvait-il avoir de *bas sentiments* de lui-même, car enfin les actes extérieurs trouveraient à la rigueur quelque explication qui les justifie; mais le sentiment, la persuasion, la certitude, qui font

l'humilité, paraissent contradictoires? O Jésus, vous me le ferez comprendre demain !

Sous le poids de cette écrasante révélation d'humilité, ne serai-je pas contraint de devenir humble à mon tour? Tiendrai-je ma tête haute quand je vous verrai abaisser la vôtre, ô Jésus? Auriez-vous donc, pour être humble, plus de motifs que je n'en ai moi-même ; ou bien serais-je, moi, assez aveugle pour ne pas les distinguer, assez inconséquent pour n'en point tirer les conclusions légitimes? O Jésus, vous me le ferez comprendre demain.

Je vous demande encore de me toucher après m'avoir convaincu. Je veux que, chez moi aussi, l'humilité soit une humilité ***de cœur,*** une humilité qui ***incline*** à l'abaissement, et même qui ***s'y complaise.***

O Jésus, qui vivez en moi par votre grâce sanctifiante et qui animez tous mes actes par votre grâce actuelle, faites vibrer mon cœur des transports du vôtre pour l'humilité. Faites-vous aimer et faites-vous suivre. Amenez-moi avec vous dans ces profondeurs du détachement où l'on s'oublie, mais où l'on vous trouve... avec délices.



Méditation

Premier prélude. — Composition du lieu. — Me représenter une de ces montagnes ombreuses où Jésus aimait à prier, la nuit, sous la clarté discrète des étoiles. Le voir, à genoux, les yeux au ciel, noyé dans la contemplation de *Celui qui est.* —

Pénétrons avec un saint respect dans le secret de ce grand temple, qui est son âme et que remplissent l'adoration et l'amour dans l'étendue de son humilité.

Deuxième prélude. — Demander la grâce du dégagement de l'estime propre, par le profond sentiment de la part ***prédominante*** de Dieu en tout bien.

I. ***Mystère de cette humilité en Jésus.*** — Rappelons-nous cette parole du Maître : *Je suis doux et humble de cœur.* C'est donc ce Cœur que nous allons méditer maintenant; ce Cœur d'où partait le vouloir de l'humilité ; ce Cœur qui en savourait les amères délices. — Pénétrons dans ce sanctuaire comme dans un temple aux profondeurs mystérieuses. Habituons nos regards à ces obscurités saintes : les actes se voient, les mobiles restent cachés ; or, les mobiles sont la vertu même.

Prions le Saint-Esprit de répandre sa lumière sur notre raison, et adressons-nous à Jésus lui-même pour apprendre enfin le secret de son humilité.

O Jésus, cœur d'amour, vous vouliez ***être aimé!*** Pour toucher mon cœur, pour l'arracher et le ravir, vous avez rêvé les plus grands sacrifices. Or, vous n'en avez pas trouvé de plus grand que celui de votre honneur... Donner sa vie est plus facile. — C'est donc ***« l'amour de notre amour »*** qui vous fait humble !...

O Jésus ! sage comme un Dieu, dévoué comme un Sauveur, vous avez vu que l'orgueil est le plus grand mal de l'humanité et sa plus dange-

reuse tendance; pour **nous entraîner** dans le chemin de l'humilité, vous vous êtes dit : Je m'y jetterai moi-même; et j'irai si avant qu'ils rougiront de ne m'y point suivre... — C'est donc, ô Jésus, le devoir de l'**exemple** qui vous fait humble!...

Lentement, je parcours tous ces nobles motifs; je les médite avec une tendresse émue. Comment n'y céderais-je pas? Comment ne me ferais-je pas humble, ô Jésus, pour vous aider à me sauver..., pour vous prouver que je vous aime..., pour être près de vous, le plus près possible?... Et, cependant, plus je vous découvre sage, bon, parfait, saint, plus je m'étonne de vous voir humble!

Ah! s'il ne s'agissait que d'actes extérieurs, je me l'expliquerais : l'amour et la sagesse y conduisaient vos pas; mais vous dites : je *suis* humble de cœur. — ***De cœur!*** je l'ai bien entendu; et vous êtes la vérité même!... Mais, l'humilité de cœur, n'est-ce pas le sentiment de sa petitesse, et vous êtes si grand!

II. *Humilité produite en Jésus par le sentiment de son néant.* — Commençons par nous faire de lui une ravissante image. — *C'est le plus beau des enfants des hommes.* Sa chair est pure et sainte... Son esprit est exempt d'illusions... Son cœur est maître de tous ses mouvements... Son imagination est belle comme la poésie... Son regard ravit, sa parole persuade, sa bonté entraîne... Nulle tache, nulle imperfection ne le dépare... Les vertus et les dons brillent en lui de leur suprême éclat... Il voit en haut les

anges prosternés devant lui, en bas la création obéissante, et dans l'avenir toutes les générations baisant la trace de ses pas, tous les plus beaux dévouements s'élançant à sa suite...

Que dire des attributs relativement infinis que lui reconnaît la théologie: la transformation de son âme qui épuise l'idée de la ***grâce;...*** sa ***science*** qui s'étend à tout le créé... mais surtout sa ***Dignité*** absolument infinie : le corps et l'âme subsistant dans l'unité d'une seule personne, celle du Verbe; entraînés dans son orbite et recevant les mêmes hommages d'adoration : quel éblouissement!...

Et, au milieu de tout cela, Jésus est humble. Est-ce par l'effet d'une miraculeuse ***illusion ?*** Nullement! — Jésus, pleinement conscient de toutes ses grandeurs, reconnaît avec une netteté lumineuse la petitesse de sa nature humaine.

Que voit-il donc? — Cette dignité divine, dont il jouit, n'est qu'un vêtement splendide; et ce vêtement est un pur don qui repose sur un pur néant... Cette âme, qui en est revêtue, hier n'existait pas, et, à toute heure, elle retomberait dans ce néant, si, à toute heure, elle n'était soutenue par la toute-puissance, tant le créé demeure fragile, même chez un Homme-Dieu, tant il porte de néant dans ses entrailles!

Représentons-nous cette âme adorable disant, bien avant sainte Catherine de Sienne: ***Je suis celle qui n'est pas...*** Tombées de si haut, ces paroles donnent le vertige, et font passer devant nos yeux l'image insaisissable du néant.

III. *Humilité entretenue en Jésus par la vision béatifique* — On sait que l'on est un néant, et l'on n'est pas humble ! Pourquoi? Parce que l'on ne vit pas sans cesse dans cette pensée pénétrante qui seule impose la conviction et impressionne le sentiment.

L'orgueil commence par être un oubli, il devient une illusion : il n'est jamais *le vrai.*

Si un Saint du ciel revenait parmi nous en conservant la vision béatifique, il pourrait par miracle mériter et souffrir ; il ne pourrait être orgueilleux, la vue de Dieu et de son propre néant dans une vision unique, ne le quittant jamais. — Considérons notre divin Sauveur sur terre jouissant de cette vision béatifique, et puisant dans cette lumière sa profonde humilité.

Quel spectacle que ce face à face du Verbe avec la nature qu'il s'est associée ! L'âme plonge ses regards étonnés et ravis dans les profondeurs de cet océan, aux lointains inaccessibles, même pour elle... De toutes parts, sa vue s'arrête et sent cet au-delà qui s'en va infiniment... Jamais, même à travers les siècles de l'éternité, cette âme unie au Verbe ne comprendra pleinement le Verbe !

Que les *hosanna* de la foule passent ici-bas autour de son front, comme un nuage brillant, son front ne s'élève point ! — Que les crachats souillent son visage, son cœur ne se révolte pas !... Sa pensée plane plus haut !

A défaut de *vision béatifique,* essayons de nous faire cette *vision de foi :* Dieu infini et

toujours infini; nous, devant lui, sorte de néant en tout et toujours.

Ne retrouvons-nous pas cette vision dans les grandes âmes des Saints? Ne la rencontrons-nous pas dans certaines âmes ignorantes et simples? — A quoi nous servent donc nos lumières qui dépassent les leurs? Nous ***savons*** notre néant; elles ***le voient,*** elles le sentent, elles le touchent.

Rendons-nous cette vue ***familière ;*** qu'elle pénètre tout notre être moral. — Renouvelons-la, quand nous nous mettons en la présence de Dieu, surtout à l'oraison.

Quelle douce manière de nous préparer à la vision béatifique de l'éternité!... Que ce soit au ciel ou sur terre : qui voit Dieu est humble!

Résolution. — Voir Dieu en tous nos succès, et l'y voir si bien, que nous en arrivions à nous oublier nous-mêmes.

ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur les trois Méditations qui vont suivre

L'humilité que nous avons envisagée hier est celle qui convient à tout être créé. Elle eût été la disposition d'Adam au Paradis terrestre; elle sera en quelque sorte celle de notre béatitude; c'est le sentiment du néant devant l'infini.

L'humilité d'*abjection* est essentiellement celle de la laideur et de la bassesse vile; elle ne saurait convenir à un être sortant des mains de Dieu; elle est faite, hélas! tout entière des mains de l'homme; elle est uniquement l'œuvre du péché.

Remarquons-le bien : tout mal, pour petit qu'il soit, est une laideur et descend plus bas que le néant; c'est sous cet aspect qu'il se présente à la raison qui réfléchit; mais c'est sous des traits bien différents qu'il se présente à nos idées et à nos goûts.

L'humilité d'abjection, nous ne la comprenons décidément pas! Le profond et complet sentiment de notre vileté, nous ne l'avons pas! L'inclination à nous mettre bien bas, nous ne la sentons pas! Remarque frappante, les âmes les plus coupables sont précisément les plus réfractaires à ces sentiments, et l'on voit au contraire l'innocence douter d'elle-même et se mépriser; tant il est vrai que la vue claire des choses demande des yeux purs. « *Les cœurs purs verront Dieu* », dit l'Evangile ; mais ils verront

aussi, par contraste, la laideur de ce qui lui est opposé : le mal.

Voir en soi la laideur du mal et se juger d'après cette vue, constitue spécialement l'humilité de l'homme déchu; mais cette persuasion est tellement opposée à l'opinion commune qu'elle nous abandonne au sortir de la méditation. C'est comme un rêve de la nuit dont on garde à peine un souvenir vague et inefficace. C'est une formule qu'on se dit à soi-même, mais sans y bien croire. Persuasion, rêve, souvenir, formule, tout a disparu quand l'occasion se présente ; et, devant les humiliations vraies, l'on ne retrouve en soi que le sens humain !

Que faire, ô mon Dieu, pour sortir enfin de ces illusions persistantes ! Que tenter pour s'élever au-dessus de ces vues naturelles ? Il me semblait avoir bien senti la force des méditations précédentes, et voilà que ce n'est pas seulement le courage qui me manque pour être chrétiennement humble, mais que c'est même la simple conviction !...

Là encore, Jésus se présente comme notre lumière. Il se fera l'homme des humiliations, plus peut-être que l'homme des douleurs ; il se montrera si abaissé, si avili, que nos yeux s'ouvriront forcément. Devant un tel spectacle, notre cœur attendri le plaindra, et notre main agitée cherchera à écarter de son front l'odieuse couronne des opprobres. — Mais Lui de s'écrier : Ne fais pas cela ! Ces humiliations... je les mérite ! — O Maître, expliquez-moi ce mystère !...

QUATRIÈME MÉDITATION

XVIII[e] EXERCICE

Humilité d'abjection en Jésus-Christ

Premier point : Humiliations extérieures. — *Deuxième point :* Humiliations intérieures. — *Troisième point :* Humiliations spirituelles.

Préparation pour la veille. — Cette méditation sera comme une sorte de tableau des humiliations de Jésus durant sa Passion. Nous nous appliquerons à les bien constater et à les sentir pour en être impressionnés. Parcourons-les avec cette persuasion que, malgré nos efforts, nous ne distinguerons jamais que les bords de cet abîme. La Passion, en effet, renferme de tels excès d'abaissement que l'esprit humain n'en saurait sonder les profondeurs; il aperçoit ce qui s'étale au grand jour et il reste étonné; il le médite et il reconnaît qu'il ne voyait rien. Que serait-ce si nous avions l'âme d'un saint François d'Assise, d'une sainte Catherine de Sienne, d'une sainte Thérèse, d'un saint Jean de la Croix, nous découvririons

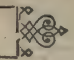
un Jésus humilié que nous ne connaissons pas! Comme eux, nous foulerions aux pieds tout l'orgueil de la terre, et nous arracherions de notre cœur la dernière fibre sensible à l'estime vaine.

... O Jésus, je n'ai point ces vues, je n'ai point cette âme, cette âme qui voit et qui sent! Votre Esprit-Saint peut seul me les donner. Dites-lui, ô Jésus, de dissiper toutes mes idées fausses; dites-lui de faire son œuvre qui est de vous révéler : Je désire tant vous connaître! Vous devez être si beau, oui, si beau sous vos humiliations; car il y a là, je le soupçonne, une beauté morale, si étrangement haute que je ne puis la saisir, si ravissante qu'elle jette sur l'humiliation même un éclat qui la rend aimable!

Cette méditation ne demande pas précisément des retours sur nous-mêmes; son but est plutôt de mettre sous nos yeux, dans notre esprit, au fond de notre être une ***image saisissante*** de Jésus ***humilié***. Qu'elle y pénètre dans la sincérité de nos réflexions; qu'elle s'y imprime dans la vivacité de notre amour! Formons-nous une âme tout imprégnée de Jésus, et nous aurons plus fait pour le développement de notre humilité personnelle, que si nous avions anxieusement parcouru nos propres misères : nous aurons mis en notre cœur, pour cette vertu, tout l'amour que nous avons pour Jésus.



Méditation



Premier prélude. — Composition du lieu. — Parcourir rapidement les endroits témoins de la Passion : Gethsémani, qui vit les humiliations personnelles de l'agonie, la trahison de Judas et l'abandon des apôtres. — La maison de Caïphe et celle d'Anne, le prétoire de Pilate, le palais d'Hérode où l'injustice et la haine s'acharnèrent sur Jésus. — La salle de la flagellation, la voie douloureuse, le Calvaire, la mort, entre deux voleurs, sous les yeux de tout un peuple !... C'est un torrent débordé qui roule sa victime dans les eaux de l'abjection.

Deuxième prélude. — Demander la grâce d'une résignation sincère et douce dans les humiliations.

I. *Humiliations extérieures.* — Présentons-nous devant Celui qui fut *l'opprobre des hommes et le rejeté du peuple.* — Il nous est montré *semblable à un lépreux, à un maudit de Dieu,* à un être *bas comme la poussière.* Parcourons rapidement tous les genres d'humiliations qui nous seraient particulièrement sensibles, disons le mot, qui nous révolteraient.

Jésus fut humilié :

I. ***Dans sa dignité d'homme libre.*** — Ses ennemis se jettent sur lui, brutalement ; le garrottent ; le traînent en prison. — Nous, si jaloux de notre indépendance... Oh ! quand on la menace simplement !...

II. ***Dans la dignité pudique de son corps.*** — Dépouillé de ses vêtements, flagellé, cloué,

nu, sur la croix, à la vue du peuple! — Un homme d'honneur préférerait mille morts à cette honte!

III. ***Dans sa dignité personnelle.*** — Injures, crachats, soufflets. — Que font les hommes devant ces outrages?

IV. ***Dans la dignité de sa raison.*** — On le regarde comme un fou; on lui en donne le costume; on le fait passer lentement entre deux haies de curieux. — Et nous, si troublés quand on conteste une de nos qualités, quand on ridiculise une de nos opinions!

V. ***Dans sa dignité de prophète.*** — On couvre ses yeux d'un bandeau; on lui frappe sur le dos, sur la tête : Devine qui l'a fait!...

VI. ***Dans sa dignité royale.*** — Voyez-le revêtu d'un vieux lambeau de pourpre, un roseau à la main, une couronne d'épines sur le front. Les soldats font devant lui d'ironiques génuflexions, et rient grossièrement en le frappant de son sceptre dérisoire!

VII. ***Dans sa dignité de Dieu.*** — Ses ennemis la lui arrachent autant qu'il est en leur pouvoir. « *Il est un imposteur, car il s'est fait le Fils de Dieu.* » Sa condamnation à mort, basée sur ce motif, est le jugement d'une autorité encore reconnue. — Au Calvaire, les Pharisiens lui crient en ricanant : « *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix.* » — Ah! quand on

nous condamne à tort..., quand on nous raille cruellement et que nous pouvons nous venger!... Et, si notre colère est impuissante, quels frémissements intérieurs!

VIII. *Dans sa doctrine.* — Il vient détruire la loi! Il trompe le peuple! il blasphème! il est l'ennemi de Dieu!

IX. *Dans sa réputation.* — Il est condamné par tous les tribunaux, juif, hérodien, romain. Il est livré au dernier des supplices. Il est placé entre deux voleurs, comme le plus criminel;... et cela à une époque de l'année, ou Juifs et étrangers affluent de toutes parts; au grand jour, et avec toute la publicité possible.

X. *Dans ses disciples.* — Trahi par l'un d'eux, délaissé de tous, renié formellement par leur chef, Jésus se voit perdu auprès de cette partie du peuple qui hésitait encore!...

Que reste-t-il à cet humilié!

II. *Humiliations intérieures.* — Pénétrons plus avant. Sur les ruines de l'honneur extérieur, l'orgueil peut se dresser encore et prolonger la résistance. Chassé de partout, il se réfugiera dans le sentiment de sa valeur personnelle, comme dans une citadelle demeurée intacte.

C'est par sa force morale que l'homme est le plus grand. Sous la force brutale qui l'opprime, il reste invaincu. Trop souvent, hélas! cette

grandeur d'âme est fragile, parce qu'elle est faite d'orgueil.

Jésus se présente à nos yeux, dans l'opprobre de son apparente faiblesse. Même avant sa Passion, il semble vaincu. Des impressions de crainte l'envahissent : « *Cœpit pavere...* » Et il les exhale comme s'il était incapable de les contenir : « *Tristis est anima mea usque ad mortem!...* » Il en est si fort pressé qu'une sueur de sang ruisselle de ses membres tremblants... Il paraît si peu semblable à lui-même qu'il repousse ce calice longtemps désiré... Il se montre si accablé, qu'il cherche du secours auprès des apôtres et qu'il en accepte d'un ange!

O la belle et profonde humilité, de forme si humaine et d'intention si compatissante!

III. *Humiliations spirituelles.* — Il est un autre genre d'orgueil, plus rare et non moins pernicieux, c'est l'***orgueil spirituel.*** Redoutable au milieu de l'estime commune, il l'est jusqu'au milieu des opprobres.

Sommes-nous méprisés, calomniés, persécutés, nous trouvons cependant autour de nous, comme Jésus au Calvaire, quelques personnes sympathiques.

Si notre attitude est digne, si nos paroles trahissent des sentiments élevés, si tout en nous manifeste une âme supérieure au malheur, la sympathie devient de l'admiration.

Que Dieu, par quelque signe de spéciale protection, nous prête l'auréole des martyrs, l'admiration se transforme en enthousiasme.

Ah! quels dangers pour l'âme qui ne serait

pas très humble! quel piédestal pour son orgueil!

— Jésus choisit l'humiliation sans retour. Il la veut dans toute sa nudité spirituelle. Point de discours, mais une sorte de stupeur, entrecoupée par quelques rares paroles qui ressemblent à des sanglots. — Aucun rayonnement de l'âme ; tout en lui est sombre comme la nuit qui envahit le Calvaire. — Son Père est sans pitié; Jésus se déclare abandonné de lui!...

Déjà abandonné des hommes, maintenant abandonné de Dieu!... Rien, rien, ni sur la terre, ni au ciel, qui ne soit une humiliation!

Son abjection ***est consommée*** et il y meurt!

Oh! ce crucifix qui se dresse partout devant nos yeux, avec sa tête penchée, son visage livide, son aspect de lassitude désolée, c'est l'image de l'homme humilié. — C'est l'image même de l'humilité, plus encore que celle de la douleur... Quand la douleur cesse, l'humiliation reste après ce cadavre suspendu au gibet... Oh! quel exemple! oh! quel secours!

Résolution. — M'agenouiller aujourd'hui trois fois devant un crucifix pour demander à Jésus de me faire comprendre cette humilité.

Troisième semaine

CINQUIÈME MÉDITATION

XIXe EXERCICE

Humilité d'abjection. — Sa nécessité

Premier point : La raison d'être. — *Deuxième point :* L'exemple. — *Troisième point :* La loi.

Préparation pour la veille. — O Jésus, j'ai parcouru hier avec émotion toutes vos hontes subies, toutes vos troublantes faiblesses; je vous ai vu abandonné de tous et dépouillé de tout; votre abjection inouïe m'est apparue dans son évidence! Point de doute, vous avez voulu être l'homme des humiliations! Je le vois, je le sens. Mais pourquoi vous l'avez voulu? Je ne le saisis pas encore. N'était-ce là qu'un grand exemple? Non, car alors si je vois l'humiliation, je ne vois pas l'humilité, l'humilité qui dit : C'est justice. Et pourtant, cette parole, vous l'avez prononcée en venant au monde; dans chacun de vos abaissements, vous l'avez répétée; on la lisait dans vos yeux abattus; on la retrouvait errante sur votre front soucieux, frémissante le long de vos membres tremblants; chacune de vos attitudes dénonçait le *coupable!*

O Jésus, tout en vous est nécessairement sincère, tout jusqu'à l'expression même d'un regard, jusqu'au simple mouvement d'un muscle ; j'entends donc sortir de toutes ces choses lamentables une voix gémissante qui redit sans trêve : C'est justice! je l'ai mérité!...

O Jésus, demain vous me le ferez comprendre, n'est-ce pas? mais comprendre à fond pour que je ne l'oublie jamais!

Si l'humilité est **pour vous** justice, qu'est-elle donc pour moi?

Ce n'est plus ici une affaire de sentimentalité, mais de raisonnement rigoureux. C'est un ***point de départ,*** d'où dépend toute une direction de vie : l'humilité d'abjection une fois reconnue nécessaire, c'est une ***révolution*** dans **tout mon être moral.**



Méditation



Premier prélude. — Au tableau des abjections accumulées dans la méditation d'hier, opposons celui de la laideur morale du péché. Ce dernier l'emporte en horreur. — La cause contient l effet : le péché contient donc toutes ces abjections qui sont sa juste peine. — Voir le péché identifié à l'ignominie des crachats, des soufflets, de la nudité sanglante, de la mort infâme...

Deuxième prélude. — Demander la grâce d'accepter en principe l'humiliation, par esprit de justice d'abord et, en même temps, par amour pour **Jésus.**

I. *La raison d'être.* — Comparons attentivement deux textes de l'Ecriture.

Le premier est celui-ci : « *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens. Il s'anéantit sous la forme de l'esclave.* » C'est le Jésus que nous avons considéré avant sa Passion : Il s'est fait néant, puisqu'il s'est fait homme. Eût-il réalisé ce dessein au Paradis terrestre, dans les splendeurs de la nature originelle, il se fût nécessairement trouvé dans ce vis-à-vis du Tout et du rien, de l'Etre par lui-même et de l'être par création ; son Incarnation eût été, même alors, un anéantissement, et son humilité le sentiment de sa petitesse.

Mais un second texte complète l'idée de cette vertu, en la montrant telle qu'elle convient à l'homme **déchu.** « *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

Humiliavit : il s'est comme jeté à terre : on fait ainsi d'un objet qu'on méprise.

Usque ad mortem : comme un coupable, qu'on traîne à la mort.

Mortem autem crucis : c'est l'ignominie dans la mort, la mort du dernier châtiment, ce genre de mort qui laisse voir le supplicié, au-dessus de la foule, avec ses traits bouleversés, sa nudité et ses tortures.

Ce n'est plus ici le Dieu ***incarné,*** c'est le Dieu ***Rédempteur.***—Ce n'est plus l'humilité d'***anéantissement,*** c'est l'humilité d'***abjection.*** — Ce n'est plus l'***oubli,*** c'est le ***mépris.*** — Le motif de cette vertu grandissante n'est plus le ***néant,*** c'est le ***mal.***

II. *L'exemple.* — Contemplons Jésus couvert de toutes les hontes. Il porte les péchés du monde entier : « *qui tollit peccata mundi.* » — Il en est responsable; il en est chargé : « *qui peccata nostra ipse tulit.* » — Le péché est sa chose propre, il en est la personnification « *eum pro nobis peccatum fecit.* » — Il n'en est pas chargé et revêtu seulement, il en est pénétré, dévoré : c'est une lèpre qui le ronge : « *tanquam leprosum.* » — C'est comme un objet d'horreur pour Dieu, de dégoût pour son peuple : « *ut percussum a Deo et humiliatum.* »

Entendons Jésus s'écrier : « *Vermis sum et non homo.* » Sondons tout ce qu'il y a d'humiliation sentie dans cette locution : *Je ne suis plus un homme, mais un ver de terre...* un ver qu'on foule aux pieds et qui se cache dans les profondeurs sombres. — S'humilier, c'est s'abaisser jusqu'à la terre... Jésus va au-delà... quelle image!

— Pénétrons dans les sentiments intimes du Sauveur.

Toute vertu se montre dans l'amour de son objet propre, et consiste dans une inclination pratique qui l'y porte. Ici l'objet est l'abjection. Le premier degré est l'acceptation,... puis viennent le désir... la recherche... le contentement...

Il nous sera extrêmement profitable de rappeler à notre mémoire, soit les paroles, soit les circonstances qui nous montrent ces sentiments en Notre-Seigneur. Contemplons-les en silence, régnant dans son cœur.

III. *La loi.* — Est-il bien vrai que cette humiliation de Jésus demeure le modèle de la nôtre? Est-il bien vrai que pour être chrétienne, notre humilité doit être une inclination à nous juger dignes de mépris.

Ou bien plutôt ne devons-nous voir là qu'un admirable excès, un stimulant sans pareil, ayant pour but de nous contraindre au moins à une humilité commune?

Sans doute, cet exemple est un stimulant; mais il est autre chose et tout autre chose: il est une loi, ou plutôt la ***révélation d'une loi*** et sa promulgation authentique.

Il ne s'agit pas de se payer de mots, et de s'en tenir à de vagues sentiments. Creusons à fond cette vérité.

Ce que Jésus fait ici, à quel titre le fait-il? Est-ce en qualité d'Homme-Dieu? Nullement. Comme tel, il mérite toute gloire. — Est-ce en qualité de Rédempteur? Oui, et c'est à ce seul titre.

En tant que Rédempteur, il est notre ***représentant*** et notre ***caution.*** Or, l'***attitude*** que prend mon représentant est exactement celle qui me convient, qui m'incombe de plein droit. — Le ***prix*** que paie ma caution, est le prix dont je suis redevable... L'abjection de Jésus ne crée donc pas une obligation, elle la montre.

La loi d'abjection existait pour nous, pécheurs; mais nous ne la connaissions pas; et sans Jésus, nous ne l'aurions jamais connue... Il vient, il prend nos fautes, il connaît l'humiliation qu'elles méritent;... et cette humiliation, il la subit, il la veut, il l'aime...

Et quand il nous dit : « Je suis humble de cœur », c'est comme s'il nous disait: « Etre humble, c'est la loi ; je l'ai subie pour vous. — Mais c'est surtout *votre* loi ; subissez-la !

... O Jésus, quelle leçon ! et je ne l'avais jamais bien comprise !

Tout me l'insinuait, cependant : les expressions reçues, les conclusions constantes, les choses elles-mêmes ; je le savais donc, et voilà que cette vérité me paraît pourtant toute nouvelle !... C'est que je la comprends enfin... Oh ! merci de me l'avoir révélée... Vous avez vu ma bonne volonté, mes désirs, mes besoins surtout ; et vous vous êtes dit dans votre miséricorde : que mon humilité d'abjection lui ouvre enfin les yeux !

Résolution. — Si l'humiliation est ma loi, pourquoi m'irriter contre elle ? — Je veux me faire doux en toute occasion pénible à mon orgueil.

Troisième Semaine

SIXIÈME MÉDITATION

XXe EXERCICE

Humilité d'abjection
Son caractère mystérieux

Premier point : Elle est une sorte de mystère. — *Deuxième point :* Ce mystère trouve son explication dans le mystère du péché. — *Troisième point :* Le péché originel y suffit.

Préparation pour la veille. — La méditation de demain explique et complète les deux précédentes. Bien plus, elle établit leur conclusion sur des preuves irréfutables. Ces preuves, remarquons-le bien, relèvent principalement de la foi; ainsi s'explique cette sorte d'inquiétude qui étreint la raison, car la raison a peur des abîmes où elle est entraînée, même logiquement. Au milieu de leurs obscurités, elle a beau toucher le vrai, elle ne se rassure pas, elle voudrait le voir directement et en lui-même. Notre premier devoir est donc de nous méfier non pas de la raison, mais de *ses habitudes.* La raison trouve étrange ce qui ne lui est pas familier; elle appelle volontiers rêverie ce qui la dépasse, et traiterait dédaigneusement de mysticisme une doctrine profonde. Que faisons-nous

ici? Nous en appelons de la raison mal impressionnée à la raison logique et conséquente. Les dogmes de la foi sont-ils vrais? l'humilité d'abjection découle-t-elle de ces dogmes? Ces principes, une fois démontrés, leur conclusion doit être admise au même titre que les mystères, si elle reste mystère elle-même.

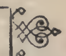
On le croit, on se l'affirme, et cependant on reste indécis, tant la nature est tenace, tant il est vrai que notre volonté, pas plus que notre raison, ne peut se suffire à elle-même.

De cette disposition, découle un second devoir, qui est d'implorer la grâce, ce secours divin qui nous fera franchir le difficile passage de la preuve reconnue à l'adhésion franche et entière. O mon Dieu, établissez-moi enfin dans la vérité; créez en moi une conviction inébranlable! — Une telle conviction est plus rare qu'on ne le pense; et pourtant, ô mon Dieu, la conviction n'est pas encore la vertu, et c'est la vertu même que vous attendez de moi!... La vertu, c'est la ***facilité*** qui fait aux humiliations l'accueil le plus doux; c'est l'***habitude*** sainte qui en soutient paisiblement le fardeau, tant que votre volonté l'impose; chez quelques âmes c'est l'***amour*** qui leur ouvre ses bras, et qui parfois les appelle!

O mon Dieu, que j'ai besoin de vos puissantes grâces! O Jésus, vos exemples passés ne me suffisent pas; venez en moi, venez vous-même, pour les y vivre encore!



Méditation



Premier prélude. — Se représenter Jésus homme Dieu en face du péché originel et proclamant que sa Passion et sa mort sont un moindre mal. Avec lui plongeons nos regards dans le mystère de ce péché comme on le fait au bord d'un abîme. — Abîme si obscur que l'œil se dilate jusqu'à la fatigue, sans rien distinguer; si profond que l'oreille ne perçoit pas le choc du caillou qu'on y jette. — Les moyens d'appréciation dont nous manquons, Jésus les possède : voyons par ses yeux, jugeons d'après sa pénétrante raison.

Deuxième prélude. — Demander la grâce de m'abandonner à Jésus, pour le suivre avec conviction et amour dans la voie de l'humilité.

I. ***L'humilité d'abjection est une sorte de mystère.*** — Elle l'est pour le rationaliste qui la trouve absurde; elle l'est, hélas! pour nous qui la regardons peut-être comme un pieux excès, du moins pratiquement.

Afin de réformer nos idées, il sera bon de ne pas isoler notre divin Maître de ses disciples les plus éclairés. En eux c'est toujours Lui, d'ailleurs, puisque c'est son esprit; mais c'est Lui plus près de nous, plus semblable à nous.

Rappelons à notre mémoire les expressions désolantes dont s'accablent les Saints : « un abîme de malice, un avorton, le rebut de l'humanité, etc. »

Voyons leurs sentiments; ils se jugent indignes de parler, indignes même de vivre. De

telles expressions leurs sont familières, elles se trouvent dans la bouche de tous... C'est comme un gémissement traditionnel depuis le Calvaire... Quel spectacle que celui de ces dix-neuf siècles d'une telle humilité, toujours la même, et la seule qui soit canonisée!...

Considérons la logique de leur humilité : des paroles elle passe aux actes. On les méprise, on les persécute : ils sont doux. — On les outrage, on les frappe : ils ont un sourire de joie. — On les déclare mauvais et ils avouent l'être plus encore. — On les délaisse et ils le trouvent bon. — Ils se jugent inutiles; le bien qu'ils font ils proclament qu'il se fait par Dieu, et que c'est moins avec eux, que malgré eux, qu'il s'accomplit.

Voilà ce qu'ils disent, voilà ce qu'ils sentent; et comprenons-le bien : voilà vraiment ce qu'ils pensent.

Voyons encore ceux qui se sont montrés plus particulièrement altérés d'humiliations : ils aspirent au mépris comme les ambitieux aspirent à la gloire; et quand Dieu leur demande quelle récompense ils choisissent pour prix de leurs travaux, ils répondent : souffrir et être méprisés pour vous!

Confondons-nous devant eux... Ce sont des légions d'hommes semblables à nous, souvent moins coupables, toujours plus méritants...

II. *Cette humilité trouve son explication dans le mystère du péché.* — L'homme comprendrait l'humilité d'abjection, s'il était capable de sonder à fond l'abîme du péché. Jésus-Christ en

a exploré les sombres profondeurs à la double lumière de sa science infuse et de sa vision béatifique.

La sainteté de l'Être infini, sa majesté, sa bonté, sa beauté suprême, toute la splendeur des attributs divins, inondant son âme de clartés éblouissantes, lui montraient à quel point Dieu mérite le respect, l'amour et la louange.

Puis, tout à coup, le spectacle change : le péché vient d'atteindre toutes ces merveilles? Il s'abat sur l'honneur divin comme pour l'anéantir. A cette vue, une confusion éperdue, une amère désolation envahissaient Celui *qui portait les péchés du monde...*

Contemplons-le, écrasé sous ce poids, dans son agonie. Entendons ces paroles d'un étrange découragement : « *Transeat a me.* Que ce calice s'éloigne ! » Remarquons cette sueur de sang qui témoigne d'une sorte de désastre !...

Et pourtant, disons-le sans hésiter, l'humanité sainte du Sauveur elle-même, ne connaissait pas *tout* le désordre, *tout* l'outrage que contient le péché... seule sa nature divine en avait la pleine lumière !

Quelle n'est pas ma confusion, ô Père adorable, de me voir mesurer le péché à son apparence extérieure ou à la connaissance que m'en donne la raison !.. Quoi ! pour la raison de Jésus, le péché garde des mystères ! Ah ! je commence à comprendre qu'en fait d'humilité, je ne sais rien, et que je ne saurai jamais tout...

Le mystère se trouve dans le péché seul, et non dans l'humilité, qui est sa conclusion logique.

Elle est, en effet, ***l'état qui convient au pécheur.*** C'est une ***sentence de justice*** qu'il doit porter contre lui-même...

Mais comment la porter s'il est incapable de sonder la gravité de la faute ?

Une ressource lui reste, c'est de voir par des yeux plus pénétrants que les siens ; c'est de juger, non point par les sentiments de l'homme, mais par ceux de Dieu... Les Saints ont fait ainsi ; voilà pourquoi la céleste ***folie*** de leurs abaissements demeure une ***profonde sagesse.***

« *Apprenez de moi* », nous redit le Sauveur. — Qu'ai-je donc à chercher autre part ? L'humilité est une vertu presque entièrement surnaturelle, haute comme les cieux, profonde comme l'enfer !...

Que la raison paraît courte, et qu'elle se sent faible en face de cette révélation !

III. *Le péché originel impose d'ailleurs une telle humilité.* — Pour dissiper les dernières ombres, demandons la grâce de comprendre comment cette humilité d'abjection, peut se trouver chez les Saints qui n'ont pas commis de péché personnel de quelque gravité.

D'autre part, ils ne sont point chargés des péchés d'autrui, dont la responsabilité explique du moins l'humilité de Jésus.

C'est vrai ; mais ils ont été atteints de la faute originelle, et la participation à cette déchéance justifie, même chez eux, l'humilité d'abjection.

Une fois de plus reconnaissons-le sincèrement : c'est encore un mystère qui éclaire un autre mystère. Mais la réalité du péché origi-

nel est un ***dogme défini*** qui projette toute ***sa lumière*** de foi sur le sujet qui nous occupe.

Le péché originel domine l'humanité.

C'est principalement pour lui que Jésus s'est incarné. C'est pour lui qu'il est mort, pour lui qu'il s'est fait si humble.

Or, cette tache déshonorante, objet de l'aversion de Dieu, il reste toujours vrai que l'homme le plus juste l'a subie et portée... Il reste toujours vrai qu'il en traîne les suites humiliantes, jusqu'à la mort.

Ces ignorances, ces illusions, ces révoltes, ces propensions au mal qui troublent le sang et le cerveau, ne portent-elles pas dans leur sein le ferment de tous les péchés ? Quelle ignominie et quel danger !

Il n'est pas une seule faute commise par un homme que je ne sois capable de commettre. — Et si pareil malheur ne m'est pas arrivé (et le sais-je ?), c'est sans doute que l'occasion maîtresse, avec ses insidieuses préparations, ne s'est point présentée. — Assez d'exemples, d'ailleurs, justifient cette crainte et cette humilité... « *Misericordia Domini quia non sumus consumpti.* Seigneur, c'est votre miséricorde qui m'a préservé de l'abîme. »

Oh ! Jésus, je ne résiste plus, je crois, à votre humilité et à celle des Saints. Je rougis de la mienne et de ses réserves, qui ne tiennent plus. Ai-je besoin de comprendre puisque vous enseignez... Je n'ai même pas besoin de vous entendre, je n'ai qu'à vous contempler. Je me fais de votre humilité extérieure un tableau

vivant qui m'instruit, et je tâche de soupçonner de loin le mystère de votre humilité intérieure qui m'étonne...

Mais comme l'humilité est une vertu pratique, qui se mêle à tout, aux sentiments comme aux actes, je veux *la pratiquer* très généreusement, et sans tant mesurer l'obligation qui m'y contraint. Peut-être parviendrai-je ainsi à la mieux *comprendre...* ce doit être là le secret des Saints.

Résolution. — Puisque la connaissance du péché et celle de l'humilité marchent ensemble, je ferai servir mes confessions à ce double objet : contrition sérieuse, accusations humiliantes. — Ne me serais-je pas relâché à cet égard [1] ?

ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur la Méditation qui va suivre

I

Nous abordons le point délicat de l'humilité : nous mettre au-dessous des autres. Ici, plu-

1. L'humilité d'abjection n'est-elle pas de nature à jeter l'homme dans une sorte de terreur et de trouble qui le paralyse ; comme aussi d'amoindrir en lui le sentiment de la dignité personnelle, ce guide élevé de la conscience, ce ressort puissant de l'action ?

La réponse est simple : voyez les saints, voyez surtout les plus humbles ; leur paix, leur courage, leurs œuvres !

sieurs questions se posent. Un tel abaissement entre-t-il véritablement dans les exigences de cette vertu? Est-il de précepte ou de conseil?

Doit-il s'étendre jusqu'à cette intime persuasion qu'on est le dernier de tous les hommes?... Commençons par rappeler certaines vérités indiscutables.

Première vérité. — Au jour de la Cène, Notre-Seigneur se met aux pieds de tous les

Leur paix est imperturbable, elle s'appuie, non sur eux, mais sur Dieu. Aimés de lui que craindraient-ils? Toute inquiétude, toute tristesse se noie, au besoin, dans sa miséricorde!

Leur dignité personnelle! Ah! elle se fonde, non pas sur les qualités de nature qui élèvent peu; mais sur les dons de la grâce, qui dépassent tout le créé. Dans leur conscience, ils se sentent enfants de Dieu, investis de la plus haute noblesse; dans l'action, ils se savent les instruments des volontés divines.

Comparez ces consciences et ces vies à celles des ambitieux!... Si, de nos jours, la piété ne comprend pas assez l'humilité, c'est qu'elle est, sans s'en rendre compte, sous l'influence répandue partout du rationalisme; or, le rationalisme, nous ne cesserons de le dire, n'est pas la raison, car la raison bien informée, reconnaît le devoir d'admettre les vérités surnaturelles. Il est une raison étroite, qui ne veut rien voir hors de sa sphère propre. Beaucoup de fausses idées, beaucoup de maux dérivent de cette erreur. — Mais, dira-t-on encore : sous le poids de tels sentiments d'humilité, il est impossible de jouir, d'aimer, de se distraire, en un mot, de vivre sa vie? Point du tout, voyez l'effet que produit sur vous la pensée de la mort, par exemple, de la mort qui sûrement un jour viendra nous arracher de ce monde, et d'une mort subite qui peut fondre sur nous à chaque instant? Si elle demeure, au fond, un avertissement utile, elle nous laisse néanmoins calmes et occupés. Ainsi du sentiment de l'humilité. (Voyez, plus loin, *De la prudence dans l'humilité.*)

apôtres, aux pieds même de Judas ; et il déclare ensuite que cet abaissement doit être notre loi. — Plus tard saint Paul en rappelle l'obligation par ces paroles : « Traitez les autres comme vos supérieurs. » Rien de plus clair au point de vue pratique. Cette règle de conduite, tous les saints l'ont suivie, tous sans exception ; et l'Eglise ne canonisa jamais une humilité moindre : voilà donc légitimés, que dis-je ? glorifiés ces prétendus excès !

Deuxième vérité. — L'humilité est le sentiment de nos résistances coupables, de nos fautes et de nos défauts. Or, ce sentiment, quand il est vif, s'empare de l'âme tout entière, voile à ses yeux les fautes ou les défauts d'autrui, et lui fait sincèrement rechercher la dernière place comme étant celle qui convient à tant de misère. Cette tendance à l'abaissement a toujours été regardée comme essentielle à la *perfection* de cette vertu.

Troisième vérité. — Une raison indirecte, mais très forte, de cette loi d'humilité se trouve dans ses rapports avec la loi de charité chrétienne : elle en est la sauvegarde la plus sûre. Il y aurait là de merveilleux points de vue à parcourir : il semble que la charité ne puisse s'étendre que dans l'espace fait par l'humilité.

II

De ces vérités il résulte : 1° que l'abaissement devant les autres entre bien dans les

exigences de l'humilité, en ce sens que nous ne méprisions personne et que nous ne nous préférions à personne d'une façon absolue; 2° qu'au delà de cette réserve, l'abaissement n'est plus que de conseil, et n'a d'autres limites assignées que celles que lui impose la prudence.

III

Mais cet abaissement de conseil aux pieds de tous les hommes, est-il seulement une règle pratique? Serait-il, en outre, une règle de *jugement?* En d'autres termes, dois-je me mettre au-dessous des autres en inclinant à croire que c'est bien là ma place? Assurément! car le divin maître, ennemi absolu de toute hypocrisie, ne saurait nous demander une attitude qui fût en contradiction avec nos sentiments intimes.

Comment se forme une telle persuasion et comment peut-elle être sincère? C'est ce que nous étudierons dans la méditation de demain. Contentons-nous de déblayer le terrain en faisant remarquer, dès maintenant, que la juste appréciation de soi doit se baser sur la vie tout entière, spécialement sur la manière dont elle finit et qui nous classe; or, un voile impénétrable recouvre cet avenir, le nôtre, et aussi celui de tel homme actuellement méprisable. Cette impossibilité de se préférer à personne, *permet* donc de se mettre sincèrement au-dessous de tous. C'est une conclusion de

simple prudence, il est vrai ; mais nous verrons comment l'humilité *conseille* de l'adopter.

IV

Serrant de plus près la question, faut-il se demander si l'humilité parfaite, *exige* que l'on se juge *numériquement* le dernier des hommes ! Nous répondrons avec franchise : Non. Qu'on soit le dernier, exactement le dernier, parmi cette multitude d'hommes qui remplissent la terre, c'est spéculativement peu probable ; et, si chacun doit le penser, c'est en fait une erreur chez tous, excepté chez un seul. — Cette réserve, qu'on pourrait étendre encore, n'enlève rien à la force des conclusions qui précèdent et que nous retrouverons bientôt. L'*inclination pratique* demeure, et c'est en elle que réside l'humilité.

Troisième semaine

SEPTIÈME MÉDITATION

XXIᵉ EXERCICE

« Le *Mandatum novum* »
Se mettre aux pieds de tous

Premier point : C'est l'humilité que Jésus entend nous enseigner ici. — *Deuxième point :* Cette humilité est d'ordre surnaturel. — *Troisième point :* Raisons qui l'établissent.

Préparation pour la veille. — Cette méditation bien comprise est de nature à modifier profondément nos idées. Sous ses obscurités apparentes, l'humilité d'abaissement est au fond très lumineuse. Ses exigences sont les exigences d'un Dieu sage, qui connaît à fond la nature humaine. Si elle régnait parmi les hommes, une immense paix régnerait avec elle et nul devoir ne serait trouvé trop dur.

Je commencerai par laisser à mon esprit toute sa liberté d'examen. Le convenu, le factice n'établissent rien de solide, ni conviction, ni vertu. D'autre part, je me tiendrai en garde contre les préjugés qui émanent soit de la nature inconsciemment réfractaire à ces idées, soit de l'opinion humaine entièrement aveugle

sur ces questions. Je me rappellerai que les vérités surnaturelles, une fois prouvées, deviennent comme les vérités de raison, des *principes* dont les conséquences doivent être admises, si elles en découlent rigoureusement.

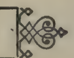
Mais surtout je prierai, j'appellerai la lumière d'en haut ; et, quand ma conviction sera faite, je prierai, je prierai encore pour que la sève féconde d'une telle humilité, passant dans tous mes sentiments, donne à ma charité pour le prochain cette vitalité et ce charme, qui sont ses fruits.

O Marie si humble, ô Jésus tout humble, pourquoi donc craindrais-je de m'abaisser autant que vous?

Eaux saintes de l'humilité qui ne coulez que dans les basses vallées, transformez en oasis ces sables arides de mon stérile orgueil !



Méditation



« Le repas achevé, le démon agant mis la trahison au cœur de Judas, Jésus se lève de table, dépose ses vêtements d'honneur et se ceint d'un linge. Puis, versant de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer... Il arrive à Pierre et Pierre lui dit : « Vous, me laver les pieds? jamais! » Et Jésus lui répond : « Ce que je fais tu ne le comprends pas à cette heure, mais tu le comprendras plus tard... »

« Quand il eut fini de laver les pieds de tous les

disciples, il reprit ses vêtements et, se remettant à table, il dit : savez-vous ce que je viens de faire auprès de vous? Vous m'appelez Maître, et vous dites bien, car je le suis. Si donc j'ai lavé vos pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez, à votre tour, vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné, afin qu'après moi vous fassiez ainsi... En vérité, en vérité, le serviteur n'a pas plus de dignité à sauvegarder que le Maître... Si vous comprenez bien ces choses, bienheureux serez-vous en les accomplissant ! »

Premier prélude. — Se représenter le Cénacle *vaste et somptueux.* — Au dehors, les derniers rayons du jour font pâlir les longues draperies des fenêtres. — A l'intérieur, les flambeaux étincellent. — Au milieu, la table de la Cène, entourée de riches divans. — Au dehors, Jérusalem silencieuse à cette heure...

Deuxième prélude. — Demander le saint abaissement devant tous les hommes.

I. *C'est l'humilité que Jésus entend nous enseigner ici.* — Tout le prouve ; le sens de l'action et l'intention du Maître.

1° *Le sens de l'action.* — De tous temps les hommes, et surtout les Orientaux, se sont servis d'une représentation matérielle, pour graver dans les esprits leurs leçons les plus importantes. Or, quelle action exprime mieux l'humilité que celle de laver les pieds, — les pieds ! cette partie basse qui foule le sol et se salit. — Mais ici ce n'est pas une humilité quelconque.

c'est l'humilité à l'égard des hommes. — Humilité sans parade : Jésus ne se fait point aider. — Humilité résolue : il fait violence à saint Pierre. — Humilité extrême : il s'agenouille aux pieds du dernier des hommes, Judas... Pénétrons-nous de tous ces détails significatifs.

2° ***L'intention du Maître.*** — Par cet acte, Jésus entend imposer une ***forme nouvelle*** aux rapports des chrétiens entre eux, sans quoi la solennité de la leçon dépasserait l'importance de l'objet. — Il fait appel à l'attention des apôtres : « *Vous avez vu ce que je viens de faire.* » — Il indique son motif formel : je l'ai fait « *pour vous donner l'exemple* ». — Il prend la peine de démontrer l'obligation qui en découle : « *Si moi, votre Maître et votre Seigneur, etc.* ». — Il appuie sur l'importance de ce précepte en appelant « *bienheureux ceux qui le comprendront et l'accompliront* ».

Ce n'est donc pas un enseignement incident ou équivoque : c'est un enseignement préparé, expliqué, prouvé ; il est plein et indiscutable. — Porterait-il par hasard sur la pratique spéciale de laver les pieds aux fidèles? Il n'est pas permis de s'arrêter un instant à cette hypothèse ; ce serait convaincre d'infidélité l'Eglise, gardienne infaillible et jalouse des traditions sacrées. La pratique matérielle, d'une importance secondaire et d'un usage souvent difficile, a disparu. — Elle n'était qu'un ***signe,*** l'humilité en était le ***sens,*** et son esprit n'a cessé d'animer la société chrétienne, s'adaptant immortel et flexible aux situations changeantes.

II. Cette humilité est d'ordre surnaturel. — Quelle est donc cette humilité que le chef des Apôtres *ne peut comprendre encore et qu'il comprendra plus tard?* Ce n'est pas la simple humilité de raison, c'est bien l'humilité surnaturelle que lui révélera le Saint-Esprit.

L'humilité de simple raison, c'est l'abaissement devant Dieu : rien n'est plus naturel. — C'est aussi la modestie, ce frein de nos prétentions : la sagesse humaine l'approuve. — Mais l'abaissement devant ses semblables, devant les méchants eux-mêmes, devant tous les hommes enfin ; mais cette attitude du plus grand se mettant aux pieds de tous, comme Jésus, et cela sincèrement : voilà ce que Dieu seul peut enseigner et imposer à l'homme.

En effet, pourquoi me mettre au-dessous des autres ?... Et comment le pouvoir faire avec conviction, quand chaque homme doit prendre ce même rôle à son tour ?... N'est-ce point là une théorie exagérée, dont le bon sens fait bientôt justice, — une fiction peu sérieuse, qui s'évanouit à la réflexion et ne nous accompagne pas dans la pratique?

Non, ce n'est pas une théorie exagérée ; c'est l'enseignement universel des maîtres de la piété, à commencer par saint Paul : « *Traitez tous les autres*, nous dit-il, *comme vos supérieurs.* »

Non, ce n'est pas une fiction vaine ; c'est une inclination essentiellement chrétienne. Tous les Saints se sont tenus pour les derniers des hommes; et s'il est une chose qui nous étonne plus que leur admirable vertu, c'est la conviction profonde de leur bassesse.

Le secret de cet enseignement se trouve dans une considération subtile peut-être, mais juste, sur notre condition personnelle. Apportons à la méditer un esprit sans prévention. Certaines vérités nous déconcertent, uniquement parce qu'elles vont à l'encontre des idées reçues.

III. *Raison de cette humilité.* — En chacun de nous il y a le bien et il y a le mal. Le bien vient finalement de Dieu, et nous n'avons pas le droit de nous en glorifier. Le mal au contraire vient tout entier de nous, et nous en méritons toute la honte. — Telle est notre condition devant la justice divine.

Or, en face du bien et du mal, l'homme se trouve dans une situation fort différente, selon qu'il s'agit du bien et du mal qui sont en lui, ou du bien et du mal qui sont dans le prochain.

En face de lui-même il est constitué juge. — Il a sa conscience; il se connaît et se sent responsable. — Il se voit au fond assez tristement mauvais ; il peut et, en vérité, il doit se déclarer tel.

En face du prochain il n'est plus juge, car il est sans compétence : — La culpabilité s'apprécie par l'intention qui lui échappe ; — l'ingratitude, par la proportion des grâces qu'il ne connaît pas; — enfin la valeur d'ensemble, par le résultat éternel qu'il ignore.

Pour lui-même, il a des certitudes; pour le prochain, il n'a que des conjectures. — Pour lui-même il a le devoir de se faire juge ; pour le prochain, remarquons-le bien, il en a la

défense : « *Qui judicat fratrem detrahit legi : Celui qui se permet de juger son frère va contre la loi.* »

Si je n'ai pas le *droit* de juger les autres, comment aurais-je celui de me *préférer* à un seul ?...

O divin Maître ! faites pénétrer en moi cette doctrine qui me surprend étrangement : Juger les autres me paraissait aussi juste que se juger soi-même ! Les hommes ne le font-ils pas tous les jours ? — Ils se trompent... je me trompais avec eux !

O Jésus, ayez pitié de ma pauvre raison, qui ose à peine affirmer une telle humilité !... Elle la voit pourtant, mais au milieu des ombres... Donnez-lui du moins la volonté d'être croyante... Donnez-lui surtout le courage des conclusions saintes !

Dans mes frères je ne dois envisager que ce qui vient de Dieu, le bien. — En moi je peux aussi considérer le bien, œuvre divine; mais je dois avant tout juger mon œuvre propre, le mal.

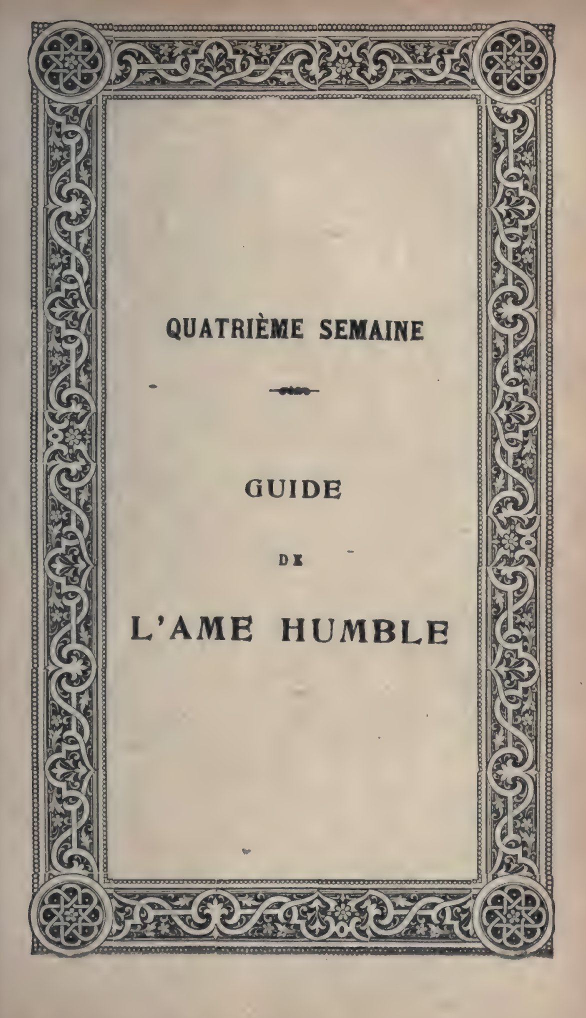
O sage partialité, tu rends la vie paisible et les rapports faciles !

O sublime point de vue, tu éclaires à la fois la charité et l'humilité, ces deux vertus éminemment chrétiennes; tu les confonds dans ce même principe : ***Dieu vu dans le prochain...*** L'humilité l'y découvre, la charité l'y aime.

C'est un *précepte nouveau*. Ce n'est pas

surprenant. Dès qu'un Dieu entre dans l'humanité, tout change, tout est nouveau; et si, par un vouloir formel et par de mystérieux rapports ce Dieu incarné *se prolonge* dans chaque homme, est-il donc étonnant qu'il y commande un respect surnaturel?

Résolution. — Si je n'ai le droit de juger personne, comment aurais-je celui de me préférer à un seul? — Me le répéter à l'occasion. — Me montrer plus déférent pour tous aujourd'hui.



QUATRIÈME SEMAINE

GUIDE

DE

L'AME HUMBLE

PRÉPARATION A LA QUATRIÈME SEMAINE

Nous voici convaincus et déterminés : nous voulons être humbles.

1° Mais ce mouvement a besoin d'être dirigé. Les fausses notions qui nous enveloppent; nos erreurs personnelles, jointes aux habitudes prises, sont des causes permanentes de déviation. Des lois secondaires méconnues, des conséquences mal déduites, peuvent nous laisser une humilité incomplète, fausse ou dangereuse.

2° Par contre, la splendeur de la véritable humilité fera ressortir les imperfections de la nôtre et par son charme gagnera notre cœur. Prendre le goût du bien, c'est déjà commencer à en vivre. Le désir est le germe qui tressaille, la sève qui monte; c'est l'effort qui tend au progrès.

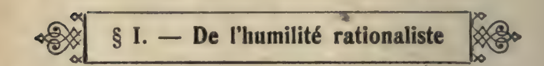
3° Quelques méditations seront ensuite consacrées aux applications diverses du sentiment de l'humilité, envers Dieu, le prochain et notre propre misère. Quelques autres enseigneront la culture de cette vertu, soit par l'extérieur lui-même, soit par l'impression intime, soit par ce grand essor surnaturel qui s'appelle l'amour du mépris.

4° Enfin, la vertu de prudence viendra tracer à tout ce mouvement sa marche logique et sage.

Cette quatrième semaine est donc éminemment celle de l'humilité pratique.

DES FAUSSES HUMILITÉS

Ces études sur l'insuffisance, les faussetés et les illusions de certaines humilités, nous ont paru moins propres à la méditation qu'à la lecture et à l'examen : elles fixent principalement notre attention sur nous-mêmes, tandis que le but de la méditation est de la fixer avant tout sur Dieu. Prévoyant néanmoins que plusieurs personnes trouveraient préférable de consacrer à ces recherches, éminemment pratiques, leur méditation habituelle, nous avons disposé en conséquence les diverses parties de cette étude, ainsi qu'on le remarquera facilement.



§ I. — De l'humilité rationaliste

Le croirait-on? une certaine proportion de cette humilité se trouve chez presque toutes les âmes à vertu ordinaire. L'observation le constate et la simple analyse viendra bientôt le démontrer. Or, l'humilité rationaliste n'est pas celle de Jésus, celle des saints, celle des âmes qui progressent. Ne s'appuyant pas sur la foi, elle n'est pas de force à soutenir une haute vertu, elle n'attendrit pas le cœur, et ne projette pas autour d'elle le reflet du divin.

O mon Dieu, faites que cette étude me soit une révélation!... Débarrassez mon esprit des

préjugés qui bornent étrangement sa vue!... Je vous le demande par l'humilité de Jésus qui dépasse la raison humaine, de toute la hauteur du Calvaire.

I. *En quoi consiste l'humilité rationaliste.* — 1° Que l'on ne s'estime pas follement soi-même, et que l'on ne méprise pas les gens estimables. — Que l'on n'entreprenne rien au-dessus de ses forces, et que l'on ne s'élève pas au delà de ses mérites. — Que l'on ne soit ni arrogant, ni vain : voilà qui suffit à ses exigences.

L'humilité des saints l'offusque grandement : elle l'appelle voie extraordinaire; — elle dirait volontiers fanatisme, mais elle ne l'ose.

L'enseignement des maîtres de la vie spirituelle ne trouve pas grâce devant elle. Ses idées intimes, à cet égard, varient de cette formule modérée : Il faut en prendre et en laisser, à cette autre : C'est absurde.

2° L'humilité rationaliste n'est pas toujours dogmatique, elle se contente souvent de rester pratique. — Dans ce cas, ce n'est pas la raison qui nous trompe, c'est la nature qui nous entraîne. — Nous admettrons nonchalamment toute la théorie chrétienne sur cette vertu, sans songer à nous en appliquer les conclusions. Aussi est-ce le plus naturellement du monde que nous cherchons à paraître et à dominer.

S'il s'élève dans notre esprit un certain besoin de nous justifier, nous le satisfaisons par les explications les plus rassurantes : — prendre la première place n'est plus que respect de son rang. — parler avantageusement de soi,

simplicité, — et accepter sans façon tout ce qui flatte l'amour-propre, une sainte liberté... N'est-ce point là une vertu païenne? « *Nonne ethnici hoc faciunt?* » s'écrie avec tristesse le divin Maître.

Une telle humilité est fausse dans **ses principes,** puisque ne tenant aucun compte des dogmes de la foi, elle mutile l'humilité chrétienne. — Elle est insuffisante dans **sa portée morale,** car elle n'atteint pas le but : ce n'est pas une humilité de ce genre qui maintient la paix et la charité; ce n'est pas elle qui produit l'abnégation et qui écarte les illusions.

II. *Combien l'humilité rationaliste est à craindre.* — 1° Une telle humilité se présentant sous les traits de la **raison,** nous séduit facilement : point d'excès qui choque; point de grave désordre non plus; aucune de ces laideurs qui trahissent le mal.

2° Ce n'est pas notre raison seule qui l'admet, c'est aussi notre **nature.** De nous-mêmes, nous sommes cela : nos tendances ne vont pas plus loin. Le sentiment inné du juste et du bien s'y trouve satisfait.

3° **Le sens commun de l'humanité,** s'accordant ici avec la raison et avec la nature, nous voilà établis dans cet état d'esprit qui exclut le doute pratique : est-ce que tout le monde ne pense pas ainsi? — Victime de l'erreur commune, j'ai beau être de bonne foi, je n'en suis pas moins sans humilité véritable.

III. *Combien cette humilité est insuffisante.* — Elle s'arrête au seuil du surnaturel, et, manquant d'horizon, elle ne distingue dans l'humilité que la région humaine. Or, pour juger sainement un objet, il ne suffit pas de le voir en partie, si bien qu'on le voie. Ici l'erreur n'est pas de mal voir, mais de ne pas tout voir; et le tort est de conclure comme si l'on voyait tout. En effet, les dogmes relatifs au péché originel et à la nécessité de la grâce, élèvent singulièrement le point de vue; des horizons inconnus de dépendance se révèlent alors aux yeux de la foi; et, devant ces découvertes supérieures, l'inanité de l'humanité rationaliste apparaît éclatante. Rappelez-vous les méditations de la deuxième semaine et le saisissement qu'elles vous laissèrent sans doute. Tout dogme, disions-nous, par là même qu'il est une vérité, devient un principe légitime de raisonnement, et les conclusions qui en découlent, quelque inattendues qu'elles soient, entrent, de plein droit, dans le domaine de la vertu.

Rien n'est donc plus strictement raisonnable que l'humilité surnaturelle; mais si raisonnable qu'elle soit, elle est loin de nous le paraître. Nous ressemblons terriblement à ces hommes de nature vulgaire, qui s'entêtent à ne pas admettre ce qui les dépasse. Parlez-leur de désintéressement, et ils vous répondront, le sourire aux lèvres, qu'au fond, chacun a pour mobile un intérêt quelconque; que le désintéressement n'existe pas; et qu'après tout, s'il se rencontrait par hasard, il ne serait que

duperie... Et ces gens-là se croient très forts! Très forts aussi ces campagnards qui, appuyés sur leur gros bon sens, se refusent avec dédain aux améliorations scientifiques les plus autorisées.

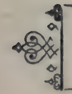
En fait d'humilité, méfions-nous beaucoup de ce qu'on est convenu d'appeler le bon sens et qui n'est ici que le terre à terre. Le terre à terre ne suffit pas pour juger les choses d'en haut. C'est ce sens humain qui, chez les païens, traitait de folie le sublime anéantissement du Calvaire, et qui, chez les chrétiens eux-mêmes, suscitait « *ces ennemis de la Croix* dont saint Paul *ne parle qu'en pleurant* ». Ne se retrouve-t-il pas, hélas! dans l'esprit rationaliste d'aujourd'hui?... Qui peut s'assurer de n'en point subir quelque atteinte?... Notre instinct naturel en est plein, et notre esprit n'en est peut-être pas entièrement dégagé. Combien d'âmes réputées pieuses qui, ayant affadi en elles le sens chrétien, ont dépouillé de ses exigences surnaturelles l'humilité de Jésus. « *Evacuerunt crucem Christi!* »

Cherchons donc à mieux voir et à mieux sentir. C'est lentement que le jour se fait; c'est péniblement qu'une habitude nous quitte, alors même qu'elle n'est qu'une habitude d'esprit, car l'esprit lui aussi a besoin d'une certaine accoutumance, pour bien croire à ce qu'il n'admet que par raisonnement.

Réflexions. — Si mon humilité n'est pas l'humilité de Jésus, elle est sans force pour soutenir l'édifice surnaturel, et sans valeur aux

yeux de Dieu pour attirer ses grâces. Elle ne possède ni cette douceur profonde qui assure la paix, ni ce charme particulier qui accrédite auprès des hommes... Elle n'est plus qu'une sorte de vertu courte, sèche et inféconde.

Et dire que l'on se croit humble parce que l'on n'est ni arrogant, ni vain, ni ambitieux, ni susceptible! Ah! revenons à l'école de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire; prêtons une oreille plus attentive aux enseignements du divin Maître; et prenons pour idéal, non point la modestie des sages, mais l'humilité des saints.



§ II. — De l'humilité étroite et pusillanime



La pratique de l'humilité ne me serait-elle pas une source de préoccupations? Ne me rendrait-elle pas hésitant pour prendre un parti, craintif pour donner un ordre, facilement troublé à l'occasion d'un acte de fermeté nécessaire? Ne me ferais-je pas des obligations personnelles trop gênantes? Ne serais-je pas enclin à me scandaliser au sujet des autres? — L'humilité ne doit pas rétrécir les idées, elle ne doit pas non plus paralyser l'action et rendre timide.

1° S'éloigner d'une pratique de vertu ou d'une œuvre de zèle, ***indiquées par les circonstances,*** sous prétexte qu'on en pourrait

concevoir quelque vanité, est le propre d'une âme étroite et exclusive. — Trembler devant toutes les difficultés, n'est pas humilité, mais pusillanimité.

Notre premier regard doit se porter sur la volonté de Dieu, unique règle de nos actes ; et notre sécurité doit se fonder sur la grâce qui l'accompagne. Faut-il donc défendre contre Dieu même cette ombrageuse vertu ; ou plutôt, appellera-t-on vertu cette égoïste frayeur qui, ne songeant qu'à sa sécurité, rétrécit le cœur et paralyse le zèle ?

2° Se complaire en soi, est un vice ; mais s'attrister de soi jusqu'au découragement, en est un autre : Il arrête tout avancement. — Voir en mal tout ce que l'on fait, n'est pas plus juste que sage : le bien qui est en moi n'est pas de moi, puisqu'il est surtout de Dieu.

Se dépiter de ses fautes, c'est se mal connaître et mal connaître Dieu. L'humilité véritable avive le regret, la prière, l'effort. L'humilité fausse produit la lâcheté, qui n'a pas même la vigueur de s'élever au regret, encore moins à la prière et au combat.

3° C'est surtout dans l'exercice de l'autorité que se font sentir de la façon la plus déplorable les conséquences de cette étroitesse. — On n'osera donner des ordres, ou on le fera timidement, sans songer qu'on prive les subordonnés d'une force qui est leur droit. — On se laissera critiquer et reprendre, sans songer que c'est Dieu présent dans le supérieur qu'on livre au mépris : tout cela au grand préjudice du bien !

Ce genre de défaut est l'opposé du précédent. L'humilité rationaliste arrête la vertu à des limites trop courtes; l'humilité étroite et pusillanime lui fait dépasser certaines limites sages. Ce défaut est loin d'être aussi commun. Cela s'explique sans peine : l'humilité rationaliste est le fait de la raison laissée à elle-même, tandis que l'humilité étroite et pusillanime suppose, outre une défectuosité naturelle, la préoccupation exagérée des vues de la foi.

Pour distinguer ce travers, et pour instituer les moyens de s'en débarrasser, il est bon d'analyser à part les causes qui le produisent : l'une, l'étroitesse, tient à la nature de l'esprit; l'autre, la pusillanimité, dépend du caractère. Grâce à cette distinction, chacun saura où faire porter sa réforme.

I. *De l'humilité étroite.* — 1° Comme le rationalisme, l'étroitesse d'esprit ne voit l'humilité qu'en partie, mais elle la voit dans ses exigences. Elle suppose donc l'orgueil où il n'est pas, dans tel principe, comme dans tel acte qu'elle en croit entachés.

On se tromperait en se persuadant que ce défaut est le propre des personnes peu intelligentes. L'étroitesse, comme le mot l'indique, n'est qu'un manque d'étendue. La vue n'est pas assez large, elle n'embrasse pas cet ensemble qui seul permet de déterminer la valeur de chaque détail; au contraire, saisissant avec beaucoup de clairvoyance et de vivacité, tel point particulier qui la frappe, elle lui prête des proportions excessives. Elle ne distingue pas

non plus les circonstances qui font que telle autre vertu, la charité par exemple, interdit à l'humilité, non pas d'exister, mais de paraître. Or, la portion de vérité qui se trouve dans son erreur même, satisfait son jugement et le fixe. Que ne voit-elle tout autour et plus loin!

2° Le remède est d'application difficile, car il consiste à douter de soi, et de cette partie de soi que l'on défend avec l'acharnement le plus convaincu, son jugement. Il n'y a pourtant pas à hésiter, c'est cette défiance qu'il faut éveiller à tout prix. Qu'on y joigne la lecture de livres capables d'éclairer, l'ouverture confiante au directeur, et les idées deviendront plus larges en devenant plus justes.

La formation première a été souvent la seule cause de ces défectuosités. Quand elle n'a fait qu'introduire des principes étroits, une autre formation plus intelligente peut tout restaurer; mais si, par une action prolongée, elle a fini par déterminer une sorte d'entorse morale, la guérison est plus laborieuse; elle le serait bien davantage encore, si le mal se rattachait à la nature même de l'esprit... Comment avoir assez de jugement pour se reconnaître le jugement faux?

II. *De l'humilité pusillanime.* — 1° La pusillanimité, avons-nous dit, ne provient pas du jugement, mais du caractère : elle se compose de toute disposition donnant accès à une crainte. La crainte peut provenir soit d'une ***circonspection*** trop inquiète, soit d'une ***volonté*** trop faible. Ces deux défectuosités déterminent

également l'hésitation et l'inconstance, mais d'une manière différente. L'esprit trop circonspect s'embrouillera au milieu des nombreuses possibilités qui entourent chaque décision, et ne saura quel parti prendre; le caractère faible voudra et ne voudra pas, tout en voyant bien ce qu'il devrait faire. Ni l'un ni l'autre ne parviennent à se fixer; et l'un comme l'autre, dans le cours de l'action, peut se laisser arrêter par le moindre incident.

2° Ce défaut n'est pas spécial aux âmes médiocres. Certaines personnes, qui montrent de la fermeté dans le gouvernement des autres, restent livrées, pour elles-mêmes, à des craintes qui les torturent; elles voient de l'orgueil dans tout ce qu'elles font et dans tout ce qu'elles pensent. La pusillanimité ne suppose donc pas précisément un manque d'intelligence, mais une intelligence d'un genre particulier; elle s'allie le plus souvent à une extrême subtilité d'esprit. Des vues trop multipliées aveuglent, et l'abondance des solutions déconcerte.

3° Le choix du remède dépend de la cause qui produit le mal. — Etes-vous prudent à l'excès, très regardant, très méticuleux? forcez-vous à couper court. Décidez-vous à première vue dans les choses ordinaires. Ne réfléchissez pas trop, même dans les cas graves et prenez toujours une résolution bien tranchée. Surtout ne remettez pas en question ce qui a été décidé; et gardez-vous bien de vous reprocher les erreurs où vous avez pu tomber, car les plus réfléchis eux-mêmes n'échappent pas à ces accidents de l'insuffisance humaine.

Si vous êtes d'une nature peu résolue, facilement troublée par les obstacles ou les oppositions, prenez garde, vous n'avez pas le droit d'en faire une question d'humilité; vous cédez tout bonnement à votre faiblesse. Relevez donc votre courage et imposez-vous le devoir de sauvegarder davantage vos droits et votre dignité. Maintenez vos commandements et vos observations, toutes les fois qu'il n'est pas évident que vous vous êtes trompé.

— L'humilité étroite ou pusillanime imprime à la physionomie, à la parole, à l'extérieur tout entier, quelque chose de gêné, souvent quelque chose de faux qui met les autres mal à l'aise, ou les porte à abuser. Ici la direction sera utile, moins pour éclairer que pour soutenir.

Au fond, l'étroitesse et la pusillanimité proviennent d'une préoccupation, celle de soi, et d'un oubli, l'oubli de Dieu. — Ce défaut est contraire à la prudence, qui a la mission de gouverner toutes les vertus. Il porte atteinte à l'ordre social et discrédite l'humilité.

O mon Dieu, donnez-moi cette humilité simple et courageuse qui ne regarde que vous, mais qui vous regarde tellement qu'elle se sent toutes les énergies du devoir et toutes les saintes hardiesses du zèle!



§ III. — De l'humilité fausse dans son expression



Que nul ne passe rapidement sur ce sujet, car bien peu échappent entièrement à ce travers; or, plus un travers est commun, moins il frappe. Je peux donc avoir beaucoup à réformer ici, sans m'en rendre compte. Cependant, je ne veux rien de factice, encore moins rien de faux dans mes paroles ou dans mon extérieur. Que mon humilité, si elle n'est pas haute, soit du moins loyale. Votre lumière, ô mon Dieu, votre indulgence, votre secours!

I. *Nature de ce défaut.* — L'homme a cette tendance invétérée de placer la vertu dans les actes extérieurs, tandis que ces actes n'en sont que la manifestation et les effets. Or, il est amené, par la logique de cette erreur, à se contenter finalement de simples protestations ou de vaines apparences. La dégénérescence qui en résulte, accuse, mais trop tard, la fausseté de cette conception. Les juifs, du temps de Notre-Seigneur, en étaient descendus là. Quand ils avaient dit à leurs parents pauvres : « Tout ce qu'il vous plaira! » ils se croyaient parfaitement en règle avec la loi divine; sans songer que cette loi, outre le respect qui s'incline, exige l'amour qui assiste et ne se contente pas d'une formule. De leur côté, les pharisiens se

tenaient pour humbles parce qu'ils se prosternaient bien bas dans les rues, tout en conservant la conviction entière de leur supériorité, et, qui plus est, le mépris des autres.

Certes, nous n'en sommes point là! les enseignements de l'Evangile ont trop pénétré la société chrétienne pour que nous puissions descendre à de tels abus; mais prenons-y garde! notre nature appartient toujours à l'humanité; et l'humanité ne laisse pas que de pousser sa tendance, aussi loin que le lui permettent l'irréflexion et les usages. Jésus exige que nous soyons humbles? disons que nous ne valons rien; montrons aux yeux du prochain un air doucereux et des manières déférentes; prenons à l'église une attitude abaissée : nous voilà humbles! Assurément, nul ne fait cette déduction explicite, mais plus d'un en subit l'influence secrète. Sondez bien votre cœur. En disant que vous ne valez rien, le pensez-vous? En vous courbant, permettriez-vous aux autres de vous regarder de haut?... Voyez vos révoltes quand on vous juge moins capable, quand on vous contredit ou tout simplement quand on vous néglige!

« Il se trouve souvent des personnes qui disent qu'elles ne sont rien, qu'elles ne sont qu'abjection, misère et imperfection, et qui ne sauraient souffrir qu'on leur dise la moindre parole de mésestime, qu'aussitôt elles ne s'en plaignent; et si vous reconnaissez en elles quelques imperfections, gardez-vous bien de le leur dire, car elles s'en offenseraient. »

« Je n'appelle point humilité, dit encore saint

François de Sales, ce cérémonieux assemblage de paroles, de gestes, de baisements de terre, de révérences et d'inclination, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment intime de sa propre abjection et de la juste estime du prochain ; car tout cela n'est qu'un vain amusement de faibles esprits et doit être plutôt nommé fantôme d'humilité. »

II. *Origines de ce défaut.* — Toute société se forme un langage; et toute personne qui en fait partie, lui emprunte ses expressions. Un milieu de piété adopte nécessairement des formules humbles qui, absolument sincères chez quelques personnes, ne sont chez la plupart des autres qu'un simple écho. Cet abus est le plus souvent inoffensif, il faut en convenir, car nul ne tient grand compte de ces formules; il nuit toutefois à l'humilité puisqu'il la dépare, et à la piété, car il la discrédite. Ce que nous disons des paroles, étendons-le aux attitudes : il doit y avoir une correspondance parfaite entre nos sentiments et leur expression.

Qu'elle est belle l'humilité où tout s'harmonise dans la sincérité! Mais que la sincérité soit en défaut sur un seul point. sur une seule note : plus d'harmonie, partant plus de beauté, plus de charme, plus d'unité; la parole du sentiment est en désaccord avec la parole qui sort des lèvres; et l'extérieur se trouve violemment séparé de ce qui doit en être l'âme, la conviction intime. Grande leçon pour les vertus ordinaires. Si la nôtre ne va pas jusqu'à nous ins-

pirer les bas sentiments que les saints professent d'eux-mêmes, ne les exprimons pas, n'en prenons pas l'attitude, gardons la beauté de ce qui est moindre mais vrai. Il y aura toujours certaines défectuosités que nous pourrons avouer, certaines infériorités dont nous serons convaincus, certains torts que nous accepterons de bonne grâce; faisons de cela notre humilité. Elle sera moins profonde, mais elle sera plus sincère; elle ne nous inspirera pas une attitude très abaissée, elle nous laissera du moins une attitude exempte de prétention.

En même temps, désirons que notre vue devienne plus pénétrante, que la grâce nous fasse entrer plus avant dans les secrets divins, et à mesure que, par ce contraste, notre misère se révélera plus clairement à nos yeux, nos paroles et notre attitude traduiront ces sentiments nouveaux avec une sincérité toujours égale.

Saint François de Sales affirme que « parler de soi-même est aussi périlleux que de marcher sur la corde ». On peut ajouter que le plus périlleux c'est d'en parler en mal. Qui, en effet, pense beaucoup de mal de soi et qui donc a grande envie de se faire croire? Laissons aux vrais saints les expressions méprisantes dont ils s'accablent; leur humilité est seule assez profonde pour aller jusque-là. Ne parlons de nous que par nécessité et, avant de le faire, interrogeons notre conscience pour lui demander si vraiment elle nous en impose le devoir.

Il sera bon de récapituler ici les divers sujets de confusion que nous venons de découvrir.

Que de petites faussetés! que d'exagérations calculées! que de secrets désirs d'estime sous des aveux humiliants!

Il importe aussi de débarrasser notre langage de certaines expressions que l'usage, et l'usage seul, maintient dans certains milieux. Ces expressions choquent ceux qui ne croient pas à leur sincérité, et répandent ce travers chez ceux qui ne sont pas sur leurs gardes.

III. — *Calculs de l'orgueil.* — Bien autrement grave est l'abus de ces mêmes formules quand au lieu d'être l'effet d'une simple coutume, elles deviennent un moyen cherché de s'attirer l'estime.

L'humilité au service de l'orgueil, quoi de plus vil ! L'Ecriture l'a stigmatisée en ces termes : « *Est qui nequiter humiliat se, interiora ejus plena sunt dolo.* C'est s'humilier d'une odieuse façon, que de le faire dans des vues hypocrites. »

On affecte de s'effacer et l'on ne songe par là qu'à se faire rechercher. — On dit du mal de soi pour en faire dire du bien. — On demande d'être averti, pour obtenir d'être loué. — Si l'on s'accuse d'une faute, c'est parce qu'elle est bien connue. — On exagère ses torts pour les noyer dans l'humilité de l'aveu, et l'on insiste davantage à mesure que l'on est moins cru...

Cette humilité, dit Rodriguez, doit s'appeler une *humilité à crochet*, parce qu'on s'en sert pour s'attirer des louanges, comme on se sert d'un crochet pour faire venir à soi les objets qu'on ne peut atteindre.



§ IV. — Humilité fausse dans son sentiment même



Quand on se pose cette question : mon humilité est-elle vraie? on porte aussitôt son attention, comme nous venons de le faire, sur la conformité de la parole avec le sentiment. Il est rare que, poussant plus avant l'examen, on s'inquiète de la *vérité du sentiment* lui-même. Il y a pourtant des convictions factices, et qui, chose étonnante, peuvent être sincères. Or, quoique sincères, elles ne sont pas réelles, et restent par conséquent incapables de soutenir la vertu : De là l'importance de cette nouvelle étude.

L'humilité d'*impression* peut être attribuée à plusieurs causes ; toutes néanmoins ont leur point de départ et leur base commune dans l'estime dont jouit cette vertu : l'estime est un éclat dont l'orgueil aime à se parer. Cet éclat qui entoure l'humilité, est le plus séducteur de tous, dans un milieu de piété ; et plus ce milieu est élevé, plus son action est puissante.

Dans la V[e] méditation, cette influence a été recherchée au point de vue de la formation ; mais comme elle s'exerce à toutes les périodes de la vie spirituelle, il est bon de se demander, de loin en loin, si l'humilité sur laquelle on se repose, n'est pas une humilité plus ou moins

factice. Commençons par analyser les diverses origines de cette illusion.

I. *Influence des idées régnantes ou humilité factice.* — Le milieu qui transmet ses formules, ainsi que nous venons de le voir, communique aussi ses impressions. Les personnes pieuses ont lu les vies des Saints; elles ont ressenti pour leur vertu héroïque une vive admiration; mais ce qui les a surtout frappées, c'est le miracle de leur humilité, contraste saisissant du mépris de soi-même dans une éclatante perfection. De là le désir de descendre avec eux dans les profondeurs de cette vertu. — Jusqu'ici tout est bon : Le sens de l'émulation et celui de l'imitation nous sont donnés pour être les agents les plus actifs du progrès. Mais une fatale déviation se produit le jour où ces âmes, encore peu avancées, se persuadant avoir l'humilité des Saints parce qu'elles l'admirent, se croient obligées de professer à leur tour le mépris que les Saints professaient d'eux-mêmes. Ces accents désolés, parvenus jusqu à nous, font vibrer toutes les générosités de leur émulation. Ne puis-je pas les exprimer aussi? pensent-elles. Une excellente raison les presse et les rassure : Ces sentiments ne conviennent-ils pas mieux encore à ma misère?... Eh bien! essayez, répétez à loisir cette longue litanie de leurs plaintes humiliantes, mais supposez que tout à coup telle personne amie vous interrompe et vous dise : est-ce donc vrai? seriez-vous si vil, si abject, si coupable? Le croyez-vous?... A l'instant vous vous sentez su-

bitement refroidi et tout étonné : une piqûre a dégonflé le ballon [1]. N'ayant pas les vues lumineuses et les grâces spéciales des saints, vous n'êtes qu'un reflet, qu'un écho ! Cette humilité est en vous toute de surface; elle ne baigne pas les profondeurs de la conviction. Aux saints, Dieu se révèle si beau et si saintement exigeant, si aimable aussi, que leur propre misère les épouvante et les désole. A genoux, le front dans la poussière, ils savourent leur abaissement. Les cris déchirants que jette leur prière, sortent de leurs entrailles; ils ont beau les redire, ils ont beau chercher des expressions encore plus fortes, ils ne parviennent pas encore à égaler par leurs sentiments l'absolu de leur conviction.

Si nous n'avons pas ces grands sentiments d'humilité, ayons du moins l'humilité de le reconnaître ; et n'essayons pas de combler par des apparences ce vide réel. Contentons-nous d'implorer la grâce de mieux connaître les mille imperfections, qui, à notre insu, remplissent peut-être notre vie ; les défauts qui, très visibles aux yeux des autres, nous restent cachés. Adoptons cette règle très sage d'incliner à nous condamner nous-mêmes dans les cas douteux ; mais ne laissons pas notre conscience, notre reflet de Dieu, pure expression de notre âme, se ternir et se fausser par une habitude de sentiments conventionnels. Rien

1. On comprend que ces appréciations ne concernent pas les âmes profondément humbles. Nous poursuivons ici l'étude des humilités suspectes.

de factice ! Soyons vrais même et surtout devant Dieu qui lit dans nos cœurs !

II. *L'influence du tempérament ou humilité d'illusion.* — Le milieu est la cause qui agit de l'extérieur, le tempérament est la cause qui agit du dedans. S'il y a des milieux qui communiquent l'impression superficielle de l'humilité, il y a des tempéraments qui en créent l'illusion ; ce sont ceux où l'imagination domine.

Une âme d'artiste habite souvent une région éthérée, tout en dehors du réel. Ce qu'elle sent, ce qu'elle exprime, jaillit assurément d'une certaine conviction du moment. C'est un rôle qu'elle joue au naturel, et qui la trompe elle-même. Comme précédemment, tout ici est en surface. N'a-t-on pas vu des poètes, au cœur sec, parcourir toute la gamme de la sensibilité et, mal gré leur égoïsme féroce, exalter avec enthou siasme les plus purs dévouements! Le lecteu tout en larmes de s'écrier : quel cœur! Et l'entourage immédiat de répondre : si on le cor naissait!

Son imagination saisit une situation, s'y enferme, et finit par s'identifier avec elle. C'est elle qui sent, qui parle, qui agit. N'allez pas dire à cet homme, que, dans la vie pratique, on ne lui voit ni ces sentiments, ni cette conduite; il se détournerait de vous avec dédain : vous ne l'avez jamais compris! Et il est sincère. Ce que traduit son imagination seule, lui semble le traduire lui-même : il a deux vies et il ne s'en connaît qu'une.

Il y a aussi des humbles d'imagination. Ils admirent cette vertu, et, par l'effet de ce sentiment, sa beauté passe dans leur esprit et le pénètre; ils en ont l'amour, le désir, l'inclination peut-être, mais, toujours dans cette particulière région séparée du réel.

Qu'ils aient à en parler fréquemment, à en exalter les charmes : l'impression gagne du terrain et devient plus profonde. Un travail latent se fait, par lequel tout ce qu'ils admirent, tout ce qu'ils exaltent, semble leur être acquis. Hélas ! c'est dans l'imagination seule que ces merveilles s'accomplissent. Elles s'y étendent, comme elles y sont écloses, par la fiction, et en gardent toute la fragilité. C'est un rêve. Au lever du jour, c'est-à-dire au contact de la réalité, tout a disparu : on ne retrouve qu'une âme préoccupée d'elle-même et sensible à tout orgueil. Il y avait là comme deux personnes : le dédoublement s'est opéré ! Nous ne disons pas que l'homme possède deux personnalités distinctes, comme le veulent, à tort, certains rêveurs ; il a simplement deux manières d'être très dissemblables. S'il se trouve dans le réel il est lui ; s'il s'enferme dans l'idéal, il devient un être de convention, victime de luimême.

Si votre imagination est vive et ardente, prenez garde : elle est capable de porter en humilité comme en tout, sa puissance d'illusion. Elle ne se réalise qu'en rêve. Descendue au terre à terre de la pratique, elle a subitement perdu ses ailes ; et bientôt lasse, sinon détrompée, elle s'arrête dans son essor, lâchement.

Nous verrons bientôt comment on discerne le vrai du factice, car enfin l'imagination, loin d'être en soi une ennemie, est un auxiliaire : auxiliaire puissant, mais peu sûr, qui appelle tous les contrôles.

III. *Influence des habitudes ou humilité sans vie.* — A l'influence du milieu et à celle du tempérament s'ajoute une troisième source d'illusion : l'influence persistante de vertus disparues.

Il se rencontre des personnes vraiment orgueilleuses qui éprouvent le besoin de faire des actes d'humilité, de confesser leur misère et quelques-uns de leurs torts. — Elles se mettent au dernier rang et s'accusent même des maux publics... Chose étonnante, elles font tout cela avec une sorte de conviction.

Quelle est l'explication de ce phénomène? Nous la trouverons dans une observation magistralement présentée par saint François de Sales. Elle porte, il est vrai, sur la charité, mais comme elle part du principe même des vertus, l'habitude, elle s'applique parfaitement à l'humilité. « Ce reste d'amour qui survit à la charité dans l'âme coupable, dit-il, n'est pas la charité, mais un *pli* et *inclination* que la multitude des actes a donné à notre cœur..., c'est un simple *écho* qui répète la voix. Ce n'est pas la parole d'un vivant, mais celle d'un rocher creux et vain. »

Oui, quand l'orgueilleux profère contre lui-même tant d'âpretés, son accent sonne faux ; il se répète avec une insistance de mauvais aloi ;

et, devant son exagération et son amertume, sans trop savoir pourquoi, on demeure inquiet.

Formule autrefois sincère et qu'on a retenue!... Besoin autrefois senti et qui persiste dans la seule habitude!... telle est la nature de cette humilité, dont la puissance est encore si grande qu'elle provoque parfois des émotions et des larmes, et que tout cela ne manque ni de douceur ni de quelque sincérité.

« Eh bien! ajoute saint François de Sales, n'est-ce pas une grande pitié de voir une âme qui se flatte en cette imagination d'être sainte, demeurant en repos... et se trouvant enfin que sa sainteté est feinte, que son repos est léthargie et sa joie une manie. »

Terminons par une remarque qui doit attirer l'attention des personnes ferventes :

Une personne admirée pour son humilité et qui le sait, trouvera de nouvelles délices à se faire humble, à se croire humble. Plus elle verra l'impression qu'elle produit, plus elle s'enfoncera dans le sentiment de son néant... Mais tandis qu'elle croit goûter la pure humilité, c'est peut-être la douceur de l'estime commune qu'elle savoure; et c'est l'action de ce poison qui lui communique ce surcroît d'ardeur...

Réflexions. — O mon Dieu, j'ai peur! quoi, tant d'illusions possibles! mais c'est à désespérer!... Si je me sens de l'éloignement pour l'humilité, je ne suis pas humble ; et, si j'éprouve pour elle de l'admiration, peut-être ne le suis-je pas davantage!

J'en fais des actes nombreux dans mes méditations ; je me contiens dans les occasions où mon amour-propre est blessé ; j'éprouve du plaisir à dire du mal de moi-même et la pensée de l'humilité répand en mon cœur une joie sensible : suis-je humble?

Attendez ! De ces actes nombreux dans la méditation, nous n'avons rien à dire, sinon qu'ils comportent trop peu de difficultés pour témoigner formellement en faveur de la vertu. — De ce que l'on se contient dans les occasions où l'amour-propre est blessé, il ne ressort pas la preuve absolue que l'on se contient par humilité : la simple prudence y suffit d'ordinaire, et, dans certains milieux, l'amour-propre lui-même commande cette conduite : le désir de ne point passer pour orgueilleux, pourait être le seul agent de cet effort. — Quant au plaisir que l'on éprouve à parler en mal de soi et au goût sensible qu'évoque la pensée de l'humilité, il n'en faut pas faire grand état : ces goûts, très réels chez les grandes âmes, ne sont le plus souvent, chez les âmes ordinaires, qu'un certain contentement de soi, ou tout au plus une admiration platonique de la vertu. Attendez les occasions positives : un mépris que rien ne compense, une préférence pour les autres qui vous rabaisse, un insuccès dont on vous rend responsable, une confiance qui se retire, tout simplement un reproche, bien mérité d'ailleurs... Ah ! si le goût persiste, s'il accueille sans ostentation ces abaissements, s'il répand dans l'âme un contentement profond et donne à la vie spirituelle un surcroît

d'ardeur, rassurez-vous : un tel goût, produisant de tels effets, est un goût de bon aloi. Il ne vient pas de la nature ; Dieu seul peut l'inspirer.

Sans doute, il est bon de s'étendre vers tout progrès, et de porter aussi loin que possible l'humilité comme les autres vertus, mais il faut le faire dans la vérité. Nous ne saurions trop le redire : N'affirmons que ce que nous voyons ; soyons sincères devant nous-mêmes, comme nous nous imposons de l'être devant le prochain. Dans nos prières, dans nos élévations de cœur vers Dieu, ayons la probité de nous interdire toutes les formules d'humilité, que nous dicteraient seuls, ou les sentiments des saints, ou notre propre imagination. Ces formules ne produisent que l'illusion de la vertu, l'orgueil peut-être. Ne fussent-elles que vaines et vides, elles ne sont ni dignes de Dieu, ni, pour nous, fortifiantes. — Ah ! que le vrai est bon et qu'il est beau ! Seul, il est à la fois lumière et force, car seul c'est la vertu.

Coup d'œil sur les deux méditations qui vont suivre

Au sortir de ces considérations pénibles, attristantes même, sur les fausses humilités, élevons nos regards vers l'humilité véritable. Ses traits vont nous apparaître pleins de clarté, dans la tendance prononcée à l'effacement et au sincère mépris de soi-même, et dans cette ravissante disposition qui en émane, l'inclination à estimer les autres.

Son action directe produira la paix, la ferveur, la fécondité, cette triple manifestation de la belle santé de l'âme.

Etude facile, car, pour amener au grand jour ces riches découvertes, elle n'a qu'à les dégager de principes établis déjà ; — étude instructive néanmoins, parce qu'elle fait surgir à chaque pas des conséquences imprévues ; — étude éminemment utile, puisque de ces principes et de ces conséquences, elle compose une doctrine pratique ; — étude encourageante aussi, où tout est lumière, beauté, dilatation.

Nota. — Les personnes qui en auraient le temps et l'attrait, pourraient utilement consacrer trois méditations à chacun des deux exercices qui vont suivre. A cause de leur importance, nous indiquerons quelques séries de réflexions et d'affections.

Quatrième Semaine

PREMIÈRE MÉDITATION

XXIIe EXERCICE

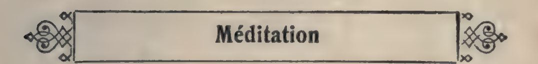
Des caractères de la véritable humilité

Premier point : Inclination à l'effacement. — *Deuxième point :* Inclination au mépris de soi-même. — *Troisième point :* Inclination à l'estime du prochain.

Préparation pour la veille. — Nous étudierons demain les caractères distinctifs de l'humilité. L'humilité est une vertu ; donc, elle doit être une force *permanente.* Mais sur quel point portera-t-elle son effort ? Sur cette tendance dangereuse qu'il faut dominer : la tendance à nous surfaire dans notre propre estime et à nous surélever dans l'opinion des autres. Elle lui oppose d'abord l'inclination au simple effacement ; allant plus loin, elle fait naître l'inclination au mépris, qui, en certaines âmes, devient un véritable amour.

Une telle disposition n'est-elle pas contre nature ? Point du tout, car éminemment pacificatrice et bienfaisante *comme tendance,* elle ne pourrait être contre nature que *dans ses actes ;* mais si la tendance relève de la vertu spéciale dont elle est le mouvement, les actes

relèvent en tout et pour tout de la prudence. Par elle, nous le verrons plus loin, les droits des vertus seront sauvegardés ; la dignité personnelle sera maintenue ; toutes les initiatives utiles seront prises ; en un mot, ce qui doit être fait sera fait ; l'humilité n'interviendra que pour donner à toute cette activité un caractère en quelque sorte impersonnel, établissant ainsi la liberté de Dieu dans son action sur l'âme, et la fidélité de l'âme dans sa parfaite obéissance à Dieu.



Prélude. — Demander la grâce de ne point se décourager en voyant tout ce qu'exige l'humilité.

I. *Inclination à l'effacement.* — « *Ama nesciri.* Aimez à être ignoré. » (*Imitation.*)

1° « L'humilité cache tout ce qui est vertu et perfection humaine; elle ne le fait paraître que par charité... elle est simple par dessus tout, et elle ne veut ni paraître savoir ce qu'elle ignore, ni avoir l'air d'ignorer ce qu'elle sait. » (Saint François de Sales.)

2° Elle n'aime pas les éloges; elle ne saurait néanmoins repousser ceux qu'elle croit mériter. Elle s'ingénie alors à détourner l'attention, et c'est si facile ! Parlez aux autres d'eux-mêmes et vous serez vite oublié. — Une personne moins humble prendrait des airs effarouchés et nie-

rait l'évidence : attitude fausse, humilité douteuse. Oh! la vérité, la simplicité, même et surtout dans l'humble effacement.

Quand elle réussit, c'est à Dieu qu'elle en fait remonter la gloire; quand elle échoue, c'est elle seule qu'elle accuse... La raison s'étonne de cette partialité, mais l'âme humble se l'explique à merveille : est-ce que Dieu n'est pas le principe premier et nécessaire à tout acte bon! Est-ce que l'Etre parfait peut avoir une part quelconque dans un insuccès?

3° Au reste, elle pense très peu au bien qu'elle fait, encore moins aux éloges qu'elle reçoit. Elle éponge avec soin ces vaines complaisances d'orgueil qui suintent en nous de tous les côtés... Elle sait que la moindre trace qu'elle en laisserait aux parois du vase, serait un principe de corruption pour tout le bien que Dieu y pourrait mettre.

4° Choisir l'emploi le moins en vue, la place la plus effacée, lui paraît tout naturel. Elle n'ambitionne rien de ce qui distingue, et si elle est appelée à faire de grandes choses, elle y va enveloppée de modestie. Partout elle cherche l'oubli, comme pendant la chaleur on cherche l'ombre et elle s'y trouve bien.

5° Par goût, elle est inclinée vers les petits et les pauvres. Quand l'orgueil ne nous aveugle pas, Jésus est transparent en eux : « *Ce que vous aurez fait au plus petit, c'est à moi que vous l'aurez fait.* » O Humilité révélatrice!

Réflexions et sentiments. — 1° Impression de paix profonde et suave; — 1° Dépendance

libre et souple à tous les vouloirs divins ; — 3° Facilité à se faire agréer, écouter, aimer; — 4° La simplicité consiste à éviter le factice, et en cela l'humilité est vraie ; puis à se dégager du multiple, et en cela elle vise Dieu avant tout ; — 5° Son influence heureuse sur l'intelligence des vérités de la foi ; — 6° Instinct mystérieux qui lui révèle le bien ; — 7° Chaude atmosphère où toutes les vertus se développent ; — 8° Disposition éminente à la vie intérieure ; — 9° Place laissée vide et que Dieu remplit ; — 10° Le plus grand bien a toujours été fait par ceux qui s'effacent : Dieu vient les prendre comme par la main et les accompagne ; — 11° Se résoudre à cette humilité ; — 12° Comparer sa vie à cet idéal et prendre des résolutions pratiques.

II. ***Inclination au mépris de soi-même.*** « *Qui se connaît bien se méprise.* » (*Imitation.*)

L'humilité d'effacement a pour objet l'estime des autres : elle modère et dirige le désir inné que nous en avons. L'humilité qui concerne le mépris de nous-mêmes, s'adresse à une autre tendance : l'***estime de soi,*** dont les écarts sont très funestes.

Certaines natures ont grand besoin de cultiver l'inclination au mépris de soi-même, car, si le désir de l'estime des autres est plus général, le sentiment excessif de l'estime de soi est bien plus violent. C'est lui qui fait les vrais orgueilleux, ces hommes qui tranchent et s'imposent, brisent les oppositions les plus légi-

times, dédaignent les conseils, et méprisent leur entourage.

Il n'est pas nécessaire que l'orgueil atteigne ces excès pour être odieux et perturbateur. Jetons sur notre vie un regard sincère, prenons conscience de nos véritables sentiments; et, si nous y découvrons quelque chose de cette dangereuse tendance, ayons le courage de nous incliner résolument au mépris de nous-même.

1° L'âme humble s'applique à connaître le peu qu'elle vaut; et, pour cela, elle pense souvent à ce qui la rabaisse au point de vue du talent, des avantages extérieurs, des dons même de la grâce, etc.

Se voyant des défauts, des penchants misérables; sentant sa vertu toujours chancelante, elle rougit des témoignages d'estime qu'elle est obligée de subir : « Si l'on savait! » dit-elle.

2° Lui arrive-t-il de commettre l'une de ces maladresses qui ne nuisent qu'à l'amour-propre elle s'applique à l'aimer, et se défend d'en atténuer, sans motif, la fâcheuse impression.

S'il s'agit d'une faute, elle l'envisage sous deux aspects : la faute contient l'offense de Dieu, et elle la hait; — mais la faute contient aussi l'humiliante manifestation de nos mauvais instincts et de notre incurable faiblesse, et elle se réjouit... Oui, elle se réjouit, car la faute est pardonnée; elle n'est plus, tandis que l'humiliation demeure. Or, toute humiliation est bonne, elle nous aide à devenir humble, et fait ressortir la miséricorde de Dieu.

3° Toujours défiante d'elle-même, l'âme humble consulte volontiers; et, quand la pru-

dence le permet, elle s'adresse même à ses inférieurs. — Elle sera heureuse ensuite d'attribuer le succès aux avis qu'elle a reçus.

4° Dans les milieux où est établi l'usage de la monition, elle rend facile et douce la tâche de l'amitié. « Dites-moi bien librement tout ce que vous avez remarqué de défectueux... Oh! que c'est juste et que je vous remercie... Vous verrez que, grâce à vous, je finirai par devenir meilleur... » Et tout cela sent la sincérité et la joie dans l'amour de l'humilité et de la perfection.

5° C'est au confessionnal qu'elle donne libre carrière à son besoin d'humiliation... Certains motifs bas dont on rougit; certaines fautes avilissantes du passé... elle se plaît à les faire connaître et à les rappeler. — Elle se garde bien de changer l'effet de ses aveux par l'exagération ou par quelqu'autre habile moyen... elle veut paraître vile et non pas humble, même aux yeux de son confesseur... — Avons-nous besoin de le dire : la vérité défend de s'attribuer des torts que l'on n'aurait pas; et la sagesse ne saurait permettre de se faire mal connaître, sous prétexte de s'humilier.

6° Certaines occasions mettent particulièrement à l'épreuve le mépris de soi. On vous reprend; on vous avertit d'une erreur, d'une imprudence. Réfléchissez d'abord, et si l'observation est juste, remerciez franchement; et gardez-vous d'ajouter l'une de ces protestations qui sentent le désarroi d'un amour-propre blessé : oh! vous avez bien raison! je n'ai que des défauts! ah! si vous connaissiez toute ma misère!...

7° Par contre, lorsque vous donnez un avis et qu'on le dédaigne, si vous montrez quelque dépit, si vous prononcez quelques-unes de ces paroles d'humeur : « Après tout, c'est votre affaire, d'ailleurs vous en savez plus que moi!... » vous ne parlez sûrement pas sous l'influence de l'humilité. D'un acte de charité, vous faites une question d'amour-propre, et votre zèle s'arrête déconcerté; tandis qu'une humilité profonde, ne considérant que le plus grand bien, eût conseillé peut-être de douces instances, s'il s'agit d'un égal, de fermes remontrances, s'il s'agit d'un inférieur dont on a charge.

Réflexions et sentiments. — 1° Beauté morale de cette disposition; — 2° Principe de sagesse; — 3° Sauvegarde très sûre; — 4° Puissance incomparable pour le bien; — 6° Foyer de tendresse; 6° Qui n'aimerait une telle âme? — 7° Qui lui refuserait sa confiance? — 8° Quels sont à son égard les sentiments de Dieu, ses dispositions généreuses, son indulgence au besoin?... Ne le voyez-vous pas sans cesse prêt à lui témoigner son amour? — 9° Ah! qui me donnera de m'oublier et de me perdre dans un sincère mépris de moi-même! — 10° Long regard sur Jésus humilié; — 11° Demander vivement la grâce de comprendre, de désirer, de vouloir; — 12° Se mettre de son mieux dans cette disposition du mépris habituel de soi, et se tenir dégagé de toute vaine complaisance.

III. *Inclination à estimer les autres.* — « N'avoir aucune bonne opinion de soi et estimer beaucoup les autres, c'est une grande sagesse et une haute perfection. » (Imitation.)

L'estime pour le prochain n'est pas un acte direct de l'humilité, mais elle en est le résultat le plus constant et la preuve la plus certaine. On peut craindre de se tromper sur l'amour que l'on croit avoir pour l'effacement et le mépris; qu'on se rassure si, parallèlement, on se sent une inclination franche à estimer les autres.

Si j'ai l'amour réel de l'effacement, nul ne me fait ombrage; si j'éprouve pour moi-même un sincère mépris, je relève d'autant les autres par comparaison. C'est le contraire de l'orgueil qui, en se surélevant, les rabaise.

1° « *Alios reputa meliores te.* Estimez les autres meilleurs que vous », dit saint Paul. Voilà votre règle pratique. 1° L'âme humble ne se préfère à personne et ne ***pense jamais mal des autres.***

Ses propres défauts l'occupent assez pour qu'elle cherche à voir ceux du prochain. Quand elle les rencontre, elle les excuse; et, si elle ne le peut, elle les regarde avec indulgence[1]. Elle est encore plus jalouse de cette délicatesse pour

1. Cela ne signifiie point qu'elle approuve ce qui est mal ou imparfait, et cette conduite ne s'applique pas aux cas où l'on a le devoir de juger, soit pour diriger les autres, soit pour se défendre soi-même.

Incliner à juger les autres meilleurs que soi, n'implique nullement le désir de les imiter dans leur conduite, si cette conduite est défectueuse.

ses pensées qu'elle ne l'est pour ses paroles; car c'est aller plus avant dans la vertu.

2° Un sentiment lui est particulièrement en horreur, le mépris du prochain, ce signe caractéristique de l'orgueil.

Un tel sentiment vient-il à faire invasion dans son cœur, aussitôt elle le désavoue; et, pour en faire disparaître l'influence, elle réagit contre l'impression fâcheuse, en s'efforçant de la remplacer par une impression favorable. Dans ce but, elle ***fixe sa pensée*** sur les bonnes qualités de la personne, ou sur l'amour que Jésus lui porte.

3° Dans tous ses rapports avec le prochain elle a l'esprit éminemment raisonnable. L'humilité l'incline à se montrer juste, impartiale et généreuse. — Elle n'est ni exigeante ni chagrine. — Elle ne se froisse pas pour un oubli ou un manque d'égard. — Elle est foncièrement douce et facilement reconnaissante... parce qu'elle croit ne rien mériter.

4° Est-elle par hasard l'objet de quelque injustice ou de quelque violence, bien loin de se livrer à l'indignation, elle commence par examiner si elle n'y aurait pas donné lieu; puis, songeant à ses propres offenses, elle reconnaît que Dieu a bien le droit de se servir des autres pour la punir. Aussi rien n'est plus suave que le cœur humble; il semble avoir perdu le triste pouvoir de s'irriter : il se sent si pauvre[1] !

1. Cette disposition ne s'oppose pas à la défense légitime de nos droits et de nos intérêts; elle la rend, au contraire, plus sûre, par le calme qui permet de voir plus clair, et par la bienveillance qui amène les conciliations.

Réflexions et sentiments. — 1° Admirer la divine ordonnance des vertus. La charité naissant en quelque sorte de l'humilité, trouvant sous ses ailes sa sauvegarde la plus efficace, la chaleur qui la fait généreuse. — 2° Voyez combien, avec cette disposition, le support du prochain serait facile. — 3° Seule, l'estime qu'on a pour les autres, permet de les encourager efficacement; or, l'encouragement est le plus puissant moyen d'agir sur les volontés. — 4° Que serait une famille, un groupe de personnes, où chacun aurait une charité faite d'humilité : jamais d'aversion, jamais de reproches amers, jamais de jalousies, ni de comparaisons pénibles, pas de susceptibilités et de froissements. — 5° Remarquez-le bien, l'estime du prochain, née de l'humilité, est une estime ***spontanée,*** sortant d'une conviction intime. Celle qui serait déterminée par le ***précepte*** de charité, pourrait se porter aux mêmes actes, mais en se les imposant. Or, les actes commandés, s'ils sont aussi vertueux, ne sont ni aussi forts, ni aussi suaves. — 6° Concevoir un vif désir d'estimer tout prochain et plus particulièrement les personnes de mon entourage. — 7° Examiner ma conduite à leur égard, mon attitude, mes procédés, mes paroles. — 8° Sonder mon cœur : n'y trouverai-je que bienveillance? ne suis-je pas au contraire difficile, exigeant, mécontent? 9° Appeler fortement l'humilité qui dispose à l'estime des autres; la demander avec instance.

ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur le rôle de la volonté et de la sensibilité dans la vertu

A la suite de ces méditations qui déconcertent nos habitudes d'esprit, étudions sérieusement les impressions qu'elles nous laissent.

La principale est une sorte de découragement, de terreur peut-être : « A ces conditions, je ne suis pas, je ne peux pas être humble ! Si je m'abaisse, c'est à contre-cœur; si je conçois du mépris pour moi-même, c'est sans beaucoup de conviction ; et je ne me sens pas pour les autres une cordiale estime ! Sans *inclination* pour ces choses, je suis donc sans vertu ? »

Désirez-vous ces dispositions ? Assurément. — Eh bien ! c'est aller vers elles. — Que tout cela vous coûte ou non, êtes-vous *résolu* à vous y exercer ? Sans doute. — Mais voilà le mouvement vertueux, l'humilité de volonté ; et, pour beaucoup d'âmes, la seule actuellement possible !

Sachez que la vertu réside dans la volonté seule; et que l'inclination qui forme son essence, est une inclination de *volonté* et non de *sensibilité.* Le goût suivra peut-être une longue habitude, ou résultera d'un très grand amour; il deviendra ainsi pour les actes un très puissant secours; il donnera à la vertu un plus doux attrait, mais il ne constituera jamais la vertu par lui-même; et la vertu, sans lui, pourra

toujours exister, agir et se développer. Essayons d'établir par une analyse rigoureuse cette importante distinction. Elle n'éclairera pas seulement le cas présent, elle prêtera aussi sa lumière à un grand nombre d'incertitudes diverses.

I

1° Ne confondons pas la *volonté* et la ***sensibilité.*** La volonté, c'est la détermination, le choix; la sensibilité, c'est tantôt le goût et tantôt le dégoût. — Le goût, c'est l'impression heureuse qui attire; le dégoût, c'est l'impression pénible qui éloigne.

2° La sensibilité et la volonté obéissent à des lois distinctes. — La sensibilité aime ce qui est conforme ***à ses goûts;*** — la volonté, ce qui est conforme ***au devoir.***

L'on peut donc aimer et détester en même temps le même objet. Ainsi la nature se complaît-elle dans une satisfaction d'amour-propre que désavoue la volonté. Ainsi conserve-t-elle du dégoût pour une humiliation pleinement acceptée cependant. — En fait de vertu, préférer c'est aimer. — La vertu, répétons-le, réside dans la volonté seule.

3° Elle a pourtant sous sa dépendance la sensibilité, car elle étend son mouvement à toute notre nature morale. Or, plus elle est puissante, plus elle passe avant dans la sensibilité, qui, à son tour, lui prête l'important concours de ses goûts et de ses ardeurs.

II

Remarquons-le, toutefois, le pouvoir de la vertu sur la sensibilité n'est ni un ***pouvoir direct***, ni un ***pouvoir absolu***.

1° La volonté ne peut commander à cette capricieuse faculté d'avoir telles ou telles impressions; mais elle peut lui ***présenter***, en les faisant valoir, les objets qui les déterminent.

2° Ce pouvoir, qui n'est qu'***indirect*** dans ses moyens, n'est pas **absolu** dans ses effets. L'impression provoquée peut ne pas se produire. Mille dispositions difficiles à analyser, viennent y mettre obstacle. Le goût sensible, en effet, dépend du tempérament, des circonstances heureuses, de la nouveauté, etc., toutes choses qui échappent à notre choix.

3° Dieu intervient aussi. Tantôt il se contente de permettre le jeu régulier de ces dispositions contraires, tantôt il agit de lui-même : « J'augmenterai ta sensibilité », dit le Sauveur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Souvent, en effet, notre amour-propre acquiert une impressionnabilité maladive. Telle humiliation, jusque-là bien supportée, nous paraît tout à coup intolérable...

4° Que la tentation, à son tour, nous apporte le trouble, le dégoût, la révolte... l'épreuve est complète ; mais la vertu demeure intacte dans les hauteurs de la volonté.

Courage! Dieu veille. Nous sortirons de là plus détachés, plus fermes, plus aimés de Dieu, et, ce qui nous intéresse particulièrement ici..., plus humbles.

Quatrième Semaine

DEUXIÈME MÉDITATION

XXIII° EXERCICE
DONT ON PEUT FAIRE UTILEMENT TROIS MÉDITATIONS

De la véritable humilité
Ses effets

Premier point : La Paix. — *Deuxième point :* La Ferveur. — *Troisième point :* La Fécondité.

Préparation pour la veille. — Une vertu peut être connue, soit par ses caractères, soit par ses effets. Les caractères révèlent son essence ; les effets, son action. Les deux méthodes arrivent au même résultat, quoique d'une manière différente. Une humilité qui a toute son essence, est nécessairement vraie ; une humilité qui produit tous les effets qu'on en doit attendre, l'est également. Ces deux preuves ne se contredisent jamais, et leur examen successif fait entrer toujours plus avant dans la connaissance et l'amour de la vertu. — Quel encouragement si l'on découvre, en ses dispositions, quelques traits de l'humilité, ou dans sa vie la manifestation de quelques-uns de ses effets ! Quel avertissement si l'on constate des caractères ou des effets contraires !

La paix, la ferveur, la fécondité sont les effets de l'humilité. Mais alors, l'humilité serait la vie spirituelle dans son plein épanouissement : une vie qui se possède, qui agit et qui se répand! L'atmosphère est pure, la sève puissante et la moisson riche! Le cœur se dilate, l'action devient facile, et le succès couronne l'effort!

O mon Dieu, faites que je comprenne et que je goûte ces choses; faites que j'y puise un grand courage et quelque joie. Si le remords me saisit, si le découragement lui-même m'assiège, à la vue de ma vie sans ferveur et sans fécondité, montrez-moi que tout peut se réparer encore, et que j'ai dans mon infidélité même, dans cette triste indigence qui me trouble, la raison la plus forte de me faire humble. — Il y va de votre gloire, ô mon Dieu! Il y va de votre règne dans les âmes, ô Jésus! — S'il le faut, abaissez-moi, broyez-moi; j'y consens : je serai peut-être le grain de froment, qui, pour éclore, a besoin d'être caché sous terre et foulé aux pieds.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de comprendre comment tous les biens m'arriveront avec l'humilité.

I. *La paix.* — 1° « *Invenietis requiem...* vous trouverez la paix. » — C'est la *promesse* du divin Maître; elle est formelle; elle est spéciale

à l'humilité. — C'est la ***nature des choses.*** En effet, la paix se définit : l'ordre maintenu : *pax est tranquillitas ordinis* (saint Augustin). Or, l'humilité, c'est l'ordre à tous les degrés : elle nous rend soumis à Dieu, doux au prochain, résignés à nos propres misères... D'où viendrait donc le trouble?

La paix est le grand ***bien*** de l'exil, comme la jouissance est le grand bien de la patrie ; car elles sont l'une et l'autre le règne de Dieu.

La paix est le plus impérieux ***besoin*** de l'âme... Pour avancer vers Dieu, il faut être pur, c'est vrai : mais il faut aussi être en paix.

2° L'orgueil est un désordre qui nous déplace. Un rouage déplacé produit le trouble. L'orgueilleux se plaint facilement, et des hommes, et des événements, et de Dieu même. — Il tient à sa volonté et il s'irrite des résistances. — Il est ambitieux et il se dépite. — L'insuccès l'abat et le succès ne lui apporte pas la paix. Il se recherche au lieu de chercher Dieu ; et il n'est jamais satisfait.

Heureux si, atteint de quelque déception plus amère, il sait courber le front ; dans l'humble aveu de son erreur, il retrouvera la paix. — L'humilité calme la douleur et répare le mal... — Elle nous remet à notre vraie place... — Elle nous rend à nous-mêmes, et nous ouvre le cœur de Dieu.

Quel repos dans ce Cœur après tant d'agitations ! Quel bien-être après tant de souffrances : ***Invenietis requiem !***

3° Il y a de grandes humiliations qui remplissent d'une immense paix. Elles avaient

envahi l'âme dans ses profondeurs les plus délicates ; mais elles y ont trouvé pour les accueillir une humilité généreuse ; et, dans leur embrasement céleste, où rien d'humain ne se mêle, s'est allumée cette joie supérieure qui consume la victime, comme un holocauste d'un incomparable parfum.

Cette joie, il est vrai, n'illumine que les hauteurs. La partie de l'âme qui touche à la terre, demeure parfois dans les ombres... C'est que l'âme immolée elle-même a besoin de rester humble à ses propres yeux.

« Mon fils, dit l'*Imitation*, appliquez-vous à faire la volonté des autres plutôt que la vôtre. Choisissez toujours d'avoir moins que plus. Prenez constamment la dernière place et le rôle de la soumission. Demandez que la volonté de Dieu se fasse pleinement en vous. C'est par cette voie que l'homme pénètre dans la région du repos. »

Cette route vers la paix, n'est-ce pas l'humilité elle même qui l'a tracée ?

La paix ! — Ne suis-je point parfois déconcerté, triste, mécontent des autres et de moi-même ? Cet état ne se produit-il pas à la suite de quelque humiliante déception, de quelque insuccès, de quelque faute commise, de la vue désolée d'une misère persistante... Je n'avais donc point de moi une idée assez basse ! Je n'étais donc pas prêt à subir l'humiliation ! Je ne trouve point en moi la facilité, l'inclination qui appartiennent à la vertu. Et que je suis loin d'avoir l'amour de l'abjection !

Quel sacrifice d'amour-propre me faut-il accepter dès maintenant pour m'assurer la paix ? Si je me mettais à aimer tout ce qui m'abaisse, soit au dehors, soit au dedans? Si, du moins, j'accueillais l'abjection avec une douceur amie? J'admire la paix des grandes âmes sous l'opprobre, car elle est le signe d'une force maîtresse d'elle-même ; cette beauté morale je l'envie, mais Dieu seul la donne !

II. *La ferveur.* — « *Humilitas... præbet hominem patulum ad suscipiendum influxum divinæ gratiæ.* L'humilité rend l'homme malléable à l'action de la grâce divine (saint Thomas).

1° La ferveur n'est pas la sainteté ; elle n'est pas la perfection ; elle est l'***activité spirituelle.*** — Sous son influence, les vertus agissent, s'entr'aident, se développent. — Tantôt cet exercice se fait avec facilité, tantôt il exige des efforts pénibles. C'est tantôt le printemps avec ses fleurs qui charment, et tantôt l'automne avec ses feuilles qui jaunissent en laissant voir des fruits mûrs.

Mais, consolation ou épreuve, printemps ou automne, c'est toujours le ***mouvement intense de la vie.*** — Or, cette activité qui caractérise la ferveur, dépend de l'***abondance des grâces.*** Elle en dépend à tel point que, sans grâce, on reste inerte; et qu'avec beaucoup de grâces on court, on vole. — La grâce c'est la sève qui monte, c'est le sang qui circule, c'est la chaleur vitale qui se répand dans l'être tout entier.

2° D'autre part, la distribution des grâces relève entièrement de Dieu. Or, Dieu est libre

et entend rester libre. Sans doute la coopération assure des grâces; mais il faut des grâces pour cette coopération même. Quel meilleur moyen de les obtenir que de lui plaire? Or, l'âme lui plaît par sa **physionomie**, et le touche par son **attitude**.

— Etudions la physionomie de l'âme humble. C'est un mélange de respect, de soumission et d'amour; un reflet du profond sentiment de sa misère; une expression inimitable de vérité et de simplicité. Comment ne plairait-elle pas à Dieu?

— Considérons son attitude. C'est celle du pauvre qui sent ses besoins et qui prie. Son mouvement le plus naturel est de regarder Dieu, à genoux. « La prière de l'humble pénètrera le ciel. *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.* »

Voyons les yeux du Tout-Puissant séduits par la vue de cette âme, et ses oreilles charmées par l'accent de sa prière. Son Cœur s'ouvre et verse sur elle des grâces aussi continuelles que son humble attitude, aussi puissantes que ses humbles instances.

Divinement éclairée et excitée, cette âme avance, d'un pas aussi rapide que sûr, vers la perfection et la sainteté : la perfection, c'est la vertu longuement exercée; la sainteté, c'est le mérite lentement accumulé.

3° Jetons un coup d'œil sur l'âme orgueilleuse. Elle déplaît à Dieu, ferme son Cœur et éloigne ses miséricordes.

Elle ne sent pas le besoin de prier, elle prie

peu ou mal ; aussi demeure-t-elle languissante, comme une plante sans soleil.

Il lui reste peut-être assez de grâces pour vivre, pas assez pour vivre avec intensité. Elle ne saurait donc être fervente.

— La ferveur! Je me plains de ma langueur intime, de mes sécheresses dans la prière, de mon peu d'ardeur en face des devoirs ennuyeux. Je constate que, contrairement à la loi de toute vie, je ne progresse point. Ma vigilance est distraite, mon action molle, mon goût des choses de Dieu presque nul.

Comment expliquer cet affadissement? Ne serait-ce pas que l'humilité me manque, l'humilité, ce stimulant de toutes les activités, cette disposition qui attire toutes les grâces? Pour avoir cette humilité qui stimule, il ne suffit pas de tenir à l'écart toute sotte vanité, toute prétention excessive, j'ose dire, il ne suffit pas de n'être point orgueilleux : l'humilité négative exclut la faute ; elle ne fait pas surgir la ferveur. Il y faut une action plus positive, un regard plus suppliant, un vif sentiment de sa bassesse, une inclination décidée vers ce qui est humble, un cri vers Dieu!

Cherchons la ferveur dans la pratique de l'humilité, dans son sentiment vivifié et, s'il se peut, rendu sensible ; défendons-nous surtout de toute agitation d'amour-propre où la force s'épuise.

III. *La fécondité.* — 1° *Nisi granum frumenti...* Si le grain de froment est jeté en terre et

foulé aux pieds, s'il prend toute l'apparence de la mort, c'est alors qu'il porte des fruits en abondance.

Cette terre qui cache,... ces pieds qui écrasent,... cette apparence de mort qui anéantit : voilà l'image parlante de l'humilité; voilà la condition de la ***fécondité spirituelle.***

La ferveur est l'effet de la grâce agissant au dedans; la fécondité est l'effet de la grâce agissant au dehors. L'une produit le bien dans notre âme propre; l'autre le produit par nous dans l'âme du prochain. Elles obéissent d'ailleurs à des lois semblables.

2° Voyons le goût de Dieu dans le choix de ses auxiliaires. Il s'adresse aux petits, aux hommes qui ne peuvent lui apporter qu'un concours dérisoire. *Infirma mundi,... quæ stulta sunt elegit.*

Quel est son but? Dégager son action, la rendre manifeste, éclatante; en obtenir toute la gloire... Un instrument de grande valeur paraîtrait faire triompher la cause par ses propres ressources... Il serait peut-être assez vain pour le croire lui-même.

Le choix des Apôtres et des premiers chrétiens se répète dans tous les temps; et, quand Dieu suscite des hommes de grande valeur, il les fait plus grands encore par l'humilité; car il n'a pas coutume de demander à l'orgueilleux son concours, hélas! ni de lui prêter le sien.

Que de talents restés inféconds pour cette seule raison; et par contre, que d'œuvres merveilleuses sorties des labeurs d'un humble saint François, d'un humble saint Vincent, d'une humble femme du peuple!...

Tout prospère entre ses mains, et l'on s'en étonne.. Tout s'évanouit entre les mains de l'orgueilleux, et il ne peut le comprendre. « Il a plus d'habileté que cet autre, et il s'est largement dépensé pourtant!... Mais il est écrit : « *Ce n'est pas celui qui plante ou arrose qui donne la fécondité! neque qui plantat est aliquid, etc...* »

3° A cette cause générale : la bénédiction de Dieu, nous pourrions ajouter l'action des causes secondes. L'humble se défie de lui-même, réfléchit et consulte... or, ces actes constituent la prudence. — L'orgueilleux tient une conduite opposée. — D'autre part, il suscite autour de lui toutes les oppositions par sa raideur, ou toutes les antipathies par sa suffisance. Dieu, pour arriver à ses fins, n'a donc très souvent qu'à laisser les causes elles-mêmes produire leurs effets.

4° Disons-le cependant, il fait passer quelquefois le bien par les mains de l'orgueilleux. Il agit ainsi, soit par respect pour une mission qu'Il lui a confiée, soit par égard pour des prières venues d'ailleurs, soit enfin par amour pour les âmes qui n'ont à leur portée que cette ressource.

Son action n'en ressortira pas moins lumineuse au jour des révélations dernières. Mais, dès ici-bas, l'imbécilité de ces intermédiaires sera plus d'une fois dévoilée : « *Insipientia eorum manifesta erit.* » Ainsi l'ouvrier rejette un mauvais instrument après s'en être servi.

— La fécondité! D'où vient que j'ai si peu d'action sanctifiante sur mon entourage? D'où vient que les occasions d'agir sur les âmes se

présentent si rarement pour moi? Combien de personnes dans ma position qui savent se faire une vie féconde! Et je me l'explique. Leurs moindres paroles ont le charme qui pénètre, le charme de ce qui est impersonnel. Leur attitude seule désarme d'avance toute résistance : on sent qu'elles ne s'imposent pas; il semble toujours qu'on leur fait grâce. Elles ne dépriment pas non plus : on vit auprès d'elles dans une atmosphère d'estime qui dilate la confiance et porte à devenir meilleur. Sans humilité, le talent n'est qu'un froid rayon; et l'activité, un simple effort humain. La vie seule produit la vie.

Attirer en soi le Dieu Créateur avec sa grâce : voilà le secret du bien. L'humilité profonde nous vide de nous-mêmes et lui fait place; l'humilité suppliante l'attire par d'irrésistibles appels. O mon Dieu, donnez-moi une humilité non commune, une humilité vivante et sensible, la seule qui soit féconde. Ah! je m'humilierai sans cesse, dans les succès comme dans les revers... Mon unique assurance consiste à reconnaître toujours que tout bien vient de vous et que je suis un serviteur inutile!... Quand vous verrez que je ne veux plus dérober votre gloire, peut-être répandrez-vous sur mes pauvres efforts, une fécondité qu'ils ne connurent jamais[1].

1. Dieu peut permettre que l'humble semble rester infécond. Méconnu dans ses intentions ou dans ses capacités, tenu à l'écart ou paralysé dans l'essor de son zèle, il accumule des richesses de grâces qui se répandront par d'autres voies. Ne faut-il pas, dans l'Église, des sources cachées, comme sur nos terres des eaux silencieuses qui portent au loin la fécondité!

La paix, la ferveur, la fécondité, mais c'est la vie dans sa régularité, dans son mouvement, dans son extension ! La vie qui s'épand sous un ciel profond et lumineux, sans orage; la vie qui fait surgir de toutes parts des efflorescences pleines d'éternité ; la vie qui se multiplie en des âmes voisines ; la vie surnaturelle qui est la vie du Christ en nous, la vie de Dieu dans le Christ et en nous tout ensemble.

La paix ! oh ! donnez-moi cette paix que rien ne trouble parce que l'on est mort à tout ce qui trouble.

La ferveur ! oh ! donnez-moi cette ferveur qui s'élance, qui court, qui vous atteint ô Dieu, suprême objet de nos poursuites.

La fécondité ! oh ! donnez-moi des âmes, des âmes issues de la mienne, de mon amour béni, de mon action dégagée de toute vue propre; cette fécondité, ô mon Dieu, qui sème votre vie dans les âmes pour les transformer en vous.

O humilité, dispensatrice de tous ces dons, je t'admire belle et puissante ; je t'aime, bienfaisante ; je veux te conquérir !

Quatrième Semaine

TROISIÈME MÉDITATION

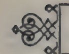
XXIV[e] EXERCICE

De l'humilité dans nos rapports avec Dieu

Premier point : L'esprit de soumission. — *Deuxième point :* L'esprit de religion. — *Troisième point :* L'esprit de reconnaissance et de générosité.

Préparation pour la veille. — J'ai vu ailleurs ce que je suis devant Dieu. Tout ce que j'ai médité m'a rendu sensible le contraste de nos situations respectives ; demain je me mettrai plus particulièrement en face des devoirs qui en résultent. Ces devoirs embrassent toute la vie chrétienne. Mon but ne sera pas de les constater, mais plutôt de m'apprendre à les *pénétrer d'humilité.* L'humilité sera la lumière qui m'en fera saisir l'étendue ; l'onction qui m'en fera sentir les délicatesses ; l'admiration qui exaltera la générosité de mon cœur. Je veux me plonger dans ces vues, en faire ma vie. Je veux que le sentiment de l'humilité accompagne tout le mouvement de mon âme vers Dieu : il passera dans mon obéissance pour la rendre profonde, résolue et toute douce ; en

même temps, il se mêlera à mes actes de religion pour les maintenir dignes de Celui qu'on adore à genoux; et sans cesse il me tiendra sous une impression très vive de reconnaissance et d'amour.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de faire pénétrer l'influence de l'humilité dans mes rapports avec Dieu, pour les perfectionner pratiquement.

I. *L'esprit de soumission.* — « *Humilitas præcipue consistit in submissione hominis ad Deum.* L'humilité consiste surtout dans la soumission de l'homme à Dieu. » (Saint Thomas.) — Soumission universelle: c'est le vaste champ de ses volontés et de ses désirs. — Soumission ferme et sans hésitation : c'est l'ordre des choses; c'est le devoir. — Soumission heureuse : c'est mon bien, c'est ma grandeur.

L'humilité fait disparaître la volonté de la créature, en tant que principe indépendant de détermination, pour y substituer les déterminations divines.

L'âme bien humble réalise donc la sublime demande: *Que votre volonté se fasse en la terre comme au ciel.*

Les *commandements* lui paraissent sages et bons : tout ce qui leur est opposé lui semble détestable. — Ce n'est pas elle qui dirait: Ah!

si telle chose n'était pas défendue ! Ce n'est pas elle qui distinguerait un péché plus ou moins grave, car elle n'en tolère pas le moindre.

Les *conseils* évangéliques la trouvent facilement décidée ; elle les admire tous, et, pour les pratiquer à l'occasion, elle n'attend qu'une indication d'en haut.

Elle écoute le maître au-dedans d'elle-même. Elle reconnaît sa parole à la paix qu'elle laisse. Comment résisterait-elle à ses *inspirations ?* — Elle n'oublie pas cependant que le contrôle de ses attraits appartient au Directeur ; mais c'est son Dieu, là aussi, qu'elle écoute.

L'esprit de foi lui dit que la Providence gouverne les atomes comme les astres, et trace les sentiers de nos vies comme les routes des nations ; qu'elle étend ses soins paternels, de notre existence même au moindre de nos cheveux ; enfin que tous les *événements,* grands ou petits, connus ou inconnus, ont été prévus et disposés par tous ses attributs ensemble.

Docile à ces touchantes vérités, elle ne comprend pas le *murmure :* — elle est douce à toutes les afflictions ; — elle est calme en face de tous les contre-temps. — La résignation lui est comme naturelle : « Dieu l'a permis. — Dieu l'a voulu. — Dieu est le maître. — Ce Maître est bon ! » Voilà toute sa philosophie ; et elle est admirable.

Les *tentations,* même les plus importunes ; les *peines intérieures,* même les plus inexpliquées, la trouvent toujours soumise. Sans doute elle souffre, elle gémit, elle craint, mais elle ne dit jamais *pourquoi ?* ni comme

certaines âmes sans humilité : ***ce n'est pas juste!***

Elle se rappelle ses fautes, ses résistances, son orgueil : — C'est leur punition méritée, pense-t-elle, et ce sera leur remède!...

Elle vit ainsi au milieu de ces ténèbres et de ces assauts, confiante quand même et toujours plus humble... ah ! si elle pouvait lire dans les yeux de son Père du ciel!

II. *L'esprit de religion.* — Un des effets les plus remarquables de l'***humilité,*** c'est l'esprit de religion ; elle le produit de toute la force de son inclination propre.

On aura autant d'esprit de religion qu'on aura d'esprit d'humilité, c'est-à-dire que l'on sentira davantage la distance qui sépare le néant de l'infini.

Quand cette pleine lumière s'est levée sur une vie, elle donne des proportions et des couleurs merveilleuses à tout ce qui concerne Dieu.

Tout est splendide : et la nature, et l'église pauvre, et le nom seul de Dieu. La vue d'une plante, d'un insecte, d'un petit nid d'oiseau... remplit d'une respectueuse tendresse. — L'univers est un grand temple où l'on ne doit passer qu'avec recueillement. L'humilité ressemble à une voix qui nous répète sans cesse : Voyez combien vous êtes petit, voyez combien Dieu est sublime. — Quelle joie pour elle de s'écrier : Celui qui protège mes pas tremblants, est celui qui dirige l'évolution de ce vaste univers.

Cet esprit de religion, l'âme humble le porte

partout. Saint François de Sales, seul dans sa chambre, se sent en présence de la Majesté divine et se comporte avec le même respect qu'en public.

— Arrivons au ***culte***, qui est l'objet spécial de la vertu de religion.

L'***Eglise*** est le palais où réside l'Eternel, — le trône où il reçoit officiellement nos hommages ; — l'autel où lui sont offerts tous les sacrifices. — Elle est encore le lieu saint où ruissellent l'onction des sacrements et la lumière de la parole divine, — le lieu consacré où chaque pierre mérite une vénération émue.

L'esprit de foi fait comprendre ces choses ; l'esprit d'humilité les fait sentir.

L'humble, en franchissant le seuil sacré, se voit couvert de haillons ; il se considère comme un mendiant introduit dans le palais d'un roi. — Cette impression se reconnaît à sa manière d'y prendre l'eau bénite, d'y marcher, de s'y choisir une place. — Il voudrait pouvoir toujours rester à genoux. Si la fatigue l'oblige à s'asseoir, il en demande filialement à Dieu la permission, et garde une posture modeste. — Il ne se permettrait pas la moindre liberté de regard, la moindre distraction de pensée... n'est-il pas bien indigne d'être souffert là !

Que sera-ce durant les offices, les sermons, la messe ! Que sera-ce à la sainte Table... Quoi ! cette pauvre petite créature de néant, de péché... qui occupe dans l'espace un point imperceptible, la voilà admise dans l'intimité de Celui qui est tout !... Elle s'étonne, elle aime, elle adore.

Ainsi, partout et toujours, l'humble est incliné à traiter Dieu en Dieu.

III. *L'esprit de reconnaissance et de générosité.* — 1° Se juger indigne de tout, se voir, pauvre, se sentir infirme; puis, les yeux au ciel contempler le Dieu infini, bon et maternel, se penchant vers cette misérable créature pour la relever, la guérir, l'enrichir et l'aimer, n'est-ce pas donner au sentiment de la reconnaissance l'impression la plus vraie et le stimulant le plus puissant? or, c'est l'œuvre de l'humilité.

L'ingratitude tient peut-être plus à l'inattention et à l'oubli qu'au manque de cœur. Placé en face de la bonté, l'homme tend naturellement vers elle ; mais il passe trop souvent sans la voir. Les bienfaits divins nous enveloppent de toute part : ils sont de tous les jours; ils se répandent sur tous les hommes ; et nous nous habituons à en jouir comme s'ils se produisaient d'eux-mêmes sans une pensée dirigeante.

Les bienfaits particuliers ne réveillent pas toujours notre attention distraite. — Les rapports surnaturels de Dieu avec notre âme sont en quelque sorte continuels. — Les grâces spéciales ne sont point rares ; mais nos yeux, hélas ! restent fermés.

Parfois, cependant, quelque faveur évidente nous les a fait ouvrir, et nous nous sommes écriés : Que Dieu est bon !... Mais bientôt occupés autour de ses dons, nous l'avons oublié lui-même. Nous ressemblons aux petits enfants

qui se laissent combler de soins avec l'égoïsme de l'inconscience.

2° Or, rien ne met en lumière les bienfaits de Dieu, rien ne rend la reconnaissance généreuse, comme l'esprit d'humilité : J'ai mérité l'abandon et je suis l'objet d'une sollicitude attentive ! — J'ai mérité la haine, et je suis l'objet de l'amour !... Ce contraste pourrait se prolonger indéfiniment; il a toute l'étendue de nos misères et toute celle de la miséricorde. Il rappelle ce beau cantique des psaumes qui redit à chaque verset : « *Quoniam in æternum misericordia ejus :* il me faut l'éternité pour chanter toutes vos miséricordes ! »

3° L'âme vraiment humble ne craint donc pas de regarder en elle les dons de Dieu ; et le *Magnificat,* qui s'échappe de ses lèvres, procède de ces deux vues opposées, qui s'harmonisent et se complètent.

Autant la vue du bien qui est en nous est dangereuse quand elle demeure seule, autant elle est utile quand elle reste unie à sa contrepartie : la vue de la bonté de Dieu, source de ces bienfaits.

L'important est donc de nous tenir ***dans la vérité tout entière.***

La légèreté d'esprit, l'attrait de la vaine complaisance, la louange surtout peuvent insidieusement entraîner l'âme hors de ce milieu naturel... ce sont là ses seuls ennemis.

Quatrième Semaine

QUATRIÈME MÉDITATION

XXV[e] EXERCICE

De l'humilité de nos rapports envers le prochain

Premier point : Envers les supérieurs. — *Deuxième point :* Envers les égaux. — *Troisième point :* Envers les inférieurs.

Préparation pour la veille. — Il y a sans doute une humilité plus haute que l'humilité en face du prochain, car celle-ci a des limites. En revanche, il n'y en a pas qui soit plus vertueuse, s'il est permis de s'exprimer ainsi : elle coûte habituellement, révolte parfois et se dément, hélas ! bien vite.

Et pourtant, c'est elle qui est le soutien le plus solide de notre vertu : seule, une âme bien humble est toujours douce et patiente ; seule, elle a l'esprit juste et raisonnable ; seule, elle attendrit le cœur : le nôtre, comme celui de nos frères.

Toute dureté, tout manque d'égards, tout égoïsme font sentir que l'humilité manque.

Dieu nous a donné un signe auquel nous pouvons reconnaître que nous l'aimons : c'est

l'amour envers ceux qui nous inspireraient naturellement de l'indifférence ou de l'aversion. Il en est de même pour l'humilité. S'humilier devant Dieu, c'est facile, pourvu que l'on ait la foi ; mais être humble envers le prochain, quel qu'il soit, c'est presque héroïque. A cette pierre de touche on reconnaît la véritable vertu d'humilité.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de comprendre ces devoirs jusque dans leur perfection, et de déterminer des résolutions très spéciales, — cette méditation ayant un caractère éminemment pratique.

I. *Envers les supérieurs.* — Si nous sommes réellement humbles par rapport à Dieu, nous le serons aussi à l'égard de nos ***supérieurs,*** car nous verrons et nous respecterons en eux l empreinte de la divine majesté. Ce caractère sacré de représentants de Dieu, rayonnant sur toute leur personne, nous aveuglera quant à leurs misères individuelles; nous n'arrêterons plus notre pensée aux défauts qui nous rendraient leur supériorité pénible, insupportable peut-être, selon les vues humaines ; toute notre conduite envers eux sera pénétrée par l'esprit de soumission intérieure et filiale.

II. *Envers les égaux.* — L'âme qui vit dans le double sentiment de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse, ne se met avec personne

sur le pied de l'égalité; pour elle, les *égaux* sont toujours, par quelque côté, des supérieurs; et c'est du fond du cœur qu'elle honore leur supériorité relative.

Son instinct est merveilleux pour découvrir dans les égaux des avantages naturels ou spirituels, devant lesquels elle se plaît à s'incliner intérieurement; des talents, des qualités, des mérites, qui sont autant de titres à ses respects et dont elle s'autorise pour s'effacer modestement.

Elle aime la dernière place *parmi ses égaux* et ne manque jamais de bonnes raisons pour s'en emparer. Bien loin de rivaliser avec personne, elle est toujours prédisposée à céder le pas, à déférer aux autres, à se ranger à leur jugement, à leurs goûts, à leur volonté.

Plût à Dieu que tous les hommes, dans leurs rapports mutuels, fussent animés de cet esprit! Quelle parfaite union, quelle délicate charité régnerait entre eux, s'ils réalisaient le souhait de saint Paul : « *In humilitate, superiores sibi invicem arbitrantes.* Pratiquez cette humilité qui fait que chacun regarde les autres comme ses supérieurs. »

III. *Envers les inférieurs.* — Celui qui se considère dans la lumière de la vérité ne s'attribue aucune supériorité personnelle sur le prochain; en ce sens, il estime qu'il n'a pas d'inférieurs. « Ne comptez pas avoir fait le moindre progrès tant que vous ne vous sentirez pas au-dessous de tous », dit l'auteur de l'*Imitation.* S'il lui faut exercer de la part de Dieu quelque auto-

rité, l'humble n'oublie pas son néant; il ne le perd pas de vue un seul instant. Par sa sollicitude, son dévouement et sa douceur, il se fait le serviteur de tous.

Quand il leur rend les services de sa charge, il remplit avec joie les fonctions les moins relevées, il s'abaisse intérieurement devant eux, il s'agenouille en esprit à leurs pieds, à l'exemple du divin Maître « *qui n'est pas venu pour être servi, mais bien pour se faire serviteur* ».

Rien d'impérieux ni de dur, rien d'exigeant dans sa manière de commander. « *Que celui qui est le plus grand se fasse votre serviteur.* »

Il se met à la place de ses subordonnés, pour comprendre leurs difficultés et leurs peines, pour y compatir et les alléger. Il cherche à obtenir une obéissance spontanée, en la leur demandant au nom du bon Dieu.

Jamais il ne leur fait de reproches publics, ni même privés, qui puissent offenser leur susceptibilité. C'est par une douce et invincible patience qu'il tâche de prévaloir sur les indociles.

Oh! si nous étions vraiment humbles, que nous aurions de puissance sur les âmes! La grandeur peut inspirer de la crainte; les talents, de l'admiration; — la simplicité et la modestie mettent les cœurs à l'aise, les attirent, les subjuguent, car ils ne peuvent s'empêcher d'y reconnaître l'image vivante de Celui qui fut l'humilité et la douceur mêmes.

Nota. — A la cinquième semaine nous retrouverons l'amour du prochain dans une vue plus vaste.

Quatrième Semaine

CINQUIÈME MÉDITATION

XXVIe EXERCICE

De la culture de l'humilité par l'extérieur

Premier point : Nous entourer d'humilité. — *Deuxième point :* Nous imprégner d'humilité. — *Troisième point :* Exhaler l'humilité.

Préparation pour la veille. — « Les actes extérieurs de l'humilité, dit saint François de Sales, ne sont pas l'humilité, mais cependant ils lui sont très utiles, ils sont l'écorce de cette vertu, ils en conservent le fruit. »

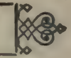
Les esprits superficiels ne se rendent pas assez compte de l'influence qu'exerce le physique sur le moral ; l'humilité peut trouver dans les pratiques extérieures qu'elle commande, une répercussion qui favorise son développement. Il semble que les choses entrent en nous par les sens et y déposent leur genre d'impression. — Peut-être jusqu'ici ai-je regardé avec dédain ou du moins avec indifférence cette sorte d'action formatrice. Elle est pourtant à ma portée, mieux que tout autre ; et elle n'est pas la moins

puissante. Le gouvernail qui n'est dans le navire qu'une pièce de peu d'étendue, se trouve néanmoins le maître de la direction. Une attitude maintenue humble avec persistance peut conduire bien loin dans la vertu.

Et puis, un extérieur dépourvu d'humilité ne serait-il pas en contradiction avec la vertu intérieure, si elle est réelle? ou plutôt n'est-il pas permis de suspecter, comme bien peu active, une vertu qui ne pousserait pas son mouvement jusqu'à ses dépendances naturelles? Tout principe vivant crée l'harmonie.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de m'attacher à quelque pratique spéciale d'un usage fréquent.

I. *Nous entourer d'humilité.* — Logement pauvre, surtout la partie qui nous est personnelle. — Vêtements modestes, aussi modestes que possible. — Pour notre société, de préférence les moins riches, les moins haut placés, etc.

Un logement personnel pauvre, des habits de dessous très pauvres et très raccommodés, etc., toutes ces indigences agissent sur *nos impressions* et nous inclinent à l'humilité... Un logement riche, des habits relativement riches, font le contraire.

Ces effets se produisent d'eux-mêmes et sans que l'on s'y puisse opposer. — L'acte bon ou mauvais dépend de notre volonté; mais l'im-

pression dépend ***des choses.*** — Il est donc sage de s'entourer de tout ce qui entretient des impressions d'humilité.

Pourquoi également ne pas ***faire produire*** à cette cause tout ce qu'elle contient virtuellement? Ayons donc soin d'arrêter souvent nos yeux sur ce qui est pauvre autour de nous,... de l'aimer,... de nous en faire heureux,... de nous répéter que cela nous convient à merveille,... que nous n'en méritons pas tant. — Mettons souvent sur nos lèvres ces simples paroles : « O Dieu, faites passer en mon cœur l'humilité de ces choses! »

II. *Nous imprégner d'humilité.* — Ayant établi son choix sur les objets qui nous entourent, cette vertu saintement envahissante sent grandir son ambition, à la vue des heureuses influences dont elle profite. ***Notre extérieur,*** lui aussi, deviendra sa conquête; il recevra sa loi; il subira son empreinte; il sera ***tout imprégné*** de ses suaves attraits.

A son tour, il paiera son tribut à l'humilité intérieure, en lui procurant de nouveaux accroissements.

Là, en effet, s'applique le principe de corrélation entre le physique et le moral. Une prudente contrainte qui modère et la vivacité des mouvements, et l'aisance peu mortifiée de la tenue, et le ton dominateur de la voix, et la liberté des regards, communique à l'âme le sentiment de l'humilité. Elle est même un acte positif de cette vertu, puisqu'elle agit sous ses ordres. D'ailleurs, pour rendre son influence

plus décisive, on peut y joindre son motif explicite : je n'ai pas *le droit* de me donner tant de liberté ! — La puissance de l'*exercice* s'ajoute donc ici à celle de l'impression.

Une personne bien humble a un extérieur particulier, mélange de candeur, de déférence et d'amabilité. — Point d'affectation : sa tenue, sa démarche, le ton de sa voix, ses regards, tout est empreint d'humilité ; et la physionomie résume dans son expression cet harmonieux ensemble.

Se faire une physionomie douce et humble, quel secours pour nous, quelle édification autour de nous, quelle puissance pour notre action sur les âmes !... L'image de cette vertu attire instinctivement...

Ah ! puissé-je m'imprégner ainsi d'humilité !... Puissé-je n'en pas faire un seul acte au dehors sans en attirer au dedans le parfum !

III. *Exhaler l'humilité.* — Un vêtement imprégné d'un parfum l'exhale autour de lui ; — une humilité qui pénètre le cœur et l'extérieur, s'exhale tout naturellement par l'attitude, les actes et les paroles.

Cette vertu va du cœur, où elle réside, à l'extérieur qu'elle gouverne. — Elle y passe ; elle y vit ; on pourrait dire : elle y rayonne, car elle jette autour d'elle un éclat touchant.

Voyez cette personne humble. Elle aborde ses frères, même les moindres, avec les témoignages du respect ; elle ne saurait s'en départir jamais ; et si elle en varie la forme et l'atténue, c'est par sagesse et charité.

Choisir ce qu'il y a de moindre, céder le pas aux autres, les laisser diriger la conversation, paraître contente de tout et de tous... voilà ce qu'elle fait de la façon la plus naturelle.

Ne parlant point d'elle-même, s'effaçant le plus qu'elle peut, elle n'aura point brillé dans une société; et pourtant, chose merveilleuse, elle aura répandu je ne sais quel charme. — On a respiré près d'elle un parfum si vrai qu'on le remarque à peine, et si profond qu'on en est pénétré... Dieu permet souvent que ceux qui en jouissent, ne songent point à la petite violette cachée qui le donne; et de tous, elle est celle qui s'en doute le moins...

Mais comme la vertu progresse à la faveur de ces constants abaissements! — Elle s'y cache; et c'est beaucoup. — Elle s'en fait un saint exercice; et c'est davantage... chaque respect manifesté, chaque silence gardé, chaque contestation évitée, ont augmenté la force de l'habitude et le contentement de Dieu...

O Seigneur, c'est l'orgueil que respirent trop souvent mes paroles, mes empressements, mes manques d'égards, mes contestations, mes désirs de paraître, hélas! et mes tristesses aussi!

O Jésus! si doux et si aimable par cette vertu, donnez-moi ce que je ne saurais me donner à moi-même!...

Résolution. — O mon Dieu, je veux que tout en moi me serve à devenir humble. Je veux aussi que tout vous le prouve, tout, jusqu'au son de ma voix, jusqu'au moindre de mes sourires.

Quatrième Semaine

SIXIÈME MÉDITATION

XXVIIe EXERCICE

De l'amour du mépris

Premier point : Nature de ce sentiment. — *Deuxième point :* Ses mobiles. — *Troisième point :* Sa culture. — *Quatrième point :* Sa justification.

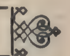
Préparation pour la veille. — Aborderai-je cette méditation qui semble si peu faite pour ma vertu! M'élever à l'amour du mépris, moi qui ne sais pas même en accepter les inévitables rigueurs! Moi, m'écrier devant l'humiliation : que c'est bon! et remercier en quelque sorte les créatures par qui elle me vient! Moi la choisir de préférence, si le bien le permet! — Ah! ce serait le monde renversé ; un miracle seul pourrait me tranformer ainsi! — Et cependant, ô Jésus, du milieu de vos abjections, peut-être m'appelez-vous à en partager l'amertume et l'honneur? — Ne vous ai-je pas dit mille fois que je voulais être toujours près de vous, le plus près possible? — Ne vous ai-je pas demandé un cœur fait comme le vôtre? — Vous laisserai-je marcher seul vers des abaissements où vous allez à ma place?

Pourquoi du moins refuserais-je d'y conduire ma pensée? La sereine contemplation d'une haute humilité fera surgir en moi des regrets sans doute, mais aussi des élans. Quoi de plus impulsif que le beau. Il émeut nos plus nobles facultés. Certaines âmes resteront peut-être stationnaires dans les voies de l'humilité, jusqu'au jour où cette vertu leur aura révélé son idéal.

Les considérations qui vont suivre sont formatrices : elles ont beau s'élancer çà et là, dans la région ardue des conseils et parcourir des hauteurs que notre pied n'atteindra jamais, elles ne laissent pas néanmoins d'exercer sur nous une action profonde. Ce sont des idées qu'elles font naître, des aspirations qu'elles soulèvent, des essais qu'elles déterminent : la conscience du vrai s'élève, et tend, de toute sa puissance, à élever avec elle la vie pratique.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de me dégager du sens humain; d'admirer ce que je ne puis encore atteindre et d'en concevoir du moins le sincère désir.

I. *Nature de ce sentiment.* — 1° Le mépris sincère de soi porte déjà bien loin l'humilité; mais par lui-même, il ne l'amène pas à ses dernières limites. Il suppose assurément des vues de foi très élevées et une courageuse logique; mais son effort s'arrête à une conviction pour ainsi dire

platonique : nous restons le seul spectateur de notre bassesse, et l'aveu qui sort de notre bouche ne retentit qu'à nos oreilles.

L'amour du mépris va plus avant : il désire le mépris au grand jour, le mépris qui se lit sur le visage des autres : Ce n'est plus en face de nous seuls que nous nous abaissons ! — Nous passons de l'ordre de l'idée vague à l'ordre du fait positif. L'idée, c'est le nuage qui se balance paisiblement dans les hauteurs : le fait, c'est l'orage qui fond sur notre tête et nous rudoie.

Le mépris de soi n'atteint qu'une des deux tendances qui forment notre fonds d'orgueil : l'estime personnelle ; — l'amour du mépris immole en outre le désir de l'estime des autres, cette tendance si sensible. — Ce sont deux ennemis à combattre, deux blessures à subir à la fois.

Puisque cet amour étrange est l'acte suprême de l'humilité, il est naturellement sa preuve la plus certaine. On a beau s'enfoncer dans le mépris de soi, on ne peut s'assurer d'une humilité complète qu'au contact du mépris des autres. Là seulement toute notre vie d'orgueil est en éveil, toutes nos fibres sont atteintes, et, pour que nous aimions un tel sacrifice, il faut que la vertu ait passé, pour ainsi dire, dans notre sang.

Si la révolte gronde, si des bouillonnements s'élèvent malgré l'acceptation, il faut en conclure, non à l'absence de l'humilité, mais à sa seule imperfection : l'inclination vertueuse n'est pas assez profondément entrée dans la nature pour en transformer les impressions ; mais elle

est assez maîtresse de la volonté pour les vaincre; elle peut du moins,si elle est sincère, les désavouer. Un certain trouble est inséparable de cet état encore imparfait.

Si, au contraire, rien de violent ne se soulève dans la nature pour réagir contre l'humiliation, c'est que la nature est domptée : la vertu a établi fortement son règne, et sous ce règne, la paix s'étend imperturbable.

Que cette paix se sente pénétrée d'une intime douceur; qu'elle retentisse d'accents de joie : la vertu est parfaite. Elle va au devant de l'humiliation, elle l'embrasse comme une amie; elle se complaît dans les abaissements qu'elle lui apporte, transformant en amour ses amertumes. De tels effets supposent une inclination d'une entière puissance : toute l'âme lui appartient jusque dans les profondeurs insondables de la sensibilité, jusqu'à ces mouvements instinctifs qui n'obéissent qu'à une longue habitude.

2° Certains auteurs veulent distinguer deux degrés dans cette humilité. Le premier serait le désir du mépris et le second son acceptation réelle. Ils confondent ici degré et priorité : le désir naturellement vient le premier, l'acte le suit; mais le désir peut contenir déjà autant de perfection que l'acte. L'acte aura cet avantage de porter avec lui la preuve, mais la *preuve* d'un sentiment n'est pas sa *mesure.* Cette mesure se trouve tout entière dans la solidité de l'habitude, dans l'intensité de l'inclination et enfin dans l'élévation des sentiments qui l'animent.

Rassurez-vous donc, ô âmes saintes à qui sont épargnées les humiliations réelles, il vous reste de les désirer. Par là vous pourrez atteindre tous les sommets. Portez envie, si vous le voulez, aux victimes qui montrent à leur Dieu ce témoignage extérieur de leur abnégation complète, cette image plus parlante de son Fils; mais rappelez-vous que ce Dieu lit dans les cœurs et qu'à ses yeux les désirs sont de vrais actes aussi vivants, aussi beaux, aussi méritoires, aussi transformateurs que ceux du dehors, et qu'enfin, ils ont l'avantage de pouvoir être plus nombreux. Le monde intérieur est si vaste, la vie qui l'anime est si intense, les prodiges qui le remplissent sont si étonnants! C'est le jardin secret où Dieu prend ses délices; c'est une efflorescence printanière, dont tout le coloris brille pour lui seul, et dont tous les parfums lui sont réservés. O vous qui comprenez et qui sentez ces choses, tournez vos espérances vers le *désir*, cet agent créateur de tant de merveilles; et faites-en le principe d'une vie intérieure toujours plus active.

Le fait et le désir s'équivalent dans l'ordre de la vertu, nous venons de le voir; mais, si le désir a sur le fait cet avantage de pouvoir se renouveler plus souvent, le fait a, de son côté, celui de provoquer une réaction plus vigoureuse. La réalité saisit jusqu'à nos sens et s'impose à notre âme d'une façon violente. Contre un tel assaut, la vertu a besoin de rassembler toutes ses forces; or, par l'intensité d'action qu'elle réclame, la lutte se présente plus animée, plus imposante, et se termine par une victoire plus belle et plus décisive.

II. *Mobiles de ce sentiment.* — 1° L'amour du mépris peut résulter d'une vue très pénétrante de notre misère et surtout du souvenir très douloureux de nos fautes. Le sentiment du vrai éveille ici le sentiment du juste : Je suis méprisable ; — je mérite d'être méprisé ; — je dois aimer qu'on me méprise !

Une grande sincérite, une grande noblesse d'âme peuvent déterminer cette disposition. Il s'y joint ordinairement l'ambition de se réhabiliter et de réparer : l'humiliation sera ma rançon et je la veux entière !

2° Il est rare cependant que l'amour du mépris ait cette seule origine. Il naît le plus souvent de l'amour divin ; et, de fait, sans un grand amour, on a peine à concevoir une telle rigueur contre soi-même.

Tous les motifs d'amour portent à s'humilier : l'amour ne peut prendre son parti d'avoir blessé son Dieu et il en éprouve une telle souffrance que l'humiliation vengeresse lui devient un soulagement ; — l'amour admire la beauté divine et, face à face avec ses splendeurs, il rougit tellement de ses propres misères qu'il voudrait s'enfuir et se cacher. L'humiliation lui sert de refuge. De ce bas lieu il lui semble voir les grandeurs divines s'harmoniser avec sa petitesse et se laisser aimer de lui !

3° Sans être étrangers à ces sentiments, la plupart des fidèles arrivent à l'amour du mépris par l'amour tout simple du divin Sauveur. Qu'une âme aimante s'attache à ses pas ; qu'elle se donne à Lui pour le suivre partout où il va ; qu'elle l'aime assez pour ne pas accepter qu'il

souffre seul une seule humiliation ; qu'elle désire prendre sa place et se sente prête à tout, pour lui épargner un affront ou pour l'en consoler : voilà une humilité qui se surpasse elle-même, en empruntant à l'amitié sa noblesse, sa chaleur, ses ingénieuses ressources, sa constance forte comme la mort, sa domination triomphante. Jésus est dans l'humiliation et je m'y jette. Comme lui, je la veux ; avec lui je m'y complais. Le silence que je garde et qui me condamne, il l'a gardé ; l'ingratitude qui me délaisse, il l'a subie, lui, jusqu'à la trahison !...

O perspective infiniment douce ! A l'heure où devant les pires outrages Jésus appelait à lui l'amitié des apôtres et le secours des anges, il voyait, par sa prescience, accourir du lointain une troupe merveilleuse d'âmes consolatrices... J'étais l'une d'elle, ô Jésus, offrant à vos lèvres desséchées le calice réconfortant de mes propres humiliations aimées pour vous ; et, dans votre soif douloureuse, vous avez daigné le boire en m'envoyant de ce lointain, un « merci » de vos lèvres blémies... Et je ne les accueillerais pas, je ne les désirerais pas ces occasions bénies qui m'ont rendu présent à votre Calvaire !

Certes ! elles sont vôtres, ô Jésus, ces humiliations de ma pauvre vie, puisqu'elles vous sont offertes et que vous les avez acceptées ; mais elles sont vôtres à un titre plus intime encore. Cette résignation qui les accueille, ce désir qui les invite, résultent de dispositions que ne crée pas la nature ; elles relèvent essentiellement de la grâce. Or la grâce, ô Jésus, n'est-elle pas le mouvement intime de votre

action[1]? Quand j'aime un abaissement, un mépris, c'est donc vous qui l'aimez par moi; je vous prête ma volonté, mon cœur et vous vous en servez comme vous vous serviez sur terre de votre volonté et de votre propre cœur. Ce que vous faisiez alors par vous-même, c'est par moi que vous continuez à le faire divinement! Qu'y a-t-il en effet de plus divin que ce ravissant mélange de nos deux vies! Quelle n'est pas aussi ma joie de vous enrichir de quelques humiliations dont vous ne souffrez pas, et de me voir moi, être infime, grandi à ce point que je prolonge et que j'accroisse votre vie!... Dans l'éblouissement de ces révélations, le mépris transformé devient si aimable, que tout le cœur s'y porte, s'y complaît et s'y perd.

O Esprit saint, donnez-moi l'intelligence complète de ces grandes choses; remplissez-moi de l'amour qui leur ouvre les bras! — Unissez-moi bien à vous, ô Jésus méprisé, pour que je palpite des sentiments qui animaient votre passé et que vous venez vous-même, à cette heure, faire vibrer en moi.

III. *Culture de ce sentiment.* — 1° O vous qui ne comprenez pas de tels sentiments, rappelez-vous qu'ils sont surnaturels, c'est-à-dire au-dessus de notre portée et que Dieu seul les enseigne. O Père, soyez béni de ce que vous les *avez révélés aux petits et aux humbles*, tandis que vous les *tenez cachés à la superbe*, qui

1. Voir : *Pratique progressive de la Confession*, t. II : *la Vie de Jésus en nous.*

ne croit qu'en ses propres lumières. Ah! faisons-nous petits et humbles dans la mesure de notre grâce, petits et humbles devant Dieu, petits et humbles surtout devant les personnes qui nous entourent; ce sera le premier pas vers ces hauteurs.

2° Et vous, âmes timides, qui admirez ces nobles dispositions sans y prétendre, ne dites pas : c'est trop haut, c'est trop difficile!... Trop haut pour votre taille actuelle, c'est vrai; mais votre taille n'a pas atteint sa croissance dernière! — Trop difficile pour vos forces présentes? C'est encore vrai; mais ne savez-vous que, par l'exercice, les forces peuvent s'accroître d'une façon merveilleuse; et que l'action de Dieu, s'unissant à la nôtre, supprime toute impossibilité. Céderez-vous à cette lâcheté si humaine qui croit faire assez pour la vertu en lui rendant hommage? Non, ce n'est pas assez. L'admiration doit être un principe de mouvement qui soulève le désir, un idéal qui attire en haut, une chaleur qui développe l'énergie. Si, à cette heure, vous sentez une lueur matinale se lever sur votre ciel, partez avec une espérance certaine; graduez votre marche; commencez par accepter d'un cœur plus ami les humiliations que vous ne pouvez éviter; ne cherchez pas de moyens extrêmes pour vous les épargner; écartez tout dépit; commandez-vous de dire à Dieu parfois : merci; soyez doux pour ceux qui vous ont humiliés; du moins priez pour eux!

A mesure qu'on s'élève, on entre dans une région plus lumineuse; le mystère de l'humi-

liation laisse deviner quelque chose de ses secrets, une invisible main toute-puissante fait franchir les obstacles et au besoin relève des chutes, paternellement.

3° Appeler l'humiliation ne contredit pas la défiance de soi-même. L'amour qui ambitionne de suivre Jésus jusque-là, compte avant tout sur sa grâce. — D'autre part, ne point l'appeler, mais l'attendre avec un secret désir, peut être aussi parfait, quand un amour égal, par une délicate réserve, laisse à Jésus le soin de nous la départir à son gré. Toute la générosité de l'âme semble alors se ramasser sur elle-même, prête au premier signal. C'est l'attente filiale dont saint François de Sales fait un si digne éloge.

IV. *Justification de ce sentiment.* — Ici se présente, mais plus puissante encore, une objection déjà soulevée et sommairement résolue : un tel sentiment n'est-il pas contraire à tous nos instincts personnels, à l'universel sentiment des hommes, que dis-je, à la raison elle-même ?

Contraire à nos sentiments ? Evidemment. Au sentiment des hommes ? C'est vrai. A la raison ? Eh bien ! oui encore, si la raison est livrée à ses seules ressources. La raison est courte, son champ naturel est étroitement limité; mais les dogmes de la foi viennent étendre ses vues sans mesure. A leur clarté supérieure, notre raison ***mieux informée*** tire des conclusions nouvelles. Or, ces conclusions nouvelles apportent un idéal nouveau, entière-

ment étranger à la nature humaine. Par ses exigences ***essentielles,*** l'humilité chrétienne est déjà une vertu surnaturelle; par cet essor vers l'amour du mépris, elle devient dans le surnaturel une vertu éminente qui n'est que ***de conseil;*** mais seule elle nous établit dans les conditions parfaites qui laissent à Dieu, premier principe de nos actes, la pleine liberté de ses initiatives.

Résolution. — S'humilier de se voir si loin de cette voie... S'offrir... Chercher dans un plus grand amour le sens qui comprend et qui goûte!

ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur l'amour de la propre abjection

Saint François de Sales a traité ce sujet avec son habituelle sagesse, et nous nous serions contenté de renvoyer à ses pages lumineuses, si nous n'avions bien des fois subi cette question : enfin ! que faut-il entendre par l'amour de sa propre abjection ?... Tout ce que nous pouvons faire ici, c'est de formuler la doctrine de notre grand saint d'une façon plus rigoureusement méthodique.

I. Demandons-nous d'abord ce que c'est qu'une abjection. Une abjection, c'est tout ce qui nous rabaisse soit à nos propres yeux, soit surtout aux yeux des autres : nos infériorités de tout genre, de fortune, de position, d'avantages extérieurs, de relations, d'intelligence, de savoir, de vertu. — Nos défauts, surtout ceux qui sont apparents, — nos torts mis en lumière, — nos insuccès notoires... dans un ordre plus intime : nos tentations basses, nos concessions lâches, nos fautes et particulièrement nos rechutes.

L'abjection extérieure, remarquez-le bien, est moins dans le fait que dans l'opinion. Une chose n'est humiliante que parce qu'elle est jugée telle, et le même acte sera une abjection ou un sujet de gloire, selon les cas. « Voyez, dit saint François de Sales, un bon et dévotieux ermite tout déchiré et pénétré de froid, chacun

honore son habit et plaint sa peine; mais si un pauvre artisan, une pauvre demoiselle paraissent en cet état, on les méprise, on se moque d'eux et la même pauvreté est abjecte en leur personne. Un religieux reçoit en silence une correction fort vive de son supérieur, ou bien un enfant de son père, on appelle cela obéissance et sagesse; mais, si une personne du monde en souffre autant de quelqu'un pour l'amour de Dieu, on appelle cela bassesse d'esprit et lâcheté. Une personne a un cancer au bras, une autre l'a au visage; celle-là n'a que le mal, mais celle-ci a le mépris et l'abjection avec le mal.

« Il y a des vertus abjectes et des vertus honorables : la patience, la douceur, la simplicité, l'humilité sont des vertus qui passent pour viles et abjectes aux yeux du monde, au lieu qu'il estime beaucoup le savoir-faire, la générosité et la libéralité. Il se trouve encore dans la pratique d'une même vertu des actes dont les uns sont méprisés, les autres honorés : donner l'aumône et pardonner à ses ennemis sont deux actes de charité; il n'est personne qui ne loue la première, au lieu que le second est presque universellement dédaigné. »

Certains accidents couvrent de honte. « On tombe dans la rue, et outre le mal qu'on se fait, on en reçoit de la confusion. »

« Il y a même des fautes qui ne sont suivies d'aucun autre mal que de la seule abjection; l'humilité n'exige pas qu'on les commette à dessein, mais elle demande qu'on ne s'en inquiète point quand on les a commises; telles sont certaines impolitesses, inadvertances et

autres défauts. Certainement, la prudence et la civilité veulent que nous les évitions autant que nous le pouvons; mais, quand elles nous ont échappé, la sainte humilité veut que nous en acceptions toute l'abjection. Je dis bien plus, si je me suis laissé aller, par colère ou par quelque autre motif, à dire des paroles piquantes ou peu convenables, aussitôt je me le reprocherai vivement; j'en concevrai un vrai repentir et je réparerai la faute de mon mieux; mais, en même temps, j'accepterai l'abjection qui peut m'en revenir; et si l'on pouvait séparer l'un de l'autre, je regretterais le péché avec indignation et je conserverais l'abjection dans mon cœur avec une humble patience. »

II. Qu'est-ce que l'*amour* de l'abjection? Ce ne peut être assurément l'amour de l'abjection pour elle-même : « ce serait bassesse d'esprit ou lâcheté de cœur »; c'est l'amour de l'abjection *en tant que chose juste et bonne*. Seule l'humilité la fait envisager de cette sorte, parce qu'elle écarte les préjugés de l'orgueil; seule elle donne l'inclination vers ce qui rabaisse justement, parce qu'elle est vertu.

« L'humilité est la véritable connaissance que nous avons de notre abjection et la disposition qui nous porte à la reconnaître volontairement en nous. Or, la perfection de l'humilité consiste non seulement à reconnaître notre abjection, mais à l'aimer et à nous y complaire en vue de la *gloire* que nous devons rendre à Dieu et de l'*estime* que nous devons accorder à notre

prochain sur nous-mêmes. » (Saint François de Sales.)

III. Pourquoi l'humilité affectionne-t-elle particulièrement l'abjection qu'amènent les circonstances? Pour cette raison élevée et trop peu considérée, qu'on entre ainsi dans le plan de Dieu, dans ce plan de sagesse et de bonté, préférable à celui de notre choix. Tel n'est pas le jugement des hommes qui réservent leur estime pour les humiliations que l'on s'impose librement. L'erreur vient de ce que, dans ces dernières, on voit plus ostensiblement la générosité qui les recherche. Mais l'on ne songe pas que la générosité qui les accueille peut être égale. Or, si l'amour est égal de part et d'autre, l'humiliation acceptée jouit d'une plus haute origine : elle vient de Dieu. — Elle offre des garanties plus sûres, puisqu'elle est choisie par l'infaillible sagesse. — Elle prête une moindre prise à l'amour-propre, parce qu'elle se cache sous le voile de la nécessité. Une humilité haute et sereine trouve une immense joie à se voir introduite ainsi dans le plan de Dieu et sans être initiée à ses vues lointaines, elle le sait d'avance admirablement beau et paternel.

Quatrième Semaine

SEPTIÈME MÉDITATION

XXVIIIe EXERCICE

Précautions diverses

Premier point : Du soin que Dieu prend de notre humilité. — *Deuxième point :* De notre correspondance à ce soin divin.

Préparation pour la veille. — Sous ce titre : précautions diverses, nous allons étudier la principale raison d'être de l'amour de la propre abjection ; nous verrons pourquoi la Providence lui fait une si large place dans son plan sur les plus belles âmes : l'abjection est pour leur humilité un préservatif et un remède ; elle dissipe ces fumées d'amour-propre qui s'élèvent naturellement dans notre fond d'orgueil ; et, en même temps, par ses abaissements extérieurs, elle contrebalance, aux yeux des hommes, l'admiration toujours dangereuse dont ils entourent la vertu.

Elle est un préservatif, mais elle est autre chose encore, elle est un stimulant. A la pauvre nature humaine sujette à s'endormir, il faut des blessures sensibles, qui réveillent son

ardeur comme fait l'éperon aux flancs du coursier. Sous ces coups, le besoin de Dieu devient plus vif et la prière plus intense. Ce bienfait, il est vrai, lui est commun avec la douleur; mais ce qui lui est propre, c'est l'impression d'abaissement qu'elle laisse. Cette impression, quand elle est profonde et paisible, tient le cœur attendri à l'égard de Dieu et particulièrement doux au prochain. Elle donne à la physionomie elle-même ce quelque chose de déférant et de bon, qui est le reflet de la véritable humilité.

Ajoutons que, par le profond détachement qu'il opère, l'amour de l'abjection donne à l'âme sa liberté complète ; il est le coup d'aile tout puissant qui affranchit de la loi d'attraction vers la terre. Désormais la route aérienne des hauteurs est ouverte à son essor.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de sentir Dieu et sa bonté dans tout ce qui m'humilie.

I. *Du soin que Dieu prend de notre humilité.* — L'humilité nous est tellement nécessaire que Dieu permet l'humiliation en tout et partout.

1° ***Nos qualités*** sont accompagnées de défauts; et, d'ordinaire, ces défauts sortent de ces qualités mêmes. — Sont-elles parfaites ? elles peuvent être méconnues, elles peuvent nous attirer la malveillance et l'envie... O mon Dieu, que vous êtes bon dans votre sagesse !

2° ***Nous voulons le bien,*** mais souvent l'imperfection s'attache à cette volonté pour la rendre empressée ou découragée. — Parfois l'imprudence et la maladresse la font dévier. — Nous aurions grande envie de nous irriter contre nous-mêmes? Non, non! c'est pour mon bien!... ô mon Dieu, que vous êtes bon dans votre sagesse!

3° Parfois ***ce que nous faisons*** de meilleur se trouve discuté, contrecarré, détruit... L'insuccès nous en est imputé... O mon Dieu, encore et toujours, que vous êtes bon dans votre sagesse!

4° ***Notre vie intérieure,*** elle aussi, est pleine d'humiliations: froideur et sécheresse dans nos prières, abattement dans nos travaux, insensibilité désespérante, dégoût pour toutes choses... Tel est le partage de plusieurs âmes aimées de Dieu. — Dans leur détresse, elles s'écrient: Pourquoi, ô Père, pourquoi? — « Mon enfant, constate que tu n'es rien, que tu ne peux rien... Cette connaissance expérimentable vaut des années de consolations... — Plonge tes racines dans les profondeurs de ton néant... — Lasse de toi, regarde-moi davantage... » — Merci, ô Père, merci!

5° Mais pourquoi ces ***tentations*** qui menacent la vie même de mon âme?... Pourquoi ces bas calculs que je ne veux pas?... Pourquoi ces ignominieuses images que repousse ma volonté, mais que savoure ma nature?... — « *Virtus in infirmitate perficitur...* » Il faut tout cela pour te faire humble. — O Père, du moins que je ne vous offense jamais!

6° Hélas ! hélas ! Il faut parfois bien davantage, il faut ***des fautes,*** tant notre orgueil est grand !... Dieu à regret retire son bras, et nous tombons. — Pourquoi, ô mon Dieu, pourquoi ? — Jésus, pour guérir l'aveugle, n'employa-t-il pas de la boue faite de salive?... L'orgueil ne se guérit guère que par l'humiliation : à certains aveuglements, il faut de la boue !... Merci, ô Père, pour cette grâce sévère... Mais, je vous en supplie, faites que je sois humble dans ce remède extrême !

II. *De notre correspondance à ce soin divin.* — Après ces considérations, nous nous proposerons fortement de correspondre à cette action de la sagesse divine.

1° Notre premier devoir sera de ***la reconnaître,*** en étudiant les sujets d'humiliation qu'elle a daigné placer en nous et autour de nous. — Ils sont nombreux. — Efforçons-nous en même temps d'y ***être sensibles.*** — Si je n'en suis pas impressionné, cette grâce sera perdue, ce moyen sera sans effet... Dieu aura besoin de pousser plus avant la dure leçon !...

Prenons garde aux ***ruses de l'amour-propre.*** — Il est si enclin à éloigner la vue de nos défauts, et si habile à écarter une humiliation extérieure ! — Ne nous excusons que lorsque Dieu l'exige... laissons sur notre vertu si fragile ces épines qui la protègent.

2° Efforçons-nous ***d'aimer l'abjection*** de toutes ces choses. — Aimer l'abjection, c'est aimer vraiment l'humilité et c'est la nourrir substantiellement.

Aimer l'humilité, sans aimer l'abjection, serait se tromper soi-même.

L'abjection, c'est avoir des défauts très apparents;... c'est ne pas réussir;... c'est se voir incapable;... c'est être tenté en des choses basses...

Aimer l'abjection, c'est se faire content de tout cela, hormis le péché. — C'est en cultiver l'utile souvenir...

— O sagesse de mon Dieu, je vous entrevois enfin dans les précautions que vous avez prises pour me conserver humble. « *Bonum mihi quia humiliasti me...* » C'était mon bien, et je ne le savais pas !...

Et à quoi ne vous ai-je point forcé par mon aveuglement?... Où en suis-je à l'heure présente ? Ai-je de l'amour pour ces abjections que vous aimez et que vous cultivez ?

— Quel spectacle splendide se révélera à nos yeux quand, arrivés au terme, nous contemplerons la sagesse de notre Père, dans la sauvegarde de notre fragile humilité.

Alors s'expliqueront tous ces ***pourquoi*** qui nous tourmentent, en face des contradictions que subissent les Saints eux-mêmes. — Alors nos imperfections persistantes, nos défaillances inconcevables, nos fautes même, en un mot toutes ces lamentables misères qui font nos alarmes, nous arracheront des cris d'admiration. — La sagesse y rayonnera de toutes parts et se justifiera d'elle-même.

L'ignorant qui verrait un jardinier jeter des épines autour de plantes délicates, s'écrierait :

Que c'est laid ! Ainsi faisons-nous à l'égard du Jardinier céleste. — O mon Dieu, que vous êtes bon dans votre sagesse !

Résolution. — Chercher le sujet d'humiliation qui m'est le plus pénible; — le recevoir de la main de Dieu; m'appliquer à *m'en faire* content.

ÉTUDE SUR LA PRUDENCE

Dans l'humilité

Nous avons fait ressortir, en divers endroits de ce livre, l'action de l'humilité sur la prudence : nous l'avons vue écartant l'illusion qui trouble le jugement, la trop grande confiance en soi-même qui ne laisse point place au doute sage et au conseil, l'empressement qui ne donne pas le temps de choisir les meilleurs moyens, l'obstination enfin qui aggrave l'erreur ou l'insuccès. Aujourd'hui, nous allons voir la prudence jouer un rôle analogue à l'égard de l'humilité, en lui communiquant cet esprit de discernement et de mesure, sans lequel on la verrait tristement s'éloigner du vrai bien.

Certes, il ne saurait être question de cette prudence simplement humaine qui, dans son ignorance, arrête l'humilité à ses courtes limites, mais de la prudence surnaturelle qui prend sa règle d'appréciation dans les vérités révélées et donne ses décisions en vue de la

plus grande gloire de Dieu; de cette prudence qui laisse à l'humilité tout l'espace des exemples du Sauveur, et lui permet d'aller aussi loin que le bien lui-même.

Faire consister la vertu dans un juste milieu qui s'éloigne à la fois des actes inférieurs et des actes éminents, serait consacrer la théorie de la médiocrité. Le milieu sage que proclame la raison, est celui qui se tient à l'écart soit de l'excès, soit du trop peu : l'excès n'est plus vertu ; le trop peu ne l'est pas encore. La vertu tout entière, la vertu même de Jésus, trouve sa place entre ces deux extrêmes, qui lui permettent de s'étendre jusqu'à l'héroïsme.

L'humilité ne serait pas une vertu si elle amoindrissait notre être. En effet, toute vertu tend à perfectionner; or, la perfection consiste à se rapprocher de Dieu qui est ***le tout-être,*** en acquérant le ***plus d'être*** possible. Cela est vrai, même dans l'ordre des qualités physiques; à plus forte raison dans le développement des qualités intellectuelles, et surtout des qualités morales en qui réside la vertu.

Mais alors, que deviennent ces doctrines d'effacement, d'abjection, d'amour du mépris qui restent les conclusions intangibles des principes précédemment médités? La notion de vertu et celle d'humilité ne seraient-elles pas ici contradictoires, la vertu devant tendre à nous grandir et l'humilité s'appliquant à nous abaisser sans relâche.

Non, l'humilité ne saurait nous abaisser et nous diminuer. L'humilité d'***effacement*** n'atteint pas l'*être,* mais le paraître ; elle ne limite

pas notre valeur, mais nos prétentions. — L'humilité d'*abjection,* au lieu de nous éloigner des grandes choses, nous les montre comme la désirable compensation des infinies misères dont elle gémit. — Quant à l'*amour du mépris,* en nous faisant un front d'airain, il trempe nos âmes. — Enfin, toutes ces humilités ensemble, assurent à la vertu sa beauté, en la débarrassant de tout alliage impur, — sa liberté, en la dégageant de toute obsession personnelle.

Le rôle de la prudence est précisément de faire prévaloir et de maintenir cet ordre, à l'encontre des fausses notions et des tentatives irréfléchies. A elle de conduire tout le mouvement de nos actes d'humilité ; à elle de faire prédominer, selon les circonstances, telle ou telle forme de cette vertu ; à elle aussi d'en modérer l'essor, pour mieux équilibrer une nature, ou pour respecter un attrait.

I. *La prudence réglant les actes.* — Comme toutes les vertus, l'humilité doit agir sous le contrôle de la prudence ; elle ne peut faire un pas sans son assentiment ; elle n'a jamais le droit de résister à ses ordres. D'elle-même peut-être pousserait-elle son mouvement jusqu'à des manifestations peu dignes ou des hésitations pusillanimes ; c'est en effet le propre d'une tendance d'aller au bout de son impulsion, et c'est son habituelle infirmité de n'envisager que son but spécial. La prudence a le sens plus large, elle ne permet pas de négliger

un acte utile, par cela seul qu'il met en évidence : elle s'oppose à tout ce qui diminuerait notre valeur morale, rabaisserait notre personne et arrêterait le bien dans son expansion.

Ne nous la représentons pas austère et sèche; elle a le sens du beau comme celui du juste. Ce qui est une laideur, elle le repousse tout comme ce qui nous diminue. La laideur morale est incompatible avec la vertu. Elle n'est pas l'œuvre de Dieu et ne saurait être utile aux hommes; elle dégrade intrinsèquement celui qui se l'impose; le Ciel ne saurait l'accueillir sous aucune forme. C'est pourquoi la prudence arrache impitoyablement à l'humilité toutes les attitudes, toutes les expressions, qui portent le cachet du ridicule ; c'est pourquoi elle la préserve de toute déformation même intérieure. Elle la veut franche et sereine ; elle la maintient confiante et courageuse ; elle la rend désintéressée et souple, abandonnée à l'action de Dieu et désireuse avant tout de sa plus grande gloire.

Notre initiative propre n'en est pas supprimée, loin de là : mise à son rang, maintenue dans son rôle, elle jouit de toute sa vigueur pour chercher et accomplir les volontés divines, ce qui suscite une foule d'initiatives secondaires.

Elle ne nous demande pas non plus d'abdiquer nos droits, mais elle nous empêche d'en exagérer la rigueur. Elle ne paralyse pas l'activité, elle la subordonne. Je tends à l'effacement, à l'humiliation, au mépris : c'est le sens dans lequel me pousse l'humilité; mais je

m'arrête, docile, devant toutes les manifestations d'une volonté supérieure, qui m'assigne telle tâche ou me demande tel concours, et je lui prête toutes les forces intactes de mes facultés comme de mes vertus. Le but sera mieux distingué, les moyens plus sérieusement choisis, car le désir déréglé de l'estime vaine ne m'aveuglera pas.

Retenir l'humilité dans son exercice, n'est point la diminuer en elle-même. Tels actes, telles paroles, tels abaissements lui seront interdits; mais l'inclination qui y tend, mais l'amour qui les suggère, loin de diminuer, ne font que s'accroître par la compression d'un désir inassouvi et par le mérite d'une réserve qui coûte. Rien ne l'empêche de chanter au-dedans de nous son continuel cantique d'adoration, et de répandre sur toute notre vie morale, l'influence qui préserve et le reflet qui charme.

Allez donc résolument vers votre objet, ô âmes éprises de l'humilité. Si l'exercice de la vertu a des limites, l'amour qu'on lui porte reste sans limites; or, la vertu est dans cet amour : les sentiments exprimés au-dedans sont à la fois des actes méritoires et d'utiles préparations.

Allez particulièrement vers les actes, ô âmes moins généreuses; méfiez-vous des doutes que soulève peut-être une timidité complice. Avant de vous détourner de telle humiliation, demandez-vous si la conscience vous y oblige; et, si vous voulez être parfaites, inclinez vers le parti qui humilie le plus; et ne vous arrêtez que devant la crainte d'une faute.

Nous devons cependant tenir compte de nos forces présentes : en allant au-delà de son courage, on se déprime ; en dépassant sa grâce on tente Dieu. L'humilité qui convient à tous est d'ailleurs celle des actions ordinaires : chaque acte, fidèlement accompli, développe l'habitude... Et puis, l'avenir reste ouvert! Cherchez même dans l'humiliation de n'être pas humble, le désir de le devenir.

II. *La prudence déterminant le genre d'humilité qui convient.* — La prudence ne se contente pas d'encourager ou de retenir l'humilité dans les actes du moment, mais portant ses conseils plus loin, elle fait adopter le **genre** d'humilité qui convient à la position de chacun. Autre doit être l'humilité d'une religieuse ; autre celle d'une femme du monde, mère de famille et chargée d'un personnel nombreux ; autre celle d'un homme politique et d'un militaire. Cela saute aux yeux.

Que l'attitude et les manières, que les paroles et les décisions aient à revêtir une forme différente en face de positions diverses, tout le monde le comprend ; mais ce que l'on comprend moins, c'est que cette attitude et ces paroles, même en dehors des occasions, puissent garder le **même genre.** Ne serait-il pas préférable, dira-t-on, de déposer, en son particulier, des formes par exemple favorables au commandement pour ne les reprendre qu'en public ? N'est-il donc pas plus parfait d'exercer l'humilité extérieure toutes les fois qu'une circons-

tance n'oblige pas à la restreindre?... La prudence a des vues de plus longue portée, elle sait qu'une attitude ne se prend avec aisance et ne s'affirme avec force que par l'effet de l'habitude : voilà pourquoi elle conseille d'écarter toute manière d'être qui en interromprait le mouvement. Il n'est pas jusqu'aux pensées et aux sentiments qui ne doivent, dans une certaine mesure, se mettre à l'unisson. La vertu est une harmonie et cette harmonie résulte d'une communauté de vie. Tout acte intérieur façonne même le dehors; il passe avec son influence et sa physionomie dans la forme extérieure; on y retrouve ses traits comme on retrouve dans les enfants, les traits de ceux dont ils sont l'être prolongé.

Un danger résulte de cette conduite, mais il est trop évident pour échapper aux yeux exercés de la prudence et à la sagacité de ses moyens préservatifs. Son but sera ici de fortifier *intrinsèquement* la vertu. Aux personnes qui ont à paraître et à commander, elle imposera une humilité profonde et forte ; elle conseillera toute pratique qui rabaisse sincèrement devant Dieu et devant soi-même ; mais elle interdira tout ce qui apporterait quelque diminution de prestige ou de vigueur.

Que l'on se rassure d'ailleurs ; aux grâces d'état qui ne manquent jamais, Dieu très souvent ajoute la grâce de l'humiliation réelle, que nous ne devions pas rechercher. Venant de lui, elle concourt à ses fins et ce ne serait point sagesse de s'en inquiéter. Accueillons-la comme un secours providentiel contre l'orgueil ; re-

gardons-la comme une compensation heureuse; aimons-la de tout l'amour que nous avons pour la vertu d'humilité; et faisons lui une place aussi large que la prudence le permet.

III. *La prudence modérant l'exercice de l'humilité pour équilibrer une nature.* — Ce que la prudence prescrit en vue d'une situation à sauvegarder, elle le conseille pareillement en vue d'une nature à équilibrer.

Il y a des personnes qui doutent toujours d'elles-mêmes, de leurs aptitudes comme de leurs succès. L'hésitation paralyse l'initiative ou la rend douloureuse. Trop de confiance en soi est un vice, trop de défiance en est un autre ; et celui-ci n'est pas moins funeste que celui-là : Le trouble envahit l'âme et la déforme; l'impuissance envahit la vie et l'annihile.

On dira peut-être que la vertu consiste après tout dans la juste appréciation des choses et dans la volonté du bien : on oublie qu'elle consiste plus encore dans les dispositions de ***notre nature***. Notre nature est le fonds d'où partent nos actes, le fonds qui les soutient; c'est en elles que s'établissent les habitudes. On ne saurait impunément se passer de cette force permanente. La conscience du devoir peut commander une conduite énergigue ; seule une nature fortement préparée en impose les conclusions avec autorité et en porte le poids sans fléchir.

Une âme en qui domine une trop grande dé-

fiance d'elle-même, aurait donc tort de cultiver le sentiment de son impuissance et de trop incliner à l'abaissement devant les autres, surtout si elle a une mission à remplir. Qu'elle se tienne entièrement dégagée de tout orgueil et de toute prétention ; qu'elle cherche à découvrir Dieu dans le bien qu'elle fait et ne commande qu'en son nom, rien de mieux ; une humilité paisible remplit alors sa vie, la rassérène et la soutient. Mais, d'autre part, qu'elle écarte résolument l'impression trop vive de ses insuffisances, de ses maladresses, de ses infériorités, pour ne pas déprimer un caractère déjà trop faible en ses ressorts ; et d'ailleurs, précisément au milieu de ses alarmes, l'amour-propre lui-même pourrait très aisément se frayer un autre chemin, car il y a l'amour-propre souffrant, et c'est celui qui menace de telles natures.

Ceux qui ont la charge de ces âmes timides doivent leur donner confiance en elles-mêmes par des approbations opportunes ; les laisser agir seules pour développer leur initiative ; les accréditer par divers moyens dans le milieu où elles vivent ; les rassurer, les relever, les amener enfin à cette aisance dans la parole et dans l'action qui résulte du sentiment de Dieu sans doute, mais aussi de la juste consciensce de sa propre force.

Agir ainsi, c'est faire fructifier le talent reçu, au lieu de l'envelopper inerte dans le suaire d'une humilité mal comprise.

IV. *La prudence respectant un attrait sagement reconnu.* — Nous l'avons vu, es saints pour la plupart s'acharnent à se rabaisser ; ils éprouvent une joie amère à s'accabler des qualificatifs les plus humiliants, et trouvent dans le sentiment sans cesse renouvelé de leur propre abjection, le stimulant de leur ferveur.

Par contre, nous voyons des âmes, fort généreuses pourtant, qui s'arrêtent moins à cet ordre de sentiments et qui y rencontreraient quelque gêne. Elle peuvent avoir, autant que ces saints, le sentiment profond de leur misère, mais elles en cultivent moins l'impression. Ce sont souvent des âmes particulièrement pures : le mal ne les a point marquées de ses stigmates déshonorants ; la tentation elle-même a respecté tant d'innocence. Comment s'indigner contre ce que l'on connaît à peine ! — Chez quelques autres, les délicatesses d'une nature affinée, souffrent vraiment à regarder toute souillure. — Chez d'autres encore le sens du beau est tellement développé qu'il se détourne instinctivement de toute laideur.

Rien qu'au contact de ces choses sur leur pensée, il leur semble à toutes qu'une sorte de flétrissure les atteint ; leur cœur se resserre et leur élan vers Dieu se décourage.

Serait-il juste de condamner de telles répugnances? Serait-il sage de les violenter? Nous ne le croyons pas.

Les caractères que nous venons de décrire, signalent à la prudence une disposition providentielle qu'elle a le devoir de faire respecter.

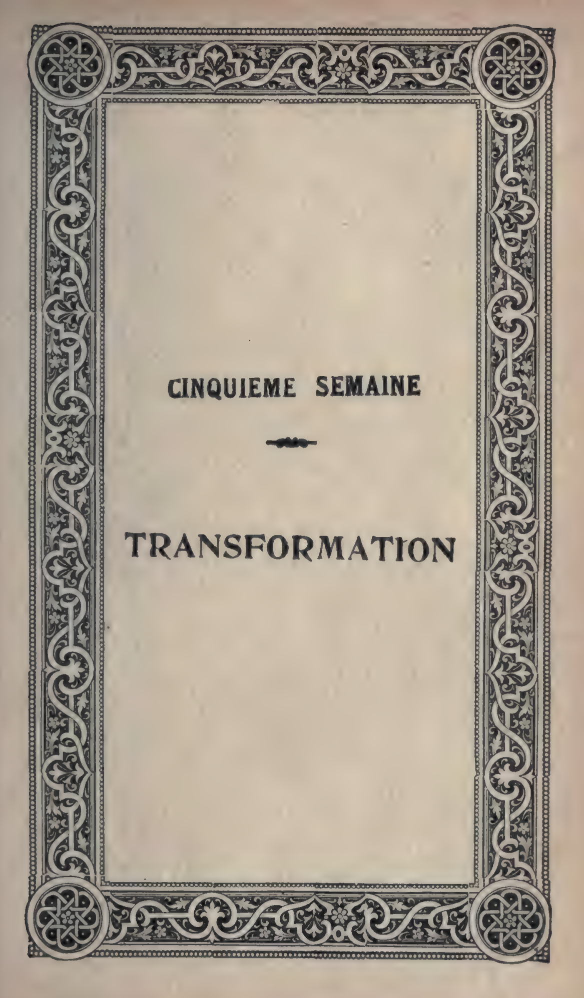
Ne vous troublez pas! dira-t-elle à ces âmes: cet ordre de motifs va moins bien à votre humilité; telle autre pourra lui convenir davantage... Il n'est pas essentiel à la vertu de les envisager tous, il suffit qu'elle en retienne qui la déterminent. Le meilleur pour telle âme n'est pas toujours le plus renommé ou le plus excellent... mais bien celui qui, mieux en rapport avec sa nature, suscite ses plus grands efforts.

Sans doute les motifs d'abjection portent l'humilité fort loin; mais le motif du ***Tout de Dieu*** ouvre aux âmes contemplatives des horizons non moins étendus. L'essentiel est que votre humilité soit pratique et généreuse. Qu'elle le devienne sous telle ou telle bonne influence, cela importe moins à la vertu. Face à face avec la pensée de l'infini, vous vous sentez toute petite; quels que soient les succès de vos œuvres ou les dons de votre prière, vous ne vous élevez pas en vous-même; quelle que soit la misère du prochain, vous ne la méprisez jamais; vous vous faites constamment douce, indulgente et bonne. Si l'humiliation vous arrive, vous la regardez avec des yeux habitués à contempler le Calvaire et vous lui ouvrez vos bras comme pour étreindre Jésus avec sa croix [1].

Si même votre attrait ne vous porte pas spécialement vers l'humilité, pourquoi le contraindre? L'humilité, comme les autres vertus,

1. L'humilité que nous décrirons dans la cinquième semaine, sous ce titre : *Transformation*, répondra peut-être à l'attrait de plusieurs.

mérite un culte général : mais, pas plus que ses sœurs, elle n'a droit à un autel à part dans chaque temple. Votre nature par ses tendances, parfois même par ses défauts ; votre éducation par son développement et ses habitudes d'esprit ; votre vie par ses rencontres, vous ont constitué apte à telle vertu plutôt qu'à telle autre. Tout cela résulte d'une disposition providentielle et marque une voie. Dans cette voie, vous marcherez plus librement et vous irez plus loin. Cultivez donc, selon votre attrait, par exemple la pureté d'intention, l'union de pensée avec Dieu ou la reconnaissance. Cultivez l'abnégation, la pauvreté, l'oubli de vous-même, le dévouement aux autres. Développez surtout l'amour divin, avec ses ardeurs ou son intimité. Hors de là, vous dépéririez comme la plante transportée dans un sol qui ne lui convient pas ; tandis que là vous étendrez votre ramure, vous répandrez le parfum de vos fleurs et vous donnerez à Dieu les fruits qu'il attend.



CINQUIEME SEMAINE

TRANSFORMATION

PRÉPARATION A LA CINQUIÈME SEMAINE

Aux premières pages de ce livre, nous avons analysé les deux tendances que l'humilité a charge de conduire : l'estime de soi, le désir de l'estime des autres. Ensemble, elles ont pour objet, nous l'avons vu, la sauvegarde de notre personnalité, l'une par l'affirmation de notre propre valeur, l'autre par la recherche de l'estime qui nous protège.

Là est leur rôle, là est aussi leur danger. En elles-mêmes, ce sont deux forces aveugles qui dépasseraient leur objet si la vérité et la justice ne venaient les guider et au besoin les contraindre. En effet, poussant trop loin la sauvegarde *du moi* ou plutôt son exaltation, elles feraient de notre personnalité exclusive le *principe* et le *but :* le principe, comme si le bien venait surtout de nous et non pas de Dieu ; le but, comme si nous avions le droit de rechercher notre gloire plutôt que la sienne. Un tel renversement des rôles ne seraient pas seulement une injustice et une injure, il serait un grave désordre; il aurait beau trouver quelque excuse dans cette sorte d'inconscience qui généralement l'accompagne, il n'en produirait pas moins ses mauvais effets dans notre vie morale.

La vaillante humilité ne le souffrira point et, s'armant de la parole de l'archange, elle s'écrie à son tour : *Quis ut Deus!* Arrière ces prétentions insensées! Qui donc est le véritable au-

teur de tout bien? Qui donc mérite avant tout la louange? — Notre orgueilleuse personnalité ainsi reléguée à sa place, voilà Dieu remis sur son trône. Toutes nos vertus viendront le reconnaître comme le premier ***principe*** d'où elles émanent; et tous nos actes se dirigeront vers lui comme vers leur ***fin*** nécessaire. Or, ces deux devoirs sont la base de la vie chrétienne, la règle de son activité, la condition de son mérite. En les faisant respecter, l'humilité justifie donc son titre de fondement et de gardienne des vertus. Nous allons voir maintenant qu'elle en mérite un autre encore plus beau, car elle est leur couronnement. Ainsi, aux dernières pages de ce livre, l'humilité va se montrer à nous, terminant sa carrière comme un beau jour, dans un éclat de triomphe.

Ce rôle nouveau procède d'une conception nouvelle. Les deux tendances que l'humilité s'est jusqu'ici contentée de vaincre, elle va les ***transformer.*** Tant qu'elles inclinaient du côté de la terre, elles les a contenues; elle va maintenant les affranchir, en les dirigeant du côté du ciel. Ainsi, rien de ce que Dieu a créé ne sera détruit; l'estime de soi deviendra ***l'admiration du divin en nous;*** et le désir de l'estime ***cherchera le regard même de Dieu.*** Ces dispositions transformées trouveront pour s'étendre une sphère plus vaste; elles se reposeront sur des objets plus sûrs; leur beauté se dégagera de tout alliage; et, finalement, leur action se portera de Dieu vers le prochain, par une extension d'ordre surnaturel.

Elevons donc nos espérances comme nos re-

gards; c'est le moment : l'humilité *défensive* est fortement établie; ses ennemis sont démasqués et connus; la paix règne de toutes parts; marchons à de pacifiques conquêtes. La vertu que nous allons poursuivre a été celle des saints et par excellence celle de Marie; elle sera, en quelque manière, celle de notre éternité.

Ah! que je voudrais m'élancer vers ce monde nouveau! Que je voudrais donner à mon être vulgaire cette transformation supérieure! Ce qui se passe dans l'âme des saints ne pourrait-il pas, en une limite plus restreinte, se produire aussi dans la mienne? Ce que vous ferez dans votre ciel, ô mon Dieu, ne daigneriez-vous pas l'ébaucher sur la terre? Ce que j'y ferai aussi moi-même, ne puis-je pas le commencer déjà? Si je dois être divinisée un jour en vous contemplant face à face, pourquoi ne me transformerai-je pas ici-bas, en essayant de vous contempler à travers les ombres transparentes de la mystérieuse création.

Cinquième Semaine

PREMIÈRE MÉDITATION

XXIX° EXERCICE

Transformation de l'estime de soi

Premier point : Les dons de Dieu. — *Deuxième point :* L'humilité les fait resplendir.

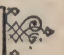
Préparation pour la veille. — Si je veux m'estimer foncièrement, je dois chercher en moi ce qui vient de Dieu surtout dans l'ordre surnaturel. En y découvrant des merveilles de grandeur je comprendrai sans doute la haute dignité chrétienne. Ce sera le suprême essor de cette tendance qui s'appelle l'estime de soi. Je parcourrai donc, sans scrupule comme sans exagération, le sommaire des dons de Dieu. Si je monte assez haut, je verrai mes qualités personnelles émanant de lui, tous mes actes soutenus par lui, et la beauté de mon âme comme un reflet tombant de sa propre beauté; ou mieux, je cesserai en quelque sorte de me voir moi-même, tant je me sentirai envahi par le divin.

Il faut porter à cette méditation un esprit dégagé des idées vulgaires et disposé à une juste admiration; un esprit large qui ne s'arrête pas

aux objections mesquines. Il faut y porter surtout un grand esprit de foi.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de comprendre ces vérités comme si elles m'apparaissaient pour la première fois ; de les pénétrer, de les sentir, d'en être impressionné.

I. *Les dons de Dieu.* — 1° Ce que je suis en tant qu'homme : Chef-d'œuvre de la création terrestre, — souverain dominateur de la matière, — petit monde dans lequel l'univers vient se refléter par l'intermédiaire des sens et se transformer en idée par l'effort de l'intelligence, — sorte de ciel où Dieu se fait connaître comme auteur de toutes choses et pressentir comme infini, — liberté morale au moyen de laquelle je suis le maître de mes actes et de ma destinée...

Ah ! pourquoi ces magnificences me sont-elles si familières ! On estime si peu ce que l'on a toujours connu ! Pour admirer, l'homme a besoin de s'étonner. Mais qu'on y songe bien, une lueur d'intelligence est supérieure à l'immensité des cieux étoilés ! mais un acte de volonté est une force plus haute que tout le mouvement des mers ! mais l'admirable instinct des animaux ensemble, n'atteint pas à la valeur d'une pensée !

2° Toutefois, l'éclat de ces dons naturels pâlit à l'apparition des dons de la grâce; ceux-là

sont de telle condition que la toute-puissance ne saurait créer un être à qui ils fussent naturels, comme la raison est naturelle à l'homme. La grâce ne peut être qu'une transformation. Mais aussi quelle transformation ! C'est la nature divine participée, avec son besoin de l'infini et son aptitude à le contempler face à face. — C'est une vie divine au sein de notre être grossier, et, parce qu'elle est divine, une vie que Dieu seul peut exercer en nous : chacun de nos actes surnaturels a besoin de son mouvement, soit pour naître, soit pour durer. Ah ! si nos yeux s'ouvraient tout à coup, nous verrions ce Dieu, l'Etre souverain, en quelque sorte à notre service, travaillant sans cesse à nous diviniser !... Tout cela est certain, mais nous reste caché. Oh ! le croire, le croire avec enthousiasme ! Ce serait du moins l'entrevoir et ce serait commencer à se bien connaître.

3° Un lien plus tendre m'unit à Jésus. Jésus est mon ami, il me donne son cœur et ses biens. — Jésus est mon frère, il a pris ma nature. — Jésus est quelque chose de moi : c'est ma grande gloire ; — ou plutôt je suis quelque chose de lui et c'est mon grand bonheur. Je lui appartiens comme la petite cellule, perdue au fond de mes organes, et qui reçoit sa vie de l'action du cerveau ; comme le petit flot de sang qui soulève la plus lointaine de mes artères et qui me vient du cœur ; — union mystérieuse ici-bas, radieuse au ciel ; — principe incomparable de dignité pour qui sait comprendre : je suis une part de l'être mystique de Jésus ; je peux le diminuer ou l'accroître ; je suis un besoin pour

son bonheur, je puis être une déception pour ses espérances. Il m'est donné de le laisser vivre en moi pleinement, ou de lui préférer, hélas! la triste expansion de ma vie propre, par la recherche désordonnée des quelques joies et des quelques applaudissements de ce monde.

Ne trouves-tu pas, ô mon âme, que ces grandeurs suffisent à satisfaire le sens de l'estime de soi et à fonder ta noblesse? Quelle noblesse plus ancienne que celle qui vient de l'Eternel? Quelle noblesse plus illustre que celle qui descend du Très-Haut? — Par Jésus, je suis issu du sang d'un Dieu et ma vie se nourrit d'un aliment divin. Attendrai-je le ciel pour être fier de ces gloires? Le ciel les fera resplendir, c'est vrai; mais la grâce, déjà, m'en enrichit. — Les dédaignerai-je parce qu'elles me sont communes avec d'autres êtres? Subissent-elles par ce fait une déchéance? Le bien des autres diminuerait-il mon bien propre? Loin de là, il l'augmente de mille manières, et par les exemples qu'il m'offre, et par les secours charitables qu'il m'apporte, et par les vertus spéciales qu'il me donne à exercer.

II. *L'humilité fait resplendir les dons de Dieu.* — 1° L'incrédule est un grand aveugle qui traverse la création sans y découvrir Dieu. L'orgueilleux voit Dieu peut-être dans la nature, mais il ne le voit pas en soi. Ce qu'il fait, il se l'attribue; ce qu'il est, même dans ses fonds, il se le croit personnel. Ce n'est pas ordinairement présomption, mais inconscience. Le tort

du plus grand nombre n'est pas d'écarter Dieu, il est plutôt de l'ignorer.

A mesure que l'humilité répand sur cet aveuglement sa belle lumière, l'évidence de l'action de Dieu apparaît, s'étend et finit par envahir tout notre domaine, comme fait, à son lever, le soleil sur notre terre. La grandeur de l'homme ici-bas est de chercher Dieu. S'il le cherche dans la nature, il le découvre partout et jusque dans le plus petit grain de sable; s'il le cherche en lui-même il le trouve dans tout son être et jusque dans le plus petit de ses actes. Il s'ensuit que l'humble ne se préfère foncièrement à personne, et que lorsqu'il s'admire lui-même, il s'admire en quelque sorte à genoux.

Autrefois, derrière le char du triomphateur, la prudence d'un grand peuple plaçait un héraut d'armes chargé de lui répéter cet avertissement: « Souviens-toi que tu es un homme. » Cette voix est ici celle de l'humilité : souviens-toi, sous toutes ces grandeurs, que tu n'es qu'un homme, un néant! Tiens ton rang, défends ton honneur, prends des initiatives, insiste et lutte au besoin; mais en faisant tous ces actes légitimes, souviens-toi, souviens-toi! Ne perds jamais de vue l'origine de tes dons; ne cesse jamais d'envisager la fin dernière de tes actes.

3° Si l'estime de soi était simplement l'estime de l'œuvre de Dieu en tout homme, elle ne serait pas un sentiment personnel, mais une forme de l'adoration. Cette estime vise ces dons en tant qu'ils sont nôtres. C'est là que l'humilité a besoin de nous tenir les yeux ouverts, pour nous montrer ces dons toujours bornés et

fragiles, modérant ainsi l'inclination naturelle qui porte à les grossir. En même temps, elle s'oppose de toutes ses forces à la vaine complaisance que l'on serait tenté d'y prendre; et elle défend, comme une injustice, toute préférence qui entraînerait le moindre dédain pour autrui.

Sans doute l'estime de soi reste une vertu délicate : elle serait, sans la grâce, une tentative imprudente. La timidité craintive, trop souvent peut-être, prend le parti de fermer les yeux.

Ce n'est point sagesse : les dangers peuvent être conjurés et le sentiment intense de la dignité personnelle ne saurait trouver ailleurs des mobiles d'égale puissance. Ce sentiment est une sorte de royauté; et cette royauté, dans sa domination fortement établie, proscrit le mal avec un dédain instinctif et invincible. Dans la majesté de ses goûts, elle tend à ce qui est le plus noble. D'un trône élevé on voit de très loin ce qui est bas et vulgaire.

Si l'on pouvait pénétrer dans l'âme d'un saint on marcherait de surprise en surprise. Le sentiment de l'estime de soi se présenterait splendidement accru : les saints se savent fils de Dieu, participant à sa nature, futurs héritiers de sa gloire. Ils sont hautement fiers de l'amitié de Jésus, de la ressemblance qu'il imprime en leur âme, de l'action constante qu'il exerce au plus intime de leur être. Ces sentiments les poussent sans cesse vers une perfection qui les grandira toujours ; et leur ambition prenant un essor plus qu'humain, conçoit la prétention de grandir Dieu lui-même, en travaillant pour sa gloire. Les voit-on timides et incertains en face

des entreprises les plus hardies, des dangers les plus manifestes ? De quel œil regardent-ils l'abaissement suprême, le mal ? De quelle horreur ne sont-ils pas soulevés en face de ses assauts ? Cherchez bien et nulle part vous ne trouverez une pareille exaltation du sentiment de la dignité personnelle, exaltation pleine de grandeur et de force ; toute douce et toute paisible en même temps, parce qu'elle se développe dans l'atmosphère pure et calme du vrai, du bien et du beau par excellence.

Résolution. — Admirer en moi les dons de Dieu, pour donner au sentiment de la dignité personnelle son mobile le plus haut. Ne pas me contenter d'une vue superficielle qui n'apprend rien et n'émeut pas.

—

Cinquième Semaine

DEUXIÈME MÉDITATION

XXXe EXERCICE

Transformation du désir de l'estime

Premier point : Désirer l'estime de Dieu. — *Deuxième point :* Désirer lui plaire. — *Troisième point :* Désirer lui faire plaisir.

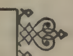
Préparation pour la veille. — Le désir d'être estimé et le désir de plaire sont si voisins qu'ils semblent constituer plutôt deux manifestations de la même tendance Ils sont pourtant distincts : le désir de l'estime vise l'approbation et aspire à un jugement favorable : c'est plutôt à l'esprit qu'il s'adresse. Le désir de plaire signale une tentative vers le cœur : on veut une estime affectueuse.

La distance est plus grande entre le désir de plaire et celui de faire plaisir. Celui-là est de sa nature assez personnel : il envisage le bien qu'apporte l'estime. Celui-ci, sans être toujours désintéressé, cherche d'abord le bien des autres. Ce qui les rapproche pourtant, c'est que le second découle du premier comme l'effet de sa cause : qui veut plaire cherche généralement à faire plaisir.

Le désir de plaire se prêtera-t-il lui aussi à la pénétration du divin? Comment, un tel sentiment, très humain de son fonds, pourrait-il se transformer sans cesser d'être lui-même? Eh bien! ici encore, plongeons nos regards dans l'âme d'un saint. Y voyons-nous réduit et inerte le désir de plaire? Non, mille fois non, nous le trouvons lui aussi et plus étendu et plus actif, mais surtout plus noble. Un nouveau monde lui est apparu, déroulant à ses regards des perspectives transcendantes, c'est le monde des êtres surnaturels : Dieu et Dieu partout, — Jésus plus spécialement nôtre — et en Jésus tout ce qui se relie à lui, les anges et les hommes.



Méditation



Prélude. — Demander la grâce de s'ouvrir à ces belles pensées, d'attirer en soi ces sentiments féconds et de donner à sa vie cette haute orientation.

I. *Peut-on désirer l'estime de Dieu.* — Si nous avions avec Dieu des relations familières, nous désirerions vivement son estime : On recherche l'estime des personnes qui entourent, plus particulièrement celle des grands. L'obtenir, c'est se rapprocher d'eux, c'est entrer dans leur sphère et participer à leur supériorité. Mais Dieu est un Être invisible et qui semble lointain. L'estime qu'il ferait de nous, ne peut nous arriver par aucune voie extérieure : nous

ne l'entendrons pas la formuler par des paroles; nous ne la lirons pas dans son regard.

Est-ce à dire que toute voie d'entente nous soit fermée? Les sentiments de Dieu sont-ils si secrets qu'ils ne se trahissent d'aucune manière? A défaut d'une parole et d'un regard directs, n'avons-nous pas les saintes présomptions qui naissent de ses affirmations positives? Ne savons-nous pas, d'une façon certaine, que Dieu estime tout bien, le bien d'un acte passager comme le bien d'une qualité permanente? Ainsi donc, en accomplissant un acte vertueux, en perfectionnant nos qualités, nous sommes assurés de gagner son estime; et cette estime croît avec la grandeur de nos actes et l'éminence de nos vertus.

Seule la foi vive comprend ces choses, seul l'amour en peut faire sa vie. Hélas! ma pauvre âme n'a peut-être qu'une foi sans lumière intime, un amour sans nobles besoins! Lui sera-t-il donc inutile d'entreprendre une méditation trop haute encore pour elle? N'y trouvera-t-elle que des idées incertaines? N'y puisera-t-elle aucun désir? O Dieu, auteur de toute lumière, éclairez-moi! O Dieu, créateur de tout bon sentiment, animez-moi! Daignez abaisser à ma portée les vérités qui sont à la portée des saints. Sans voir aussi loin qu'eux, je verrai la même vérité; sans aller aussi loin qu'eux, je tendrai au but qu'ils ont atteint. — Vous faites vos œuvres par degrés, ô Dieu sage; eh bien! aujourd'hui j'essaierai de faire quelque pas vers le désir de vous plaire.

II. *Comment s'exerce le désir de plaire à Dieu ?* — C'est le désir d'***attirer son attention*** d'une façon particulière, de vivre dans la bienveillance de son regard, et finalement de se faire aimer de lui davantage, car c'est à cet objet que se termine normalement le désir de plaire, même dans l'ordre humain.

Désir d'obtenir quelque ***admiration***. L'admiration est la souveraine expression de l'estime ; elle est nécessaire à un grand amour. — Comment se faire admirer de Dieu ? Par tout effort généreux, par tout acte remarquable, par tout sentiment élevé : Ce qui est commun n'y suffit pas, il y faut quelque supériorité. Le dévouement s'offre d'abord ; de là le regard se porte vers le sacrifice. L'immolation est, dans notre ordre déchu, l'acte le plus noble. L'immolation suppose d'ailleurs une grande force d'âme, qualité souverainement estimable. Donc se dévouer à la cause de Dieu, s'y sacrifier au besoin ; immoler ses goûts quand ils sont des obstacles; accueillir la peine avec douceur et les menaces de l'avenir avec une courageuse confiance : voilà des moyens de prétendre à l'admiration du grand appréciateur de toute chose.

Désirer ***charmer*** Dieu. C'est plus qu'attirer son attention ; c'est plus que mériter son estime, c'est commencer à gagner son cœur. Dans ce désir se trouve un stimulant très personnel : être pour lui cet objet qui charme son regard, qui fait battre son cœur. — Dans cette naissante persuasion quel épanouissement pour l'âme ! Toutes ses facultés sont à l'aise, que dis-je, elles sont animées, elles vivent, elles gran-

dissent. Quel principe de perfectionnement! Pour charmer, il faut avoir de la beauté, il faut manifester des qualités aimables ! Quel soin d'elles-mêmes ne voit-on pas chez les personnes qui veulent plaire ! Quelle vigilance en tout : sur leurs paroles, sur leur attitude, sur les moindres détails de leur vie !...

O mon Dieu, pour plaire à vos regards, pour charmer votre cœur, je serais donc sans goût, sans élan, sans persévérance ! Ce désir semble m'être étranger et j'en cherche la cause. Peut-être s'épuise-t-il ailleurs ?..., peut-être aussi manque-t-il d'aliments ? Une vie intérieure médiocre est une triste pourvoyeuse !... oh ! la pureté du cœur, oh ! l'intimité de la prière ; oh ! l'intensité du désir ! Charmer Dieu !..., mais pour y songer seulement, il faut une piété délicate.

Ah ! si je m'établissais dans cette disposition sainte ?... Si je donnais à ma vie cette orientation ?... Si je consacrais à la méditation des heures plus longues ?... Si, durant le jour, je cherchais plus souvent le regard à qui je veux plaire ?

Ce regard cherché sera surtout le vôtre, ô Jésus, homme Dieu, ô Jésus, mon frère. Vous plaire et vous plaire particulièrement ; me faire aimer de vous ; obtenir de votre bouche un doux éloge ou l'attendre au ciel..., quel champ ouvert à mon désir de plaire ! Aucune limite ne le restreint Votre attention, ô Jésus, se fixe sur moi jour et nuit ; votre âme est sensible à tout ordre de prévenance ; elle en saisit les moindres délicatesses avec leurs nuances infinies. Ce que

je ne sais pas exprimer; ce que j'éprouve, même sans trop le comprendre, ô merveille! vous le lisez distinctement dans mon cœur.

O Jésus, vous êtes, à vous seul, tout un monde plus étendu, plus plein, plus animé que le monde des hommes dont on se dispute l'estime; et cette estime, on ne l'obtient que rarement, on n'en jouit qu'au milieu des craintes, on ne la fixe jamais d'une façon durable; car enfin ce monde passe et s'évanouit avec la fumée de son estime. Vous, ô Jésus, vous emportez au Ciel, pour les faire éternels, tous les sentiments que j'aurai ici-bas provoqués dans votre grand cœur, toute la part d'estime que je serai parvenu à mériter de vous.

III. *En quoi consiste le désir de faire plaisir à Dieu.* — Le désir un peu personnel d'attirer les regards de Dieu et de lui plaire, s'élève insensiblement au désir désintéressé de lui ***faire plaisir.*** Lui donner quelque joie, quelque gloire; se dévouer, s'immoler pour que ces actes l'honorent; s'embellir de vertus pour que cette vue le contente !... A force de vouloir charmer Dieu, on s'est épris de ses charmes; à force de se dépouiller de ce qui l'eût éloigné, on ne garde à aimer par dessus tout que sa souveraine amabilité : le désir de plaire est le générateur du désir de faire plaisir.

Il y a tout une vie nouvelle dans cet ordre plus élevé de sentiments. Les qualités mises en jeu pour plaire, s'épanouissent ici sous une forme plus belle, plus tendre, plus parfaite. On en arrive à se répéter sans cesse : pourvu que

Dieu soit content! On vit de la joie qu'on lui donne, non parce qu'on la donne, mais parce qu'on la sent en lui... On se console de ses propres peines, en songeant qu'il est heureux... Le détachement de soi-même se fait d'une façon si douce qu'on en a conscience à peine; et d'une façon si complète que Dieu règne de toutes parts... On assure ainsi à la vertu un fondement plus inébranlable et un couronnement plus haut. Le caprice et l'inconstance n'y trouvent aucune prise et l'orgueil lui-même semble disparaître... en se perdant au sein de Dieu.

O Dieu si aimable et si aimé, puisqu'il existe tant de belles âmes qui semblent ainsi passées en vous, et n'avoir d'autre vie que la vôtre, d'autre désir que votre bien, d'autres joies que vos joies; de grâce, faites descendre jusqu'à ma bassesse quelques mouvements de ces attraits. Si je n'ai pas l'aile assez forte pour planer constamment dans ces hauteurs, permettez-moi du moins de m'y élever aux heures où je médite; il en restera dans ma vie active des souvenirs, des impressions et de salutaires regrets!

Résolution. — M'appliquer cette parole du premier martyr saint Etienne : « Je vois les Cieux ouverts et Jésus à la droite de son Père. » — Aujourd'hui je chercherai le regard de Jésus, un regard qui me dise : tu me plais! — Que ne pas tenter pour l'obtenir!

TROISIÈME MÉDITATION

XXXIe EXERCICE

Désir de plaire et de faire plaisir au prochain

Premier point : Dieu vu dans le prochain. — *Deuxième point :* Jésus dans le prochain. — *Troisième point :* Règles pratiques.

Préparation pour la veille. — Se montrer indulgent, facile et bon pour toutes les personnes qui nous entourent; chercher habituellement à leur faire plaisir, et laisser sentir à chacune cette chaude affection qui dilate, voilà un idéal que la pauvre nature humaine ne saurait pleinement réaliser avec ses seules forces. Trop de calculs intéressés, trop d'inconstance dominent ses sentiments ; et d'autre part, trop de laideurs morales déparent son objet. Il faut qu'une beauté venue d'ailleurs l'illumine. L'homme ne peut donner à l'homme cet amour idéal qu'en le revêtant de l'idéal divin, voilà pourquoi nous ne saurions trop méditer ce conseil qui est l'âme de la loi nouvelle : voyez Dieu dans le prochain ; regardez le prochain sur la poitrine du Sauveur.

Ce conseil de paix, de perfection et de vrai bonheur, l'avons-nous bien compris? Pénètre-t-il nos sentiments, éclate-t-il dans nos actes? Hélas! c'est à peine s'il entre dans nos convictions! Nous le redisons comme une formule apprise, mais vaine. Qu'attendons-nous pourtant? Que Dieu fasse un miracle et nous le crie du haut du ciel? Ce n'est point sa coutume. — Que le divin Maître vienne visiblement prendre par la main chacune des personnes qu'il nous donne à aimer et nous la présente lui-même? Mais ne le fait-il pas invisiblement, chaque jour? N'est-il pas dans l'hostie de la messe; et, par la communion, ne se donne-t-il pas à chacun? Que voulez-vous de plus?

O divin Maître, ouvrez mes yeux, ces yeux de la foi qui seule vous découvre! Faites que demain, en vous retrouvant partout dans ce prochain, pour lequel je n'aurais souvent que de l'amertume et presque toujours que de l'indifférence, je commence à l'aimer de cet amour que je vous porte, ô Jésus!



Méditation



Prélude. — Demander un grand esprit de foi pour découvrir le divin, qui se cache en tout homme, et une grande sagesse pour tenir notre désir de plaire et de faire plaisir au prochain, exempt d'étroitesse comme d'excès.

I. *Dieu vu dans le prochain.* — Diriger vers Dieu ce désir de plaire et de faire plaisir, qui

vit au fond de notre nature, c'est l'élever d'une façon imprévue et lui donner un objet qui ne trompera point son attente. Mais, ici-bas, Dieu ne nous montre point son visage, et c'est en vain que nous cherchons une manifestation certaine du plaisir que nous lui donnons. Un sourire, un regard ému suffisent pour récompenser un effort, ou pour le provoquer. Du Ciel aucun regard, aucun sourire ne descend pour nous donner cette assurance. Nos rapports surnaturels sont établis sur la base de la volonté. Le sensible, quelque puissant qu'il soit, n'en est jamais que l'accessoire : Beaucoup d'âmes parfaites s'en trouvent habituellement privées ; elles vont, quand même, et à grands pas, dans la route austère du devoir, aimant Dieu par leur fidélité, leur dévouement, leurs sacrifices, à la manière des forts. C'est là leur façon à elles de lui plaire. Quelques autres, plus consolées, sentent parfois dans la prière la douceur d'un amour partagé. Mais les unes comme les autres ont toujours faim de Dieu : celles-là parce qu'elles ne l'ont point goûté ; celles-ci parce que, l'ayant goûté, elles sont devenues insatiables. Alors, ensemble, elles se tournent vers le prochain. Dieu l'a fait à son image : voir le prochain c'est donc le voir un peu ! — Dieu lui a communiqué sa nature : l'aimer, c'est donc aimer quelque chose de lui !

Reportez-vous à la scène si touchante de Raguel recevant le jeune Tobie. Voici comment la raconte la Bible : « Après avoir attentivement regardé le jeune homme, Raguel dit à Anne

son épouse : Comme il ressemble à mon cousin ! Et se tournant vers les étrangers : D'où êtes-vous ? leur demande-t-il. Ils lui répondent : Nous sommes de la tribu de Nephtali, en captivité à Ninive. — Connaissez-vous Tobie mon frère ? — Oui, nous le connaissons. Et, comme le vieillard se répandait en éloges, l'ange ajoute en désignant son compagnon : Ce Tobie dont tu parles est son père Aussitôt, Raguel se jette à son cou, le baisant et l'arrosant de ses larmes : Sois béni, ô mon enfant, car tu es le fils d'un bon et très bon personnage ! Et Anne et Sarah sa fille, se mirent à pleurer de tendresse. »

Là-dessus, saint François de Sales fait le commentaire suivant : « Ne voyez-vous pas que Raguel, sans connaître le petit Tobie, le prend dans ses bras, le caresse, le baise, pleure d'amour sur lui. D'où provient cet amour, sinon de celui qu'il portait au vieux Tobie, le père, à qui cet enfant ressemblait si fort? Et, vrai Dieu ! quand nous voyons ce prochain, créé à l'image et ressemblance de Dieu, ne devrions-nous pas nous dire les uns aux autres : Voyez comme cette créature ressemble au Créateur ; ne devrions-nous pas lui donner mille et mille bénédictions ? Et pourquoi ? Pour l'amour d'elle ? Non certes, car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-même. Et pourquoi donc ? Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son image et ressemblance ;... pour l'amour de Dieu de qui elle est, à qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est... et c'est pourquoi non seulement le divin amour commande maintes fois l'amour du prochain,

mais le ***produit*** et le ***répand*** lui-même dans le cœur humain, comme sa ressemblance et son image, parce que l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraie image de l'amour céleste de l'homme envers Dieu. »

Ainsi nous aimons d'avance tout prochain d'un amour général ; et puis, quand, au cours de la vie, ses qualités, ses sentiments et ses mérites se particularisent à nos yeux, nous les regardons comme l'œuvre de Dieu, le reflet de ses perfections, le don qu'il met auprès de nous pour nous secourir ou pour nous charmer. Ainsi, de toutes parts, Dieu nous apparaît, se faisant aimer en ceux que nous aimons ; ainsi, au fond de nous-mêmes, Dieu se fait sentir comme le principe nouveau de nos affections aussi vivantes mais saintement surélevées.

Y pensons-nous?

Vue belle et féconde. — Disposition d'universelle bonté, d'égards, de prévenances. — Principe de paix. — Elévation de nos affections humaines ; sauvegarde de leur dignité. — Vie vraiment surnaturelle dont Dieu serait l'*objet* merveilleusement entrevu, et le *principe* intime secrètement agissant.

II. *Jésus dans le prochain.* — Allons plus avant et poursuivons cette divine présence dans l'Incarnation qui la met sous nos yeux. Après nous avoir donné sa ressemblance, Dieu veut prendre la nôtre, il se fait l'un de nous. Pourquoi? Est-ce uniquement pour nous racheter? Alors qu'il se contente de donner son sang, car cela suffit! Mais pourquoi ces trente ans d'une

existence obscure toute semblable aux nôtres? Pourquoi ces trois ans d'une vie publique où il se fait connaître au monde? Pourquoi? si ce n'est pour nous présenter un modèle irrécusable de ce que doit être l'homme envers l'homme? modèle si parfait et si beau que, de prime abord, il nous déconcerte; si doux et si humble qu'il semble bientôt devenu imitable; si fort et si tendre qu'il s'empare du cœur; en un mot, si divin qu'on l'adore à genoux, et si humain qu'on ne peut retenir ce cri : « O mon frère ! »

Aussi, quand sur le point de regagner le ciel, il jette à l'humanité cette grande parole : « *Aimez-vous comme je vous ai aimés* », nous cherchons instinctivement autour de nous des êtres sur qui répandre notre cœur. Et, quand il ajoute : « *Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait* », nous sentons là une parole révélatrice, sous laquelle tressaille un mystère. En effet ce n'est point une pieuse recommandation, c'est la discrète initiation à un fait transcendant : la vie de Jésus en nous; doctrine aussi certaine que belle; principe déterminant de la charité la plus réelle, la plus facile et la plus exquise. — O Maître adoré, vous me demandez de reporter sur le prochain les sentiments que fait naître en moi votre charme divin; vous voulez des actes sans doute, mais vous attendez aussi des sentiments, et parmi les sentiments ceux qui rapprochent les hommes, ceux qui les encouragent, ceux qui les font meilleurs. En la couvrant de l'éclat de votre nom, vous ne venez pas effacer la per-

sonne humaine, vous venez l'embellir et la protéger. Vous l'éclairez de votre douce image pour atténuer les ombres de ses défauts; vous l'élevez par la réalité de votre action en elle; et tout cela pour provoquer en sa faveur une pitié sans dédain, un dévouement sans défaillance, un amour pour elle qui monte jusqu'à vous!

Comment ne pas désirer plaire à des êtres que Jésus honore? Comment ne pas désirer faire plaisir à des êtres tant aimés de lui?

Faire plaisir au prochain, le vouloir fortement, s'y dévouer, oh! le beau programme réalisé par tant de saints, par tant de piétés inconnues! Il comporte toutes les délicatesses de l'affection, toutes les industries de l'amabilité, les suavités de l'indulgence, la longanimité des supports, tous les services rehaussés d'un sourire, et jusqu'à cette douceur de parole et cet air accueillant du visage qui deviennent la caractéristique d'un cœur où Dieu règne et agit.

Notre désir de plaire s'est formé en s'appliquant à plaire à Dieu; il a pu s'étendre bien loin et s'émouvoir profondément auprès de l'infini; il a pris le besoin de rester pur au contact de l'amour increé; il s'est fait tout suave en cherchant à faire plaisir à ce Dieu père; oh! le cœur admirablement formé! Qu'il se tourne à présent vers le prochain, il lui apportera une *inclination* pleine de la délicatesse de l'élévation, de la constance, acquises dans ses rapports avec les amabilités divines.

Mais, en descendant du ciel sur la terre, ce

désir de plaire perd sa sécurité en face de nombreux écueils. Il rencontre tout d'abord l'excès qui est un mouvement poussé trop loin; ensuite la préoccupation trop personnelle qui envisage plus son intérêt que le bien lui-même; enfin le travers de l'obséquiosité qui peut aller jusqu'à la hideuse flatterie et fausser l'âme.

III. *Règles pratiques.* — 1° Le remède se trouve dans une grande *pureté d'intention* souvent renouvelée. O mon Dieu, je veux être bon, pour être bon, et pour vous plaire!

Dans une âme pure, toute infidélité d'ailleurs se trahit bien vite. La préoccupation, cet indice d'un désordre, est la première à donner l'éveil. Devient-elle de l'inquiétude, regardez de plus près. Dégénère-t-elle en tristesse, en aigreur surtout, tenez pour certain qu'un vice travaille vos sentiments. L'examen et la prière vous le feront découvrir et l'amour de la vertu saura l'éliminer.

2° La première règle de ce sentiment est donc une règle défensive. La seconde sera une règle de sage *liberté*. En effet, pour éviter un écueil, faut-il se jeter sur un autre? Pour supprimer l'abus, détruira-t-on la chose? Pour ne pas subir les dangers que peut entraîner le désir de plaire, retranchera-t-on toute manifestation engageante? se montrera-t-on gêné du moindre éloge?... Mais ce serait inutilement mutiler sa nature, appauvrir sa vie, détendre les liens les plus sacrés. La tristesse deviendrait la loi de la perfection; et la vertu ne se montrerait à

nous que sous le parlant emblème d'un arbre dépouillé de ses feuilles... Oh! non, ce n'est point là l'idéal vrai. Cet idéal est un désir de plaire, conforme aux exigences de la position de chacun; un désir sain et franc, qui s'exerce sous l'influence de Dieu et sous son regard, répandant autour de soi ce charme suave et pénétrant, qui est la gloire réservée à la vertu chrétienne; « car seule elle aime son Dieu en aimant ceux qu'elle aime. »

Que penser d'une société dont tous les membres seraient animés de tels sentiments? Quelle paix! quelle diminution de souffrance! Quelle consolation dans nos malheurs inévitables! — Cité de rêve que n'éclairera jamais le soleil d'ici-bas! Plutôt cité idéale, dont les membres dispersés çà et là, au sein de l'universel égoïsme, sont des héros et que nous appelons des saints. Leur exemple, du moins, est là pour susciter des générosités individuelles, et maintenir, sous les yeux de tous, l'indispensable notion de l'idéal chrétien.

Résolution. — **Vigilance attentive, liberté sage, regards obstinément fixés sur Dieu.**

Nota. — Plusieurs pages des éditions précédentes ont été remplacées ici par d'autres plus conformes au sujet; mais elles se retrouveront, et mieux à leur place, dans un autre ouvrage projeté.

COUP D'ŒIL

Sur les deux méditations qui vont suivre

Après les éblouissements du Thabor et ses nuages mystérieux, les Apôtres *« levant les yeux, ne virent plus que Jésus seul »*.

Au sortir des lumières et des ombres de ces méditations prolongées, levons les yeux, nous aussi, et simplifions nos vues *en ne regardant que Jésus seul.*

Nous deviendrons humbles par ***imitation,*** en contemplant Jésus humble.

L'imitation s'adresse au modèle et lui emprunte ses traits ; l'***union*** fait plus encore, elle l'attire en soi et lui emprunte sa vie.

Mais l'imitation et l'union sont les deux formes d'un même sentiment : l'amour, — et les deux agents d'une même œuvre : la perfection.

Telle fut l'humilité de Marie ; et c'est à la contempler que nous allons consacrer ces deux dernières méditations.

N'est-elle pas d'ailleurs la plus fidèle image de celle de Jésus ?... La blanche lumière de l'astre des nuits, reflet atténué du soleil, ne descend-elle pas plus douce sur nos yeux ?

O la plus humble des pures créatures, vous en êtes aussi la plus puissante. C'est vers vous que se tournent nos regards et nos espérances. Vous nous communiquez, par l'amour, l'humilité de votre divin Fils !

QUATRIÈME MÉDITATION

XXXII[e] EXERCICE

Marie transformée en Jésus humble par l'imitation

Premier point : Humilité d'imitation de Marie comme mère. — *Deuxième point :* Son humilité comme co-rédemptrice. — *Troisième point :* Avec Marie nous faire humble par imitation.

Préparation pour la veille. — Si nous voulions étudier à fond l'humilité en Marie, nous aurions à parcourir, en les lui appliquant, les motifs que nous venons de méditer. Tel n'est pas notre dessein. Toutefois, avant d'aborder le sujet spécial qui nous attire, signalons deux différences très importantes entre sa vertu et la nôtre :

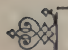
1° Les raisons d'être humble, elle les voyait d'une vue claire, continuelle et pénétrante. — Nous oublions ; nous perdons de vue. — Marie, jamais ! Son regard reste toujours ouvert, toujours conscient de ces motifs contemplés sans défaillance : regard sur l'Infini, regard sur sa petitesse... Le *Magnificat* est le cantique secret de toutes ses heures ; *Respexit humilitatem, fecit mihi magna...*, etc.

2° La condition de notre humilité est telle que, pour la sauvegarder, Dieu abrite sa fragilité sous des imperfections, ou du moins sous de mystérieuses ignorances... Ne faut-il pas un peu d'ombre aux plantes délicates !

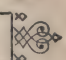
Pour Marie, Dieu écarte toutes ces précautions; Il l'expose au grand soleil de la vérité : Elle est immaculée, elle est parfaite, « *elle est bénie entre toutes les femmes...* », et elle le sait !

Elle a sondé, mieux que tous les théologiens ensemble, les grandeurs de sa maternité divine, et elle en connait toutes les prérogatives... Mais l'abîme des grâces reçues n'a fait que rendre plus sensible à ses yeux l'abîme de son néant. — Nulle créature, après Jésus, ne descendit aussi avant dans l'humilité. *Nulla creatura, post Filium, tantum descendit in abyssum humilitatis* (saint Bernardin de Sienne).

Or, une telle humilité est de l'héroïsme. En effet, l'héroïsme est la force s'exerçant à des actes sublimes et difficiles... Que dire d'une force qui accomplit, toute une vie, ce que nul homme ne pourrait soutenir un seul jour !



Méditation



Prélude. — Demander la grâce d'aimer assez Jésus pour éprouver l'ardent désir de l'imiter.

I. *Humilité d'imitation de Marie comme Mère.* — Jésus humble était son Fils, son Fils à elle,

à elle seule, — son Fils bien-aimé, — son Dieu et son Fils, — son tout.

Et elle l'aimait! Plus heureuse, elle l'adorait d'amour... Ah! si les mères pouvaient!

Tout se taisait devant ce sentiment dominateur. Tout se fondait dans cet amour, flamme intense.

Et elle n'aimait qu'un Jésus humble, car elle n'en pouvait connaître d'autre. Il n'y a au monde que le Jésus incarné, et le Jésus incarné, c'est le Jésus anéanti.

Dès le premier instant, il se fit humble, et il restera humble tant qu'il restera homme, tant qu'il sera son Fils.

— Et elle l'étudiait... avec ses yeux, avec son cœur, avec ses intuitions de Mère. — La Mère devine tout; elle a ce génie. — Sa pensée se promène, comme autrefois sa vie, dans cet être qui reste à elle toujours.

— C'est du cœur que naissent les grandes vues. — Le cœur commande et l'intelligence obéit... — Il la presse si fort parfois qu'elle dépasse sa propre portée...

Le cœur ne serait-il pas le nid où éclosent toutes choses?

Est-ce que la création ne sort pas de l'amour de Dieu?

Dans ce cœur de Marie, les faits évangéliques, les paroles et les attitudes de son Fils, se réchauffaient au contact enveloppant de ses méditations · *Conferens in Corde suo.* Jésus humble allait se développant sans cesse devant les extases de son amour... Quelles vues sur l'humilité de ses divins mystères, de sa peti-

tesse dépendante, de sa faiblesse indigente, de l'amour dont il les aimait !...

A mesure que son Fils grandit, Marie épie ses moindres mouvements, et recueille ses moindres paroles. Puis, elle le contemple au travail; elle admire sa modestie, sa douceur, son amour des occupations humiliantes, son goût pour les petits,... le miracle continuel de ses effacements...

On peut le dire, elle sait son Jésus par cœur, son Jésus humble !... L'*imiter* devient sa loi, son besoin ; et, presque sans le vouloir, elle se fait humble à ne plus se retrouver en rien... Elle aime à partager l'ombre où il se cache, le silence où il semble se perdre ; elle jouit de s'abaisser toujours davantage... avec Lui !

Mais il est si avant dans cette voie, qu'elle va toujours et ne l'atteint pas ;... et elle le supplie de l'attendre. Mais il marche encore,... il se hâte vers le Calvaire : Nous y arriverons ensemble, lui crie-t-il.

II. *Son humilité d'imitation comme co-rédemptrice.* — Déjà, sur son berceau, passaient des souffles de mort; les voix lointaines des Prophètes faisaient entendre ces mots : expiation, victime; des prévisions désolantes planaient sur le cœur de la Mère : quoi, l'on souffletera ce doux visage ! quoi, ces petites mains, ces pieds seront percés de clous ! et l'on élèvera cet innocent sur la croix infâme !

Ah ! si elle pouvait prendre sa place !... Non, elle ne la prendra pas, mais elle l'occupera avec lui; car elle n'est pas seulement sa Mère, elle

est encore sa divine associée... Comme Mère, elle tendait à s'unir à chaque intention, à chaque souffrance, à chaque palpitation du cœur de son Fils... et Dieu a secondé cet effort... Il l'a faite *co-rédemptrice!*

La voilà donc armée *du droit* de partager ses humiliations qui sauvent; que dis-je? de le vouloir avec lui! — Son Fils veut être humilié, et elle veut qu'il soit humilié; elle en souffre horriblement, mais elle le veut encore... — Son Fils veut mourir, et elle veut qu'il meure;... elle est immolée au Calvaire avec lui... — Quand il est mort, rôle sublime! elle reste seule à subir les humiliations, qui s'attachent au cadavre de son bien-aimé!... Ainsi, par une mère, le sacrifice se prolonge encore...

III. *Avec Marie, nous faire humbles par imitation.* — Puisque l'amour a cette force, aimons. L'amour contemple, l'amour devine, l'amour imite.

Devenir humble par amour, c'est *beau.* — C'est donner à cette vertu un mobile plus élevé que le sien propre, sans le plus ravir toutefois.

Devenir humble par amour, c'est *régulier.* — La charité n'est-elle pas la reine, la formatrice des vertus, la seule qui leur donne la vie!

Devenir humble par amour, c'est *sage.* — Rien n'est puissant comme l'amour; rien n'est attrayant comme ce qu'il inspire... On deviendra, par cette voie, plus facilement humble.

La crainte resserre, elle peut retenir sur la pente du mal, elle ira même jusqu'à donner une

certaine impulsion vers le bien; mais l'amour seul ouvre les grands espaces, et il éloigne du mal de la façon la meilleure, en élevant toujours plus haut.

Avec Marie, contemplons Jésus humble dans ses mystères, dans ses paroles, dans sa personne, dans son Cœur sacré, dans son Eucharistie. — Avec elle, aimons à l'imiter : « *In odorem unguentorum tuorum currimus:* courons sur ses pas à l'odeur de ses parfums. »

Résolution. — Se faire de Jésus humble une douce image; la remettre fréquemment sous nos yeux; prendre les sentiments de Marie.

Cinquième Semaine

CINQUIÈME MÉDITATION

XXXIII° EXERCICE

Marie transformée en Jésus humble par l'union de vie

Premier point : Jésus vivant en Marie. — *Deuxième point :* Jésus vivant en nous.

Préparation pour la veille. — Nous méditerons demain cette belle union de vie que forme la grâce et que couronnera la gloire; union mystérieuse, mais certaine; union qui fait de Jésus et de toutes les âmes justes, un seul corps mystique.

Cette communauté de vie fut en Marie d'un ordre à part; elle s'exerça d'une façon éminente et se développa dans des proportions qu'il est impossible d'évaluer. Il y a néanmoins entre son état et le nôtre un fond commun. Marie vivait de la vie de Jésus, nous en vivons aussi : Elle fut dès lors un membre de son corps mystique; et, dans un rang inférieur, nous le sommes avec elle.

La méditation de cette haute vérité sera pour nous un principe de dignité : noblesse oblige. — Un principe de souveraine délicatesse :

Jésus veut partager nos sentiments. — Un principe de généreux progrès : Il attend de nous un accroissement de sa vie.

Hier, nous avions ce Jésus devant nos yeux pour l'imiter; demain, nous le contemplerons *en nous* pour unir notre action à la sienne.

 **Méditation** 

Prélude. — Demander la grâce de prendre dans cette méditation un grand accroissement de délicatesse, de générosité et de joie spirituelle.

I. *Jésus vivant en Marie.* — O le bel échange qui se fait entre la mère et le fils! Marie communique à Jésus sa propre vie. C'est avec son sang, puis avec son lait, qu'elle forme son corps sacré. Elle lui transmet cette ressemblance physique que l'on retrouve dans la physionomie, la démarche, l'accent... Bien plus, elle fait passer en lui ces ressemblances morales qui résultent du tempérament et qui constituent des dispositions, des goûts de famille... Que ne lui donnerait-elle pas!

A son tour, Jésus va communiquer à sa mère sa vie de grâce et il le fera royalement; il la lui donnera dans une sorte de plénitude, plénitude qui ira néanmoins ici-bas toujours en s'augmentant.

Jésus vivait en Marie de sa vie d'homme-Dieu, et Marie se tenait unie à son action par tout ce qu'elle avait de connaissance et de volonté.

Plus elle croissait en grâces, en mérites, en amour, plus elle entrait dans cette communauté de vie. Tous les mystères lui apportaient des vues qui l'étendaient et des ardeurs qui l'embrasaient. La sainte communion vint achever cette œuvre : La mère et le fils semblaient avoir repris, comme jadis, la même vie; mais c'était Marie qui la recevait cette fois, et la vie qui lui était ainsi rendue en échange, était la vie d'un Dieu plus que jamais anéanti. Certes, du fond de son cœur, elle pouvait crier la première et plus haut que saint Paul : « *Je vis, non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi !* »

Admirons et félicitons le fils et la mère. Par Marie, du moins, les humiliations de Jésus dans son cœur et dans ses mystères, auront été pleinement comprises, imitées et vécues !

II. ***Jésus vivant en nous.*** — Jésus vit en moi, en moi aussi : « *Vivit vero in me Christus.* » — « *Mihi vivere Christus est. Il est ma vie !* » Comment l'entendre ? S'agit-il du don qu'il m'a fait de sa vie sur la croix ? Sans doute, mais ce don est plutôt la source de ma vie que ma vie même, car la vie se définit : ***le principe intérieur*** des actes. Je cherche donc une influence, venue de lui, qui me soit intérieure et actuelle, une extension en moi de la vie qui l'anime lui-même. Ainsi le cep se prolonge dans le sarment qu'il a formé et qu'il nourrit.

Mais pour que cette vie s'étende ainsi jusqu'à moi, pour qu'elle me pénètre et m'anime, il faut que le cep divin et le sarment se touchent de quelque manière, qu'ils soient unis, qu'une

communication règne entre eux... et vous êtes si loin de moi dans votre ciel, ô Jésus!

C'est vrai, Jésus, en son *humanité*, reste au loin dans son ciel; la communion ne nous le donne qu'en passant; mais il se relie à nous d'une façon immédiate par sa *divinité*, dont l'action intérieure nous transmet ses pensées, ses vouloirs, ses grâces, sa vie enfin; car toujours vivant, il me connaît, il m'aime, puisque sans cesse il prie pour moi: « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[1]. »

Si j'évoque le passé pour retrouver le Jésus de l'Evangile; si, pour le mieux voir et le mieux entendre, je me transporte pieusement aux lieux où il vécut, si j'aime à distinguer les traits de son visage et le son de sa voix, pourquoi n'évoquerai-je point un autre lointain, celui du ciel, pour le rapprocher de mon cœur?

Jésus vit là-haut dans la gloire, mais il n'y vit pas pour lui seul : il est le chef toujours agissant de l'humanité régénérée. Quand ma prière s'élève vers lui, mêlée à mille et mille autres prières venues de toutes les plages de la terre, il la distingue et il l'écoute, comme s'il n'avait à écouter que celle-là. Il a suivi mes pas dès ma première enfance. Rien de moi ne lui fut étranger, pas même mes douleurs humaines. Il a sur mon avenir une pensée, un plan, de beaux désirs... J'aime à me le représenter pensif à cette heure, et c'est à moi qu'il

1. Voir *Pratique progressive de la Confession*, t. II, *Vie de Jésus en nous; — Méthodes et formules pour bien entendre la Messe*, t. I : *Troisième messe*.

pense; je le vois suppliant devant son Père, et c'est une grâce, un pardon, un progrès qu'il implore pour moi...! Oh! que cette noble et chère tête s'occupe bien du dernier de ses membres!

Cette action en moi est *secrète*, c'est vrai, mais elle est *réelle :* je n'ai pas besoin de la sentir, je le crois; et de cette foi, je fais un des plus puissants mobiles de ma ferveur. Pourrais-je, de parti-pris, me résigner à rester médiocre? J'arrêterais en moi l'expansion de la vie de Jésus. — Jésus pensera-t-il cette pensée avec moi? Fera-t-il sienne cette action que je médite? Son cœur s'unira-t-il à mon cœur dans cette affection? — Voudrais-je le mêler lui-même à mes sentiments s'ils sont bas, à mes pensées si elles sont impures? L'entraînerai-je avec moi dans les recherches de mon orgueil et dans les tristesses de mon égoïsme?... Il se détournerait; sa grâce ne m'accompagnerait pas; la communication serait rompue pour de tels actes.

A mon tour, je peux rendre Jésus plus grand dans son être mystique; sa vie dans ce grand corps, je peux l'accroître; et pour cela, je me surpasserai moi-même: j'irai au-devant de lui par toutes les industries de mon initiative; je mettrai à son service toutes les ressources de mon activité; et si je ne perçois pas au-dedans les inspirations de sa grâce, je chercherai dans ses leçons et ses exemples le sens de ses désirs: ne pense-t-il pas toujours ce qu'il a pensé sur la terre?

Ainsi donc, ô Jésus, nous vivons ensemble.

Les œuvres opérées sous votre influence nous deviennent communes. Elles sont à moi, puisque je les accomplis librement; elles sont à vous, puisque tout le surnaturel qu'elles contiennent appartient à votre grâce. Prenez-les donc puisqu'elles sont vôtres; recevez-les puisqu'elles sont miennes aussi; et unissez-les à votre grand corps mystique...

Si votre vie, dans des milliers et des milliers d'âmes, et depuis des siècles, étonne mon admiration par son immensité; cette même vie pour chaque âme, vie attentive et maternelle, ravit mon cœur par son intimité. Je reste muet de surprise en songeant que je suis quelque chose de vous, et que, par moi, vous devenez quelque chose de plus[1] !

Heureuse l'âme qui comprend ces merveilles, cachées au grand nombre; plus heureuse encore celle qui en cultive l'attrait : Elle ira d'*abîme en abîme*, bien avant dans les profondeurs de l'humilité, très loin des petitesses du misérable orgueil ! *O amare ! o ire! o sibi perire! o ad Deum pervenire!* Vous aimer ! Vous suivre! Se perdre et vous trouver, ô Dieu, mon bien suprême ! (Saint Augustin.)

Résolution. — Avant de se décider, avant de donner une réponse, interroger au-dedans la pensée du Maître : un instant suffit quand on est bien près de lui.

1. Accroissement accidentel, non essentiel.

Examen particulier en usage dans une pieuse association

Esprit de lumière et de vérité, éclairez et touchez mon âme.

Convaincu de l'infinie bonté de Notre-Seigneur et de ma particulière misère et ingratitude, me suis-je, puisqu'il le veut bien, abîmé dans son cœur doux et humble ? M'y suis-je tenu caché, anéanti, et abdiquant toute vie trop personnelle pour vivre de sa vie à lui.

L'ai-je considéré s'anéantissant avec moi devant son Père dans l'acte d'humilité du matin, dans la sainte communion et dans les exercices de piété ? (S'anéantir pour adorer, rendre grâces, réparer et prier.)

Lui ai-je procuré cette joie qu'il recherche, de savourer en moi les humiliations extérieures ou intérieures : humiliations venant de Dieu, du prochain, de moi-même, de toutes choses contraires ?

Me suis-je tourné avec lui contre moi, quand mon orgueil et mon jugement personnel se sont fait sentir ? Me suis-je alors promptement uni au mépris qu'ils inspirent à Jésus vivant en moi ?

Me suis-je rappelé que c'est Jésus doux et humble qui doit vivre en moi ? Dans cet esprit : — Avec mes supérieurs, me suis-je tenu en lui tout petit et tout simple, me sentant entre les mains de Dieu ? — Avec tout prochain, en ne parlant de moi que dans la mesure de la sim-

plicité; abandonnant, méprisant même, quand il y a lieu, mon propre sentiment? — Envers les inférieurs, en ne témoignant aucune exigence et au contraire beaucoup de douceur.

Ai-je mis ma règle de discernement dans cette simple question : Jésus peut-il penser avec moi cette pensée? aimer avec moi cette affection? m'accompagnera-t-il dans cette démarche?

Ai-je parfois trouvé la paix dans cette parole : « pourvu que Jésus soit content! » et le courage dans cette assurance : « j'ajouterai à son front un rayon de gloire. » — Ai-je eu à cœur de le faire toujours vivre, grandir et se complaire en moi?

En Jésus, ai-je abdiqué toute préoccupation personnelle, oubliant *celle qui n'est pas* pour m'occuper surtout de *Celui qui est?*

Ai-je rapporté à Dieu tout bien? Ai-je compté absolument sur lui pour triompher de tout mal? O Jésus, doux et humble de cœur, vivez librement en mon âme!

ÉLÉVATION

SUR

Les rapports de l'humilité et de l'amour divin

Quand je contemple d'un même regard l'humilité inclinée, pauvre d'aspect, cherchant l'ombre ; et, à côté d'elle, l'amour dans sa fierté, son éclat, son besoin d'expansion, je me demande comment peuvent se justifier ces assertions des saints, qui les comparent et les unissent. Cependant, à mesure que mon regard se fait plus pénétrant, je distingue entre ces deux sentiments des rapports si étroits qu'on les jugerait inséparables ; des traits de ressemblance si frappants qu'on les reconnaît de même origine ; une action réciproque se complétant si bien que l'on se demande si l'humilité et l'amour ne sont pas un composé formant une seule vertu, comme le corps et l'âme forment le composé humain.

Assurément l'humilité et l'amour constituent deux vertus distinctes : mais il n'est pas téméraire de dire qu'on ne les voit jamais séparées. Unissant leurs drapeaux, elles marchent ensemble vers la gloire de Dieu. Issues des mêmes vues, elles donnent à Dieu la même préférence sur toutes choses et parlent le même langage, le plus sublime, celui de l'adoration.

L'amour trouve son Dieu en s'élançant vers lui ; l'humilité le rencontre au fond de ses abais-

sements. Tous les deux se dégagent du créé : l'amour en s'élevant loin de lui, dans une sphère où il le domine ; l'humilité en descendant vers lui et le touchant de son dédain. Une soumission universelle est le propre de l'amour comme de l'humilité ; chez l'un comme chez l'autre, elle est un besoin ici de justice, là d'affection.

I. *Leur but commun : la gloire de Dieu.* — L'amour veut le bien de son Dieu, et ce bien ici-bas s'appelle sa gloire. Tout pour elle, et ce qui vit dans mon cœur, et ce que mon action peut atteindre, et ce que rêvent mes désirs ! Tout pour sa gloire afin qu'elle éclate de toutes parts ! C'est elle seule qui doit régner dans l'univers ; et il n'est pas un atome qui ne puisse devenir une voix qui la proclame, un moyen qui la serve, un ornement dont elle s'embellisse.

Son rival dangereux est l'exaltation du moi humain, l'orgueil. Que je m'élève dans ma propre estime, ou que je me fasse un piédestal de l'estime des autres, je ne considère que moi ; j'oublie Dieu ; je ne songe pas à sa gloire. Si mon âme est médiocre, elle se contente de se complaire en elle-même ; si elle est grande, elle veut s'élever au-dessus des autres et elle use ses ressources dans les tourments de l'ambition ou de l'envie. L'orgueil mesquin remplit vainement toute une existence ; l'orgueil superbe la dévaste.

L'humilité vengeresse chasse toutes ces usurpations : Si tu es le néant et le mal, dépose tes ridicules prétentions. L'être doué de raison n'a

pas le droit de s'abaisser à se rechercher lui-même ; il a le devoir de tendre vers la grandeur, la bonté, l'infinie perfection. C'est son but nécessaire en tant que créature. C'est son occupation maîtresse en tant qu'activité. C'est l'élément supérieur dont se fait toute sainteté ici-bas, toute déification là-haut.

O humilité, en renversant l'idole, tu ne laisses pas le temple vide. A la place de ce triste moi que tu me défends de servir, tu fais régner Dieu et sa gloire. Tu t'abaisses, il est vrai, mais c'est pour prendre un élan plus vigoureux vers les hauteurs ; et si tu te dédaignes, c'est pour t'affranchir.

Inséparables compagnes des luttes de la terre, l'humilité et l'amour ne sauraient vaincre sans cette alliance intime : la mort de l'une amènerait la ruine de l'autre. Sans l'humilité, l'amour s'évanouirait dans l'illusion ; sans l'amour, l'humilité s'effondrerait dans la bassesse. Réunis, ces deux sentiments donnent à Dieu sa plus grande gloire par le sacrifice de tout ce qui surélève la personnalité humaine. Ils déposent sur l'autel et l'estime des hommes et ce qui d'ordinaire l'attire : le talent, le succès et jusqu'à cet honneur légitime que l'on n'a le droit de sacrifier qu'à Dieu. L'humilité fournit la matière, — l'amour, le feu sacré. L'humilité est la justice qui porte la sentence, — l'amour est le glaive qui l'exécute, car seul l'amour est fort comme la mort; et si, parfois, le Maître d'en haut arrête le glaive et soustrait la victime, comme il fit auprès d'Abraham ; s'il laisse à l'âme, en faveur du bien, l'auréole de l'admi-

ration générale, elle les porte comme un objet d'emprunt.

C'est ainsi que, par l'amour, l'humilité pousse son mouvement jusqu'aux derniers confins de son idéal propre : l'anéantissement. C'est ainsi que, par l'humilité, l'amour trouve pour l'offrir à son Dieu une victime digne, s'il est possible, de son infini.

II. *Leur origine commune : la vue de Dieu.* — Un sentiment naît du mobile qui l'inspire. L'amour trouve le sien dans l'amabilité souveraine. C'est elle qu'il envisage et dont il s'éprend. C'est vers elle qu'il s'élance, et son essor s'élève à mesure qu'elle lui manifeste davantage ses attraits. Il grandit avec cette vue; il se hausse pour atteindre toujours plus loin.

Que cet amour soit une passion sainte qui entraîne ou qu'il reste simplement un amour de volonté qui se détermine par choix, il n'en est pas moins un sentiment désintéressé, car telle est son essence : passion sainte, choix volontaire, n'ont en vue que la divine amabilité.

L'humilité parfaite, elle aussi, demande à ces mêmes perfections divines le motif principal de son inclination. En face de la Grandeur Divine entrevue, l'âme se sent petite à l'infini ; en face de l'Autorité souveraine, elle s'agenouille dans une dépendance absolue. Que l'action de Dieu, nécessaire et profonde, cause mystérieuse et réelle de tout bien, se révèle à sa raison croyante et la voilà qui cherche vainement sur quoi appuyer ses prétentions. Rien n'appartient

en propre à la créature, car le néant et le mal n'ont rien de positif.

Or, à mesure que tout s'efface ainsi du côté de la terre, l'Etre divin se déploie au-dessus de nos têtes, dans ses splendeurs.

Je ne puis donc vous contempler, ô mon Dieu, dans vos merveilleux attributs, sans éprouver ce double sentiment d'amour et d'humilité! Ils naissent du même regard, palpitent des mêmes surprises et, mutuellement, s'accroissent en se complétant. Toute ascension de l'un porte l'autre plus haut. L'amour dit : que Dieu est beau! — L'humilité répond : près de lui, que je suis vile! — L'amour dit : il nous aime! et l'humilité s'écrie : se peut-il? — Alors l'amour se penche pour tout lui expliquer : vois-tu, il est aussi bon qu'il est beau; il ne tient pas compte du peu que nous sommes; il se contente de ce que nous pouvons lui donner. — L'humilité relevant le front : Mais alors il faut l'aimer davantage! Cette bassesse où je me vois et qui me rend timide; ces fautes qui remplissent ma vie et qui me fermeraient le cœur; toutes ces misères, qui sont mon être, deviennent des motifs d'amour! Quoi! Je suis aimée ainsi faite! Qu'on aime ce qui est beau et pur, c'est l'inclination naturelle de la bonté; mais quelle est donc cette bonté qui aime sans cela, que dis-je? qui aime, malgré les laideurs et les ingratitudes?

L'amour. — O humilité, ô ma sœur, il y a donc des profondeurs de bonté que sans toi je ne saurais connaître : tu étends mes vues; et ce que je découvre, blesse mon cœur du désir

d'aimer davantage. Veux-tu que nous aimions ensemble?

L'humilité. — O amour divin, frère saint dont je suis indigne, tu veux me transformer en toi. Je reste humilité, mais je deviens amour. Je me revêts de tes riches parures. Sous elles, cependant, laisse-moi garder mes haillons. Sans cesse, ils toucheront ma chair pour lui imprimer le sentiment de sa misère native, et pour faire passer sur mes traits, dans ma voix et jusque dans mes moindres actions, quelque chose de plus confus et de plus tendre.

L'amour. — Et cette physionomie, cette voix, cette attitude, je les adopterai moi-même, car elles plaisent à Dieu et dérobent à l'admiration des hommes. Je descendrai aussi dans tes impressions profondes pour y perdre toute complaisance en moi-même; et, tant que je serai de ce monde, pour traverser l'estime vaine, je marcherai caché sous ton manteau.

L'humilité. — Alors, au ciel tu me rejetteras comme le voyageur en arrivant rejette le manteau qui fut son abri dans la route?

L'amour. — Oh! non, je te transformerai; tu deviendras l'adoration béatifique, le manteau d'or que là-haut revêt le néant.

EXAMEN GÉNÉRAL

Quelle estime et quels désirs avons-nous à l'égard de l'humilité? — Comprenons-nous que l'humilité seule peut donner à l'âme la capacité de recevoir et de conserver toutes les autres vertus? — L'humilité est-elle un des objets les plus accoutumés de nos prières; de nos supplications? En faisons-nous souvent le sujet de nos méditations, de nos lectures, de nos examens? — Parmi les moyens d'acquérir l'humilité, y en a-t-il au moins un que nous employions avec persévérance? — Quand nous sommes en présence du Très Saint-Sacrement; quand nous le possédons dans notre cœur, cherchons-nous à attirer en nous l'humilité ineffable de Jésus-Hostie et sa douceur si communicative?

Regardons-nous les humiliations qui nous viennent, soit du prochain, soit de nous-mêmes, comme autant d'occasions précieuses et providentielles de nous avancer dans la science de l'humilité? — Sommes-nous persuadés que nos actions les meilleures en apparence sont trop souvent déflorées par quelques-unes de nos secrètes inclinations mauvaises? — Comment supportons-nous l'échec de notre amour-propre quand on s'aperçoit que, sur tel ou tel point, notre réputation est surfaite ou usurpée? Notre paix n'est-elle pas troublée ou perdue quand on arrive à découvrir ce que nous sommes en réalité et le peu que nous valons? Aussi ne mettons-nous pas beaucoup de soin à dissi-

muler nos fautes, beaucoup plus qu'à les éviter?

Conversons-nous volontiers avec les gens de condition inférieure? — Où vont d'instinct nos sympathies : du côté des âmes simples et modestes, ou du côté des esprits audacieux, des gens toujours sûrs d'eux-mêmes? — N'aimons-nous pas en général tout ce qui est distingué, uniquement parce que cela tranche sur le commun, sur le vulgaire, comme on dit parfois dédaigneusement? — Dans notre façon de parler et d'agir, ne prenons-nous jamais des airs de grandeur que nous trouverions très ridicules chez autrui? — Croyons-nous que l'esprit de l'Evangile demande au chrétien de rechercher la simplicité dans son genre de vie, ses vêtements, sa nourriture, et dans tout le reste, où les mondains mettent de l'ostentation?

N'entrons-nous jamais dans cette conspiration universelle contre la vérité, qui se fait au profit de la vanité de chacun? — Répugnons-nous à accepter et à offrir ces flatteries mensongères, dont les personnes de la société se paient mutuellement? — Aimons-nous à faire nos bonnes œuvres en secret? — Tout en remplissant le devoir de l'édification, restons-nous dans l'esprit du conseil qu'a donné Notre-Seigneur : « Pour prier, le Père céleste préfère un endroit caché. » — Ne tombons-nous pas quelquefois dans ce déplorable travers, qu'ont plusieurs, de parler de leurs œuvres de zèle avec autant de satisfaction que de prolixité?

Avons-nous conservé l'humilité dans nos consolations et progrès spirituels, dans les succès

les plus encourageants de nos œuvres? — Sommes-nous capables, à défaut de ces joies assez rares, de nous contenter du témoignage de notre conscience? Pouvons-nous nous passer longtemps de toute marque extérieure d'approbation de la part d'autrui? — N'avons-nous pas combattu nos tristesses et nos découragements par des regards de complaisance sur certains côtés avantageux de notre personnalité?

La défiance de nos propres forces n'est-elle que le prélude d'une grande confiance en Dieu? — Ne faisons-nous pas servir l'humilité de prétexte à la paresse, en perdant notre temps à gémir sur nos misères, au lieu de les racheter par le travail et la générosité dans le sacrifice? — Couvrons-nous du nom d'humilité une disposition à l'humeur chagrine, à l'ennui de nous-mêmes et de nos fonctions? — N'est-ce pas aussi par une fausse humilité que nous craignons de paraître, quand il le faut; que nous nous retranchons parfois dans l'isolement contre les avanies du monde? Notre timidité n'est-elle pas tout bonnement un déguisement de l'amour-propre? — Quand l'utilité ou la charité requièrent que nous parlions de ce qui nous concerne, n'y a-t-il pas d'affectation dans notre modestie?

Nos sentiments d'humilité sont-ils assez surnaturels pour nous maintenir toujours patients et doux en face de nos incurables misères? — Comment acceptons-nous les occasions qui révèlent nos torts, nos défauts, et qui peuvent en faire un thème à critique, à plaisanterie, à dénigrement? — Sommes-nous également indiffé-

rents aux éloges et aux blâmes ; ou plutôt, notre amour-propre ne se froisse-t-il pas facilement pour une petite parole piquante, pour un léger manque d'égards ? — Le regret que nous avons de nos péchés n'est-il pas en grande partie causé par la honte et le dépit ? — N'est-ce pas par manque d'humilité que nous ne savons ni nous relever aussitôt après nos chutes, ni dans la suite utiliser nos fautes ; que nous cherchons à faire valoir des circonstances atténuantes, devant nous-mêmes ou devant les autres, peut-être même devant notre Directeur?

Redoutons-nous la présomption, comme une suite naturelle de l'habitude que nous avons, peut-être, de réprimander, de diriger, de commander, d'avoir *officiellement* toujours raison ? — Notre opinion de nous-même n'est-elle pas bien opposée au sentiment si étrange, humainement parlant, qui faisait dire à saint Paul « Je suis le premier des pécheurs », ou à saint Vincent de Paul : « Je suis pire que tous les démons », ou à d'autres saints : « Parmi les serviteurs du bon Dieu, je suis le dernier des derniers? »

Sentons-nous profondément le besoin de prier avant d'agir, et de remercier après l'action?

Trouvant notre responsabilité actuelle déjà bien lourde, n'avons-nous pas d'autre ambition que celle de remplir de notre mieux les devoirs de notre situation présente? — Si modestes que soient nos fonctions, les estimons-nous bien au-dessus de ce que nous valons ? — Aimons-nous à travailler en sous-ordre, à garder

pour nous la part la plus laborieuse, puis à nous effacer au moment de la moisson, renvoyant à qui de droit le mérite et les louanges?

Restons-nous bien calmes quand nous croyons voir que nos Supérieurs nous oublient ou font peu de cas de nous? — Ne parlons-nous d'eux qu'avec respect, même quand ils nous causent quelque peine! Comment recevons-nous leurs réprimandes ou même leurs simples observations? Est-ce avec force répliques, excuses et murmures, ou bien au contraire avec promesse sincère de tâcher de les contenter à l'avenir? — Ne sommes-nous pas jaloux à l'excès de notre indépendance personnelle?

Observons-nous la règle générale de ne parler du prochain qu'en bonne part? — Nous efforçons-nous d'avoir de lui la meilleure opinion possible? — Détournons-nous de parti pris notre pensée de ses imperfections? — Nous refusons-nous à le juger? — Nous sommes-nous défaits de l'esprit de contradiction? Sommes-nous peu enclins aux discussions? Savons-nous ne pas interrompre autrui et nous taire à temps? — Laissons-nous volontiers aux autres ce qu'il y a de meilleur, de plus envié? — Avons-nous pour tous de constantes prévenances inspirées soit par le respect intérieur envers eux, soit par le sentiment sincère de notre infériorité? — N'y a-t-il en nous rien qui sente cet esprit de suffisance et de domination devant lequel tous doivent plier?

Supportons-nous doucement, à l'exemple du divin Maître, qu'on ne nous écoute pas, qu'on contredise nos paroles, qu'on dénature nos in-

tentions, qu'on rebute nos demandes, qu'on se moque de nos conseils, qu'on nous traite sans ménagements ou même avec un dédain affecté? — Quand nous pensons être victimes de la malveillance, de l'injustice, ne repoussons-nous pas ce qui nous blesse, avec impatience et colère? — Tandis que Notre-Seigneur s'est tu devant la haine et la calomnie : « *Jesus autem tacebat* », ne sommes-nous pas tombés dans l'une de ces trois fautes : se venger par des paroles de mépris ou par des railleries sanglantes; entretenir contre ses agresseurs une amertume persévérante ; ou bien enfin, laisser son courage succomber dans la tristesse? — Si cruelles que puissent être nos peines, reconnaissons-nous, que, comme pécheurs, nous méritons des traitements pires encore? — Avons-nous excusé nos ennemis devant Dieu et prié pour eux? — Sommes-nous résolus à abandonner à jamais notre cause entre les mains de notre Père céleste, pour pouvoir vivre et mourir dans sa bienheureuse paix?

CONSEILS

Pour la conclusion de ces exercices

I

1° Vous arrêterez d'abord vos résolutions : — Qu'ai-je à réformer? — qu'ai-je à introduire? — par quels moyens?

2° Vous choisirez une ***vue*** qui vous impressionne et que vous ferez planer sur votre pensée, par exemple : l'infini de Dieu en face de votre néant — la vie intime de Jésus en vous — ou bien un souvenir comme celui de certaines fautes humiliantes ; — ou encore la constatation d'une infériorité sensible, etc.

3° Vous concentrerez votre effort dans une ***pratique*** très efficace, par exemple : adorer Dieu profondément avant chaque prière, — s'imposer une physionomie toujours humble et sereine, même quand on est seul, — modérer ses mouvements, ses réponses, le ton de sa voix, — s'appliquer à écouter les autres, etc...

4° Déterminez une ***sanction*** à tout manquement, par exemple: quelques privations, quelques prières, une accusation détaillée en confession. — On peut se contenter encore de marquer chaque soir le nombre de ses manquements.

II

Consacrez ensuite quelques moments à parcourir la table de ce volume, pour noter d'un

signe, les méditations ou les lectures sur lesquelles il vous semblerait le plus utile de revenir, à raison d'une par semaine ou par mois. Ce conseil est de grande importance : les détails se perdent, les impressions s'effacent, le mouvement se ralentit. — Se former à l'humilité est une œuvre de longue haleine. — Allez souvent à ce livre, vous n'en reviendrez jamais sans profit.

III

Pour clore dignement ces saints exercices, ingéniez-vous à trouver diverses pratiques moins ordinaires.

Que la communion de ce dernier jour soit préparée avec plus de soin, et l'action de grâces plus prolongée. Emparez-vous si fort de Jésus que vous l'emportiez partout où vous irez.

Chez vous, s'il se peut, placez des fleurs et une petite lampe allumée, devant une de ses images.

Mettez dans votre physionomie quelque chose de très doux. — Parlez et écoutez de façon à faire plaisir à tous.

Que votre visite au Saint-Sacrement prenne une sorte de solènnité : extérieur plus soigné, démarche plus grave. — Cherchez une intimité plus sensible, en vous avançant vers l'autel le plus près possible, si près que, parlant à voix basse, Jésus et vous puissiez vous entendre..., si Dieu le permettait. C'est alors que vous réciterez lentement et de tout cœur la prière suivante :



Auprès du Tabernacle



Au sortir de ces méditations où votre souvenir, ô Jésus, m'a suivi tout le long de la route, me voici encore à vos pieds. Je n'ai plus sous les yeux la crèche où naquit votre humilité, la pauvre demeure de Nazareth qui la vit croître à son ombre durant trente ans, le Calvaire qui la couronna dans les opprobres. Mais pourquoi la chercher à si longue distance quand je l'ai près de moi? Pourquoi des souvenirs de vous, ô Jésus, quand je vous ai vous-même, Dieu, anéanti, là peut-être plus que partout ailleurs... Oh! donnez-moi de comprendre votre Eucharistie !

* * *

Ce qui m'y frappe tout d'abord, c'est cette humilité simple et bonne qui se fait toute à tous? Vous aimez les belles cathédrales que vous offre la richesse des villes ; vous aimez tout autant les pauvres églises de campagne, bâties par la sueur du paysan ; vous vous accommodez même d'un toit de chaume et d'une hutte de sauvage. — Ici, des fleurs, des flambeaux qui brillent, des harmonies qui chantent sous les voûtes sonores, des foules empressées... ; là-bas quelques cierges fumeux, des voix sans charme, quelques rares chrétiens distraits !... Votre grand cœur, ô Jésus, plane au-dessus de ces choses; il ne voit en elles que l'expression du

sentiment ; il est content de ce qu'on lui donne, quand on lui donne ce qu'on peut.

Ici des âmes ignorantes et simples vous offrent des prières vocales, que les lèvres trop souvent sont seules à exprimer; ailleurs des âmes de plus haute culture vous font entendre la douce mélodie des prières intimes... Votre grand cœur s'arrête au sentiment lui-même ; il est content de ce que chacun lui dit, quand on lui dit ce qu'on sait dire.

O Jésus, quelle leçon touchante ! Pour me faire comme vous tout à tous, je dois être humble. Il y a tant de formes différentes sous lesquelles il faut surtout chercher le cœur ; il y a tant de petits oublis qu'il ne faut pas trop ressentir !

* * *

Si je vous contemple vous-même, je découvre une humilité plus profonde. Votre personne, rien ne la montre ; votre présence, rien ne la trahit ; aucune lueur n'arrive à mes yeux ; aucun murmure ne se fait entendre ; pas un tressaillement ne soulève les espèces saintes qui vous contiennent vivant. — Quant à son tour, ma foi vous cherche, elle vous trouve tellement diminué, qu'elle s'étonne. Quoi ! pour votre corps ressuscité, compagnon glorieux de votre belle âme, temple auguste de votre divinité, quoi ! pour tout votre être eucharistique, l'espace mesquin d'un tabernacle ! que dis-je ? d'un ciboire ! que dis-je encore ? d'une parcelle de pain ; car enfin, la plus petite hostie qu'on

nous donne, peut être divisée cent fois; et chacun de ces centièmes vous contient, vous qui êtes si grand!... Vous voilà donc tout petit, sans apparence aucune, réduit à rien : vous n'avez pas de voix ; vous restez immobile; on vous porte où l'on veut ; votre existence eucharistique dépend de notre volonté!

O Jésus, si je me vois diminué dans ma réputation, dans mon activité, dans mes ressources, dans mes facultés même, je fixerai mes regards sur cette paix profonde de votre tabernacle, où règne votre humilité.

* * *

Mais que vois-je? les opprobres du passé vous poursuivent jusque dans cette retraite où vous vous cachez pourtant si bas ; ils s'acharnent sur votre petitesse qui s'efface ; ils ne reculent pas devant cette confiance qui se livre ! L'impiété vous nie ou vous insulte ; l'incurie vous délaisse sur des linges déchirés ou malpropres, comme un pauvre sur son grabat; vous vous donnez à l'indifférent; vous ne vous refusez pas à la bouche fétide du malade ; vous ne repoussez pas même le sacrilège ; vous êtes l'humble que rien ne rebute !... Ne pouvant écarter sans de continuels miracles, toutes ces infamies, triste produit de la liberté humaine, vous les avez bravement traversées, pour arriver aux cœurs qui vous aiment ! Notre amour vous fut donc plus cher que votre dignité !

O Jésus, si l'on est pour moi sans soins, sans

égards, sans reconnaissance ; si par erreur ou par méchanceté, on m'impose des humiliations cruelles, je m'en irai souriant au milieu de ces peines, marchant vers vous.

*
* *

O Jésus, par la communion, vous êtes à moi et je suis à vous. Si nous ne faisons qu'un, comment nous séparer ? Vous me suivrez donc dans la vie, me communiquant sans cesse votre esprit d'indulgence, d'effacement, de bonté constante, fruits si doux de votre humilité. — Et moi, je me verrai dans tous les tabernacles de la terre près de vous, heureux de cette intimité, confus de cette gloire ; je m'y tiendrai avec vous dans le silence de l'adoration ; et quand j'en sortirai, ce ne sera, comme vous, que pour me donner !

*
* *

O Jésus, si vous vous étiez moins anéanti, vous auriez adoré moins profondément votre Père ; ô Jésus, si vous vous étiez fait moins petit, je n'aurais pu vous contenir en moi... Quelle bonté ! Quelle sagesse ! Quelle leçon !

Nous nous permettons d'attirer l'attention sur un ouvrage du même auteur, plus récemment paru : *Méthodes et formules pour bien entendre la messe*.

Le titre ne dit que le *but* de ce livre et non *ce qu'il contient*. En effet, on y trouve, croyons-nous, tout ce qui peut le plus intéresser la piété à l'égard du Très Saint-Sacrement (1er volume) ; — et les notions les plus approfondies sur les rapports de l'Eucharistie avec les dévotions fondamentales (2e volume). La doctrine de l'union à Jésus, qui se fait jour dans la *Pratique progressive*, et, çà et là, dans le présent ouvrage sur l'*Humilité*, s'y déploie en toute liberté.

L'*Ami du Clergé* terminait son très élogieux article par ces mots : « Jamais vous n'aurez senti plus vivement, plus lumineusement la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie. » — Déjà l'examinateur officiel avait signalé ce livre comme « une œuvre de puissante vie surnaturelle ». — En trois ans il arrive au 17e mille.

TABLE DES MATIÈRES

2e SEMAINE. — RAISONS D'ÊTRE HUMBLE

3e SEMAINE. — JÉSUS HUMBLE

4e SEMAINE. — GUIDE DE L'AME HUMBLE

5e SEMAINE. — TRANSFORMATION

Imprimerie de Montligeon (Orne). — 7473-4-16.



Beaudenom, Leopold,
1840-1916.
Formation à
l'humilite et par elle
à l'ensemble des autres
vertus

